REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME VINGT-HUITIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1841

LE PARATONNERRE.

Vers la fin de l'été dernier, je me promenais pensivement de mon salon à mon cabinet, de mon cabinet à ma salle à manger, et de ma salle à manger à mon salon; car, pour le dire en passant, je partage le goût du comfortable, auquel sacrifient aujourd'hui la plupart des jeunes célibataires qui ont de la fortune, et même quelques-uns de ceux qui n'en ont point. J'ai donc un cabinet de travail, quoique je ne fasse rien, un salon, quoique je ne reçoive pas, et une salle à manger, quoique je dîne dehors. Ma niche, choisie avec soin et décorée avec amour, ne serait assurément pas digne d'un saint, mais elle a de quoi plaire au pécheur qui l'habite. Ce jour-là cependant, j'y trouvais peu d'attraits, et je me sentais travaillé d'une irrésistible tentation d'en sortir. Mais où aller? ou, pour exposer plus complètement la difficulté, comment passer le mois de septembre? L'emploi du temps, ce problème sans cesse renaissant pour les oisifs, m'embarrassait en ce moment outre mesure, et depuis deux heures j'en poursuivais vainement la solution, en pérégrinant à travers mon logis.

Voyager? Pendant les cinq derniers mois, qu'avais-je fait autre

chose? Depuis le commencement du printemps, j'avais visité les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande et les principales villes d'Angleterre : la fibre voyageuse était émoussée. Aller aux eaux? En quittant Londres, j'avais passé quinze jours à Brighton et trois semaines à Dieppe : j'avais assez de la mer. Vichy, Barèges, le Mont-d'Or? Archi-connus! D'ailleurs la saison des bains touchait à sa fin. Rester à Paris? Fi donc! A part les sergens de ville, qui reste à Paris à pareille époque? Les épiciers même ont des villas où ils passent les beaux jours de l'automne. Ce n'était pas que, dépourvu d'une habitation champêtre, il me fût interdit de suivre cet exemple. Je possédais entre Troyes et Bar-sur-Seine un domaine de quelque importance où se trouvait un pavillon fort habitable, et il ne tenait qu'à moi d'y mener indéfiniment la vie de propriétaire campagnard; mais je me sentais les nerfs agacés à la seule idée des plaines de la Champagne. Comment donc venir à bout de ce maudit mois de septembre?

Octobre ne m'inquiétait pas; j'avais par devers les monts de l'Auvergne une aimable cousine qui devait se marier à cette époque. En qualité de proche parent et de célibataire encore jeune, peut-être aussi en raison composée d'une trentaine de mille livres de rentes dont je jouis et de trois ou quatre demoiselles à marier qui embellissent la branche de ma famille, établie aux environs de Saint-Flour, j'avais été promu, dans cette circonstance, à l'emploi solennel de premier garçon d'honneur. Je me faisais une fête de ces noces auvergnates, et, en y songeant, mon imagination d'avance dansait la bourrée. Le mois d'octobre avait donc son emploi; mais que devenir durant les trente jours bien comptés de cet infernal mois de septembre?

Pour la cinquantième fois peut-être, je m'adressais cette question sans parvenir à y trouver une réponse satisfaisante, lorsque ma méditation fut interrompue à l'improviste par un de mes amis, l'élégant et spirituel Edmond Maléchard, que je n'avais pas vu depuis quelque temps.

— Encore à Paris! me dit-il avec cette familiarité enjouée qui se prend aisément pour l'accent de la cordialité et de la franchise; je venais vous voir à l'aventure et à peu près convaincu que je ne vous trouverais pas. Que faites-vous cet automne?

— C'est ce que je me demande, répondis-je en lui offrant ma boîte à cigares.

— Qu'avez-vous décidé?

— Rien.

— En ce cas, je suis plus avancé que vous. J'étais depuis quelques jours assez embarrassé de ma personne, je ne savais que faire jusqu'à la mi-octobre, quand hier au soir il m'est venu tout à coup une inspiration sublime dont rien ne vous empêche de profiter. Je vais en Suisse voir notre ami Richomme. Hein! qu'en dites-vous?

— Je le connais à peine, notre ami Richomme.

— Laissez donc; j'ai dîné chez lui avec vous, et il vous a invité, moi présent, à aller à sa campagne. Sa femme prise beaucoup votre esprit. D'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on puisse leur faire est d'aller les voir. Vous savez que notre ami Richomme est fort bien nommé. Il possède là-bas, près de Berne, une propriété magnifique; c'est tout-à-fait la vie de château. Aimez-vous la chasse? il y a des bois superbes et du gibier à foison. Préférez-vous la pêche? l'Aar est à deux pas. Avez-vous le goût de l'étude? une bibliothèque considérable est à votre disposition. Et puis journaux, billard, chevaux de selle, voitures, en un mot toutes les ressources que doit offrir une maison parfaitement montée. Je ne dis rien de la table, qui est excellente, ni du pays, que vous connaissez. On est aux portes de l'Oberland; en fait de pittoresque, c'est tout dire. Enfin, pour brocher par-dessus tous ces agrémens, une société sans cesse renouvelée : attrayantes Bernoises, agaçantes Fribourgeoises, séduisantes Lucernoises, ravissantes Zurichoises! Est-ce que cela ne vous tente pas?

— Je crois que vous avez en effet juré de me tenter, répondis-je en souriant de la chaleur que mettait Maléchard à vanter les délices de la campagne de notre ami commun.

— Vous devez comprendre, reprit-il gracieusement, que je serais enchanté de vous avoir pour compagnon de pèlerinage. Voyons, supposons que je réussisse à vous entraîner; de combien de temps pourriez-vous disposer?

— Mais... je vous avouerai que d'ici à un mois environ je ne prévois ni affaires urgentes ni plaisirs absorbans.

— A merveille : quatre jours pour aller, autant pour revenir, et trois semaines là-bas. Cela m'arrange parfaitement. Quand partons-nous?

Pouvais-je faire mieux que d'accepter une proposition qui venait ainsi, comme à point nommé, terminer mon embarras? Sans être intimement lié avec M. Richomme, j'étais sûr d'être bien reçu chez lui, car, ainsi que l'avait dit Edmond, il mettait son plaisir, et surtout sa vanité, dans l'exercice d'une hospitalité fastueuse. Il m'avait,

en effet, invité à plusieurs reprises à l'aller voir en Suisse; sa femme, d'autre part, m'avait toujours accueilli de la manière la plus aimable; à tout égard, je me trouvais en règle.

— Ma foi, mon cher, vous parlez si bien, dis-je à Maléchard, que je n'ai pas la force de vous refuser. Va pour l'Helvétie, et partons quand vous voudrez.

— Après-demain, répliqua-t-il d'un air fort satisfait.

— Après-demain, soit; mais comment?

— Il me semble, mon cher Duranton, que deux *gentlemen* comme nous ne peuvent convenablement aller qu'en poste.

— D'accord, j'ai précisément un briska dont je vous garantis la commodité et la solidité.

— Vous êtes un homme charmant. Après-demain donc je vous attends à déjeuner, et après nous être lesté l'estomac le moins mal possible, fouette, postillon!

— C'est convenu, c'est entendu, répétâmes-nous simultanément, en échangeant une poignée de main, comme cela se pratique dans le septuor des *Huguenots*.

Contre l'usage, notre projet fut exécuté. Le surlendemain, nous nous mîmes en route, et, quatre jours après, nous fîmes l'entrée la plus brillante dans la cour d'honneur de l'habitation quasi princière que possédait M. Richomme à deux lieues de Berne. Au moment où nous descendîmes de voiture, le maître du logis parut sur le perron et vint à notre rencontre avec un empressement hospitalier qui laissait percer une certaine emphase. Il était facile de lire dans cet accueil la vaniteuse jubilation de l'homme enrichi qui aime à éblouir les autres de l'étalage d'un luxe auquel lui-même n'est pas encore complètement habitué. M. Richomme, le bien nommé, ainsi que l'appelait judicieusement Maléchard, était un de ces individus grands, gros et gras, que le menu peuple, race chétive, admire en raison de leur prestance copieuse, et qui, dans cette boursoufflure, semblent le symbole de l'opulence. En ce vaste corps, un petit esprit aurait logé fort à l'aise, si ce n'eût été un amour-propre excessif qui remplissait merveilleusement le vide. Au total, M. Richomme n'était ni plus fat, ni plus ridicule, ni plus impertinent qu'il n'appartenait à un ex-fournisseur deux ou trois fois millionnaire; aux yeux même de beaucoup de gens, tous ses petits défauts se trouvaient amplement compensés par deux qualités admirables : il prêtait de l'argent d'assez bonne grace et tenait table ouverte.

— Voilà d'aimables garçons, dit le crésus bourgeois en nous tendant la main; c'est fort bien à vous de vous être détournés de votre route pour venir visiter mon chalet.

— Nous ne nous sommes pas détournés de notre route, répondit Maléchard; nous venons de Paris tout exprès pour vous voir.

— En ce cas, c'est mieux encore, et M[me] Richomme sera fort reconnaissante, en apprenant que vous lui sacrifiez les délices de Paris. Ma simple demeure ne vous en dédommagera pas, poursuivit le gros homme en nous montrant la riche façade de sa maison; mais, si mon hospitalité est modeste, du moins elle est cordiale.

Maléchard me poussa du coude. Je n'avais pas besoin de cet avertissement pour remarquer le divertissant contraste qu'offraient l'humble langage de notre hôte et son geste superbe. En désignant circulairement les lointaines perspectives du jardin anglais dont se trouvait entouré le corps de logis, la main du fournisseur devenu châtelain semblait vouloir s'allonger jusqu'à l'horizon et s'approprier le canton de Berne tout entier, y compris les Alpes.

— Vous arrivez dans un mauvais moment, reprit M. Richomme en nous dirigeant vers le perron; vous nous trouvez réduits à nos petites ressources de famille. La semaine dernière, j'avais ici quinze maîtres et onze domestiques : le comte et la comtesse de Maulevrier, lord et lady Rothsay, le prince Liparini...

— C'est vous que nous venons voir, interrompit Maléchard en souriant.

— .... La comtesse Czarniwienska et sa fille, continua l'ex-fournisseur, qui semblait éprouver un plaisir particulier à faire sonner à nos oreilles bourgeoises les titres des hôtes de distinction qu'il avait reçus la semaine précédente. Nous avons eu aussi la visite de notre ambassadeur, un homme charmant! Nous sommes fort bien ensemble. Je vous présenterai à lui la première fois qu'il dînera ici.

— C'est à M[me] Richomme que je désirerais d'abord être présenté, dis-je à mon tour; mais pour cela un changement de costume me semble urgent. Après quatre jours de voyage...

— On va vous conduire dans vos chambres, reprit le maître du logis; vous avez le temps de vous habiller avant le dîner. Liberté entière pour tout le reste, mais exactitude à table, voilà la règle de la maison. Du reste, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes ici chez vous.

M. Richomme, donnant lui-même l'exemple de la liberté qu'il proclamait, nous confia aux soins d'un domestique qui nous installa,

mon compagnon de voyage et moi, dans deux chambres voisines l'une de l'autre et parfaitement meublées, ainsi que l'était toute la maison. Sans perdre de temps, nous procédâmes à l'ajustement de nos personnes. Après nous être adonisés chacun de notre côté, nous nous rejoignîmes en entendant la cloche du dîner. Maléchard, dont l'air préoccupé m'avait frappé à plusieurs reprises pendant le voyage, me parut en ce moment pensif, ou plutôt soucieux.

— Qu'avez-vous? lui dis-je en riant; est-ce le départ de lady Rothsay ou celui de la comtesse Czarniwienska qui jette un nuage sur votre front?

— Je suis fatigué, répondit-il en prenant un air d'insouciance; votre briska est fort bien conditionné, comme vous l'aviez dit, mais après quatre jours de voyage il n'est plus de voiture supportable. Si c'était possible, au lieu de montrer à table ma dolente figure, j'irais tout prosaïquement me mettre au lit.

Au salon, à part les maîtres du logis, il ne se trouva que deux convives d'un âge mûr, Helvétiens de la tête aux pieds. Sans accorder une grande attention à ces indigènes, nous nous avançâmes vers la femme de notre hôte, en déployant à l'envi nos graces françaises.

Ainsi qu'il arrive souvent en ménage, Mme Richomme offrait un contraste frappant avec son mari; lorsqu'elle lui donnait le bras, il semblait voir une chevrette attelée avec un buffle. Petite, maigre, délicate, l'air fin et résolu, le regard vif et pénétrant, laide au total, mais non désagréable, l'esprit chez elle compensait les défectuosités de la matière. Cette frêle créature nous laissa approcher sans faire le moindre mouvement à notre rencontre, et, loin de s'épanouir, sa figure prit graduellement une expression sérieuse qui me surprit au point de m'enlever une partie de mon assurance. Toutefois, il me fut facile de m'apercevoir que je n'avais pas la plus lourde part dans cet accueil inhospitalier. Après avoir glissé sur moi avec une sorte de distraction hautaine, l'œil brun de Mme Richomme s'arrêta sur mon compagnon d'un air si glacial, qu'à la place de ce dernier j'eusse perdu contenance. Soit qu'il s'attendît à cette réception, soit qu'il fût doué d'un de ces caractères bien trempés que rien ne déconcerte, Maléchard supporta héroïquement ce témoignage muet, mais non équivoque, du déplaisir causé par notre visite.

— Madame, dit-il en essayant de fléchir par un humble sourire le regard sévère fixé sur lui, M. Duranton m'a affirmé qu'en venant vous demander l'hospitalité pour quelques jours, nous ne vous pa-

raîtrions pas importuns, et, sur cette assurance, j'ai cru pouvoir accepter une place dans sa voiture; j'espère...

L'étonnement où me jeta cette manière effrontée de s'excuser à mes dépens m'empêcha d'entendre le reste de la phrase. Je fus sur le point de démentir mon compagnon, mais souvent l'effet d'une imposture hardie est de couper la parole à qui pourrait la démasquer. C'est ce qui m'arriva; je restai muet et l'air assez niais, je suppose, tandis que mon ami Maléchard, se repliant sournoisement sur les derrières, me laissait ainsi exposé en première ligne à la visible mauvaise humeur de la maîtresse de la maison. Cependant, quelque habilement exécutée qu'eût été cette manœuvre, Mme Richomme n'en fut pas la dupe; je le devinai au sourire dédaigneux qui vint effleurer ses lèvres, et je lui sus gré de cette clairvoyance.

Les sots ont du bon. Si d'ordinaire ils se jettent malencontreusement à travers les conversations les plus intéressantes, parfois aussi interviennent-ils à propos au milieu d'un entretien embarrassant. Au moment où je commençais à me demander si ce que nous avions de mieux à faire n'était pas de repartir pour Paris le soir même, M. Richomme me prit par le bras et m'attira près d'une fenêtre pour me montrer les cimes des glaciers de l'Oberland, que teignaient en rose les derniers rayons du soleil.

— Eh bien! monsieur le Parisien, me dit-il avec une fatuité railleuse, ceci ne vaut-il pas les brouillards de la Seine?

Les deux Helvétiens d'un âge mûr participèrent par un sourire de supériorité à ce propos qui flattait leur patriotisme. Évidemment le goût de l'ex-fournisseur pour les beautés de la nature tenait par un lien étroit à ses affections de propriétaire; ailleurs que sur son domaine, il n'eût pas songé à critiquer le soleil de Paris. Je n'essayai pas de froisser dans son épanouissement cette vanité innocente; le spectacle offert à mon admiration la méritait en réalité, et j'y donnai des éloges sans réserve. Toutefois mon attention n'était pas tellement captivée par les charmes pittoresques du paysage, que l'action de mes sens se trouvât paralysée. Parmi les avantages physiques dont j'ai le droit de me prévaloir, il faut mettre au premier rang la finesse de l'ouïe. J'entends souvent sans écouter, à plus forte raison quand j'écoute. Or, je dois l'avouer, en ce moment mes oreilles étaient au moins aussi ouvertes que mes yeux, et, tout en contemplant la *Jungfrau*, j'abusais indiscrètement de la perfection de mes nerfs auditifs pour surprendre les paroles que Mme Richomme et mon compagnon de voyage échangeaient à demi-voix, à quelques pas de moi.

— Est-ce donc là un crime indigne de pardon? demanda Maléchard après avoir prononcé quelques mots d'un ton si bas qu'il me fut impossible de les entendre.

— Point d'excuses, répondit impérieusement la maîtresse du logis; votre démarche me cause un déplaisir mortel; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Je le sais, madame, répliqua mon ami d'un air de contrition; mais il est des entraînemens invincibles auxquels succombent les plus fermes résolutions.

— Phrases que cela. Vous, un homme d'entraînement! vous!

— Combien vous êtes injuste!

Maléchard baissa la voix de nouveau, et me priva ainsi de la suite de sa justification qu'interrompit presque aussitôt l'annonce officielle du dîner.

Incomplet et tronqué, ce mystérieux colloque fut néanmoins pour moi un trait de lumière. A coup sûr, Maléchard était amoureux de Mme Richomme, qui, par vertu ou peut-être par repentir, lui tenait rigueur pour le moment. Chose non moins évidente, en me pressant de l'accompagner, mon ami n'avait eu d'autre but que de m'employer, à mon insu, en manière de chaperon. Ceci me déplut : non pas qu'un pareil office outrepassât les limites des petits services qu'il est permis de se rendre entre hommes du monde, mais je trouvai hors de saison l'excessive réserve dont avait usé à mon égard mon compagnon de voyage. J'aurais accepté sans aucun doute le rôle de confident, celui d'instrument passif blessa mon amour-propre, et je me promis de punir à la première occasion favorable ce que je nommais la ridicule dissimulation de Maléchard.

A table, Mme Richomme plaça les deux Suisses à ses côtés. L'âge de ces deux respectables personnages justifiait cet arrangement, où pourtant je crus voir une intention mortifiante pour Edmond d'abord, et accessoirement pour moi. Je ne connais rien de plus déplaisant que la maussaderie d'une jeune femme, surtout lorsque, n'ayant pas l'honneur d'en être la cause, on s'en trouve atteint par ricochet. Je m'assis donc d'assez mauvaise humeur, nonobstant l'attrayante apparence du festin. Les premiers momens furent froids. Mme Richomme ne parlait que pour donner quelques ordres d'une voix brève et saccadée; Maléchard, causeur d'ordinaire, semblait également voué au silence, et tenait le nez modestement baissé sur son assiette, ainsi qu'une pensionnaire sortie la veille du couvent. Les Suisses mangeaient comme on assure que leurs compatriotes boivent; mais d'ali-

menter l'entretien c'était évidemment le moindre de leurs soucis. Pour moi, l'appétit aiguisé par le voyage, j'imitais assez brutalement leur exemple. Vainement me disais-je que quelques frais d'amabilité seraient chose convenable. Le nuage fixé sur le front de la femme de notre hôte glaçait mon esprit et ma verve. Le repas, en un mot, eût fini par une véritable pantomime, si M. Richomme, sa première faim assouvie, n'avait brusquement ranimé la conversation languissante.

— Ah çà! messieurs les Parisiens, dit-il tout à coup en remplissant mon verre et celui de Maléchard, il me semble que vous êtes diantrement mélancoliques, mais je sais pourquoi. Vous vous attendiez à trouver ici un essaim de beautés. Je vous l'ai dit, c'est la semaine dernière qu'il fallait venir; nous avions, entre autres, lady Rothsay, la plus charmante blonde...

— Je n'aime pas les blondes, dit Maléchard en regardant du coin de l'œil, à ce qu'il me parut, les cheveux noirs qui encadraient le front de Mme Richomme.

— Ce qui veut dire que vous aimez les brunes, reprit l'amphitryon d'un air qui visait à la finesse.

— Oui, quand elles sont jolies, répliqua Maléchard.

— Vous n'êtes pas dégoûté, dit M. Richomme avec un gros rire; eh bien! puisque tels sont vos principes, je vous dirai confidentiellement que, peut-être ce soir même, vous verrez ici une femme selon votre cœur, brune et jolie.

Un instinct malfaisant arracha de mes lèvres la niaiserie suivante :

— Mais, à vous entendre, on dirait que nous ne la voyons pas dès à présent.

D'un regard traîtreusement souriant, j'adressai ce joli compliment à Mme Richomme, qui, loin de paraître embarrassée comme je l'espérais, eut l'air de ne pas comprendre qu'il fût question d'elle, et conserva la plus dédaigneuse impassibilité.

— Est-ce que vous attendez ce soir Mme Baretty? demanda un des Suisses, la bouche à moitié pleine.

— Ce soir ou demain, dit M. Richomme. Vous connaissez ma belle-sœur? poursuivit-il en s'adressant à moi.

Je savais vaguement que Mme Richomme avait une sœur, mais j'ignorais le nom du mari de cette sœur, ou du moins je l'avais oublié, comme on oublie les choses indifférentes.

— J'ai beaucoup entendu parler de l'esprit et de la beauté de

Mme Baretty, répondis-je galamment, mais je n'ai jamais eu le plaisir de la voir.

— Vous aurez ce plaisir incessamment, et vous verrez qu'en vous annonçant une jolie femme, je n'ai pas exagéré.

— J'en suis convaincu d'avance, et mon admiration est prête.

M. Richomme cligna un œil, hocha la tête à deux ou trois reprises, et ricana sourdement avant de reprendre la parole.

— Si vous voulez m'en croire, dit-il avec un accent moitié moqueur, moitié sérieux, vous la tiendrez en bride, votre admiration.

— Pourquoi cela? fis-je un peu surpris de ce conseil.

Le gros homme recommença sa pantomime, et se penchant vers moi :

— Avez-vous vu jouer *Othello?* me dit-il à l'oreille.

— Sans doute.

— En ce cas, vous connaissez mon beau-frère.

— Jaloux?

— Effréné, endiablé, enragé!

Malgré son attitude confidentielle, M. Richomme avait haussé la voix, et il parlait de manière à être entendu de tout le monde. Un regard de sa femme lui imposa silence.

— C'est juste, dit-il en s'inclinant. Puis, se penchant de nouveau vers moi : Ma femme, reprit-il tout bas, ne veut pas qu'on parle devant les domestiques des ridicules du cher beau-frère, et, au fond, elle a raison, car ces marauds sont l'impertinence et le bavardage incarnés. Au dessert je vous conterai cela.

Une femme jolie, un mari jaloux, il n'y avait rien là que d'assez ordinaire. Ce vulgaire prologue suffit cependant pour exciter ma curiosité, et j'attendis avec une sorte d'impatience la retraite des domestiques. Ils disparurent après avoir servi le dessert, selon l'usage établi dans la maison. Sans songer à ce qu'il pourrait y avoir d'indiscret dans ma conduite, j'allais rappeler à notre hôte sa promesse, mais il prévint ma demande. Aussi bavard que j'étais curieux moi-même, il lui tardait évidemment d'exercer aux dépens du mari de sa belle-sœur la lourde malice qu'il prenait pour de l'esprit, et qui constituait la partie joviale de son caractère.

— Messieurs Wendel, dit-il en s'adressant aux deux Bernois, vous avez déjà vu Baretty, mais ces messieurs ne le connaissent pas. N'est-il pas vrai que c'est un charmant garçon?

A cette question ironiquement articulée, les Helvétiens ne répon-

dirent que par une grimace qu'il était difficile de prendre pour un assentiment.

— Ce n'est pas parce que nous sommes presque beaux-frères, poursuivit en goguenardant M. Richomme, mais je doute qu'on puisse trouver un homme plus aimable. Il est vrai que les mauvaises langues l'accusent d'être difficile à vivre, hargneux, emporté, grognon, colère, et surtout jaloux comme un crocodile; mais ce sont là des calomnies, n'est-ce pas, Césarine?

Mme Richomme avait écouté son mari avec une impatience marquée; elle haussa imperceptiblement les épaules, et répondit d'un ton bref :

— Chacun a ses défauts; ceux de M. Baretty n'ôtent rien à la bonté de son cœur ni à la noblesse de son caractère.

— Je te dis que l'oiseau est charmant; seulement il a bec et ongles, et il est bon d'en avertir ces messieurs. Je ne parle pas pour vous, messieurs du grand-conseil : vous êtes des hommes raisonnables, pères de famille, et d'ailleurs vous savez de quoi il retourne; mais voici deux fashionables qui ne doutent de rien, en qualité de Français, et à qui une petite leçon de prudence ne sera peut-être pas inutile.

Je lançai un coup d'œil à Maléchard, que ces dernières paroles concernaient autant que moi. Il pelait méthodiquement une pomme et semblait inattentif. De son côté, Mme Richomme, visiblement contrariée, essayait d'un regard improbateur d'imposer silence à son mari.

— Ma chère amie, tu as beau me faire de gros yeux, reprit le millionnaire d'une façon assez triviale, je n'ai pas envie de voir se renouveler chez moi la sotte aventure de Barèges.

— Quelle aventure? dis-je, au risque de déplaire davantage à la maîtresse du logis.

— Vous n'en avez pas entendu parler? l'histoire pourtant a fait assez de bruit. L'an passé, Baretty, qui souffre quelquefois d'une ancienne blessure, va à Barèges et y conduit sa femme. Ma belle-sœur, aimable et jolie, se trouve dès son arrivée entourée d'une cour nombreuse; c'est à qui aura le plaisir d'être son danseur ou de chanter avec elle. Vous saurez qu'elle danse et chante comme un ange. Rien que de fort simple assurément, et sur cent maris quatre-vingt-dix-neuf n'auraient pas songé à se formaliser; mais le cher Baretty a du sang corse dans les veines. Le voilà donc furieux, et ne rêvant plus que carnage. Massacrer en bloc la douzaine d'étourneaux qui vol-

tigeaient autour de ma belle-sœur, c'eût été embarrassant : pour simplifier la chose, mon jaloux prend le parti de faire un exemple. Parmi les galans qui l'offusquaient, il choisit le plus empressé, et lui cherche, devant trente personnes, la plus allemande des querelles. Le quidam essaie de tourner l'affaire en plaisanterie; un soufflet en plein visage le force de la prendre au sérieux. Un duel s'ensuit, et Baretty casse la jambe à son adversaire, qui ne dansera plus, le pauvre diable, car il a fallu l'amputer. Vacarme horrible, comme vous pouvez croire. Tout le monde donne tort à Baretty, la justice intervient, et, pour éviter l'esclandre d'une arrestation, mon aimable beau-frère est obligé de se constituer prisonnier. Bref, il est resté trois mois sous clé pendant l'instruction de l'affaire; fort heureux d'être acquitté en définitive par le jury. Vous croyez peut-être que la leçon lui a profité? Vous ne connaissez pas le Corse. A la première occasion il recommencera, et je serais très fâché que cette occasion se présentât chez moi. Vous voilà donc bien avertis, messieurs les Parisiens : quand vous verrez ma belle-sœur, permis à vous de l'admirer, mais que ce soit de loin et en silence. Autrement, gare la tragédie!

— En vérité, vous faites de votre beau-frère un ogre, dit Maléchard en souriant d'un air ironique.

— Avisez-vous de paraître amoureux de sa femme, répondit M. Richomme; vous verrez s'il fait de vous plus d'une bouchée.

— Je n'aurai garde, reprit mon compagnon de voyage d'un ton léger; quoique je ne me pique pas d'être un beau danseur, je tiens à mes jambes.

Cette plaisanterie fit sourire les convives, à l'exception de Mme Richomme, qui, conservant un sérieux glacial, se leva inopinément et rompit ainsi, en nous forçant de suivre son exemple, une conversation qui semblait lui déplaire outre mesure.

La contradiction est naturelle à l'homme : j'en eus bientôt la preuve, car l'avertissement de notre hôte produisit, à mon égard du moins, un effet tout opposé à celui qu'il en attendait sans doute. Mme Baretty, que je n'avais jamais vue, s'empara soudain de mon imagination. Je savais qu'elle était jolie; mais ce mérite, si recommandable qu'il fût, n'eût pas suffi pour me jeter dans la rêverie où je tombai tout en humant une tasse d'excellent café. Pour mon esprit enclin au romanesque, l'aimable inconnue avait un attrait plus violent encore que celui de ses charmes. Il est incontestable que les pommes du jardin des Hespérides empruntaient une partie de leur

valeur au dragon chargé de leur garde; de même la beauté d'une femme est rehaussée par la jalousie maritale, et plus celle-ci se montre intraitable, plus celle-là devient conquérante. Mme Baretty devait être irrésistible, puisque, s'il fallait en croire son beau-frère, il y avait péril de mort à l'aimer. Or, je me piquais de n'être pas de ces cœurs faibles que glace la perspective du danger. Je ne sais quelle lubie de mon amour-propre se mettant de la partie, j'arrivai, de réflexion en réflexion, à me demander sérieusement si la réserve rigoureuse recommandée par M. Richomme n'était pas incompatible avec le juste soin de ma dignité personnelle. Après avoir débattu quelque temps cette importante question, je la résolus de manière à n'engager en rien l'avenir.

— Je laisserai les choses suivre leur cours naturel, me dis-je; je ne chercherai pas à m'échauffer la tête d'une ardeur factice; mais, si par hasard je tombe amoureux (et ne l'étant pas, que puis-je faire de mieux, à la campagne surtout?), je n'opposerai pas la moindre résistance à mon penchant. Aux yeux d'un homme comme moi, tous les maris doivent être égaux, qu'ils s'appellent George Dandin ou Croquemitaine.

Cette belle résolution prise, je me trouvai tout égayé, et mon voyage en Suisse m'offrit aussitôt un intérêt dont jusqu'alors il m'avait semblé totalement dépourvu. Dans ma riante humeur, je pardonnai à Maléchard la dissimulation dont je lui avais fait un crime l'instant d'auparavant. Loin de m'offusquer encore, son amour pour Mme Richomme me parut au contraire fort opportun, car il me garantissait d'une rivalité redoutable, et me laissait le champ libre. Il va sans dire que je comptais pour rien les deux Helvétiens d'un âge mûr.

Le café pris, nous nous promenâmes quelque temps dans les jardins; mais la fraîcheur du soir nous en chassa bientôt, et nous rentrâmes au salon, où une partie de whist ne tarda pas à s'organiser. Pour la première fois peut-être, je regrettai de ne pas connaître ce jeu, car, M. Richomme, Maléchard et les deux Suisses, ayant pris place autour du tapis vert, je restai seul debout vis-à-vis de la maîtresse de la maison; sorte de tête-à-tête que rendait assez embarrassant l'air soucieux et mécontent qui n'avait pas quitté sa physionomie depuis notre arrivée. Le dialogue était difficile, mais le silence eût été ridicule. J'entamai donc la conversation par quelques lieux communs que Mme Richomme interrompit presque aussitôt en m'adressant d'une voix incisive la question suivante :

— C'est donc vous qui avez eu l'aimable idée de venir nous voir, et à qui par conséquent mes remerciemens sont dus?

Quoique mentalement réconcilié avec mon compagnon de voyage, je jugeai hors de propos de confirmer le petit mensonge par où il avait débuté.

— Il faut rendre à César ce qui est à César, répondis-je modestement. J'ai été heureux d'accompagner Maléchard, mais à lui seul appartient la pensée première de notre voyage.

Mme Richomme hocha la tête d'une façon qui disait clairement : J'en étais sûre.

— Vous êtes fort lié avec M. Maléchard? reprit-elle en me regardant d'un œil pénétrant.

— Je le connais depuis dix ans.

— C'est-à-dire que vous n'avez rien de caché l'un pour l'autre?

Cette question fut articulée d'un ton si expressif, qu'à mon tour je regardai attentivement la femme du millionnaire.

— Madame, répondis-je en baissant la voix, il est des choses qu'on ne confie pas à son meilleur ami. Je ne dis pas tout à Maléchard, et il agit de même envers moi; mutuellement nous sommes souvent réduits à deviner.

— M. Maléchard est-il habile à ce métier?

— Fort habile.

— Et vous?

— Ma modestie m'empêche de répondre, dis-je en souriant.

— Cela veut dire que vous vous croyez plus habile encore que votre ami.

— Plus, non; mais autant.

Mme Richomme parut hésiter.

— Y a-t-il long-temps que vous n'avez trouvé l'occasion d'exercer votre talent? dit-elle enfin avec un enjouement affecté.

— Je l'exerce en ce moment même, répondis-je d'un air railleur, car l'interrogatoire commençait à me déplaire.

— Vraiment! reprit la femme de l'ex-fournisseur, dont les yeux bruns étincelèrent; puis-je savoir ce que vous cherchez à deviner?

— Mon ami est engagé dans une partie fort intéressante : gagnera-t-il? voilà ce que je me demande.

Quoique j'eusse montré la table de jeu, Mme Richomme ne se méprit pas au sens de mes paroles, que lui expliqua d'ailleurs mon regard. Elle comprit que je faisais allusion à une partie qui n'était pas celle de whist, et répondant à ma pensée :

— Si cela dépend de moi, il perdra, dit-elle du ton le plus tranchant.

— Peste! dis-je en moi-même, il ne paraît pas que la forteresse soit disposée à capituler, et mon ami Maléchard n'est pas aussi avancé que je croyais.

En ce moment, des claquemens de fouet et le roulement d'une voiture se firent entendre. A ce bruit, qui annonçait sans doute l'arrivée de sa sœur, Mme Richomme se leva, en laissant échapper un signe de dépit, et, sans mot dire, sortit du salon. Les joueurs continuèrent imperturbablement leur partie, et j'en fus peu surpris, sachant que le whist est une œuvre sacrée que la fin du monde même aurait peine à interrompre. Pour moi, je dois en convenir, je ne partageai pas cette impassibilité; il me prit même une petite palpitation, à laquelle je ne m'attendais guère, et qui me prouva que j'étais moins blasé que je ne l'avais craint quelquefois.

— Dieu me pardonne! le cœur me bat, me dis-je assez content de cette juvénile émotion; cela signifie-t-il que je vais devenir amoureux? J'en accepte l'augure.

Avouons toute ma faiblesse. Je me levai et je regardai un instant dans la glace ma figure, dont je fus peu content, selon mon habitude. Après avoir chiffonné dans mes cheveux et rectifié le nœud de ma cravate, je m'adossai à l'angle de la cheminée, dans une attitude qui, selon moi, ne devait manquer ni de distinction ni de caractère, et j'attendis ainsi, sous les armes, la femme en qui j'étais fort disposé à trouver la future souveraine de mon cœur.

Ainsi que je l'avais prévu, la porte ne tarda pas à s'ouvrir, et Mme Richomme rentra dans le salon en donnant la main à la nouvelle arrivée. L'ogre les suivait, mais dans le premier moment je n'y fis pas attention, tant mes yeux étaient occupés ailleurs. Un peu plus jeune que sa sœur, c'est-à-dire âgée de vingt-huit ans environ, d'une taille moyenne et admirablement proportionnée, Mme Baretty offrait dans tous ses traits le type grave, fin et passionné tout ensemble, des belles races méridionales. La brune pâleur de son teint décelait d'ailleurs son origine et rehaussait l'expression ardente, quoique habituellement voilée, de son regard. Une robe de soie noire, une capote de paille, un châle de couleur sombre négligemment posé, lui composaient un costume de voyage élégant et harmonieux dans sa simplicité. Sous ces modestes atours, Mme Baretty me parut une reine. Elle s'avança lentement, avec une dignité nonchalante, accueillit d'un air poli, mais sérieux, mon salut et celui des joueurs, qui, à son ap-

proche, s'étaient enfin décidés à se lever, et tendant la main à M. Richomme, qui se précipita pour la baiser, d'aussi bonne grace qu'eût pu faire l'ours de Berne en personne :

— Bonsoir, mon frère, dit-elle d'une voix moelleuse et vibrante.

Rien de plus ordinaire assurément que ces trois paroles : Bonsoir, mon frère, et pourtant jamais phrase de Rossini n'avait caressé plus délicieusement mon oreille. Je préfère les voix de contralto, et je me trouvais servi à souhait ; d'autre part, la mélancolique pâleur de la belle voyageuse satisfaisait complètement un de mes goûts les plus exclusifs ; enfin, quoique Mme Baretty eût des dents magnifiques, ainsi que j'avais pu l'entrevoir, elle n'avait pas encore ri depuis son entrée dans le salon : or, j'ai toujours sincèrement estimé les femmes qui ont de belles dents et qui rient peu. De ces différentes causes secondes, et surtout de la disposition aventureuse de mon cœur, il résulta que je me trouvai instantanément subjugué. J'avais juré, il est vrai, de succomber sans résistance, mais il faut avouer que cette promesse me fut plus facile à tenir que n'eût été l'engagement contraire.

Me voilà donc amoureux, ou du moins acheminé vers l'amour. Je lançai un coup d'œil à Maléchard, qui passait pour un connaisseur. J'étais bien aise de voir justifié par son suffrage le trouble agréable que je commençais de ressentir. A ma grande surprise, je pourrais dire à mon grand courroux, je l'aperçus déjà rassis à la table de whist, et mêlant gravement les cartes, sans accorder la moindre attention à l'objet de ma naissante flamme. Il me parut que pour un homme de trente ans c'était pousser un peu loin la passion du jeu, et je sentis baisser sensiblement dans mon esprit l'espèce de considération qu'en matière de galanterie j'avais accordée jusqu'alors à mon compagnon de voyage.

Après quelques complimens échangés avec les arrivans, les Suisses, ainsi que M. Richomme, suivirent l'exemple de Maléchard, et reprirent leur partie un instant interrompue. Les deux sœurs se placèrent l'une près de l'autre, sur une causeuse, et commencèrent à voix basse une conversation dont l'apparence confidentielle semblait me défendre d'y prendre part. Discrètement je m'éloignai, et, m'asseyant derrière la table de jeu, je profitai de mon isolement pour examiner à loisir un personnage que j'avais à peine regardé jusqu'à ce moment, quoiqu'il m'importât de le connaître à fond.

M. Baretty, le mari féroce, était un homme de cinquante ans, trapu, ventru, alerte toutefois, et portant résolument son embonpoint. Ce physique convenait fort bien à un ancien capitaine de

voltigeurs; tel était l'emploi qu'il avait rempli jusqu'en 1832, époque où une blessure grave reçue en Algérie l'avait décidé à quitter le service. Son teint cuivré avait gardé l'empreinte du soleil d'Afrique, et rougissait, à la moindre émotion, avec une violence voisine de l'apoplexie. Ses cheveux, coupés fort court, commençaient à peine à grisonner et se dressaient en brosse sur sa tête. D'épais sourcils couronnaient ses noires prunelles, qui me rappelèrent les yeux de braise dont parle Dante en faisant le portrait de Caron. Martialement laid dans l'état ordinaire, le vétéran devait être terrible à voir enflammé par la fureur jalouse. Une large balafre au coin de la bouche et un doigt de moins à la main gauche annonçaient d'ailleurs qu'il avait tenu à l'armée les promesses de son énergique physionomie, et donnaient une valeur sérieuse au ruban rouge qui décorait sa redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton, par un reste d'habitude militaire.

Au moment où je commençai de prendre son signalement, M. Baretty venait de s'étendre sans cérémonie dans un immense fauteuil à la Voltaire, où, malgré sa rotondité, il paraissait englouti. Sa pose avait quelque chose de si farouche, et s'accordait tellement avec l'expression rébarbative de son visage, que je ne pus m'empêcher de le comparer à un bouledogue couché dans sa niche, le museau sur les pattes, l'œil assoupi, mais la dent éveillée. Je remarquai bientôt qu'à travers ses paupières demi-closes, il glissait un regard scrutateur qui, après avoir examiné quelque temps Maléchard, se porta sur moi-même et me força de détourner les yeux. Je compris sur-le-champ le sens de cette observation sournoise. Sans doute, au seul aspect de jeunes gens inconnus, cet agréable mari avait senti frémir ses instincts soupçonneux, et en nous étudiant à la dérobée, mon ami et moi, peut-être cherchait-il à deviner auquel des deux il aurait le plaisir de casser bras ou jambe, conformément à la recette dont il s'était servi à Barèges. Cette idée, bien faite pour modérer mes velléités sentimentales, les irrita au contraire. J'éprouvai que la saveur du péril rehausse le goût de l'amour même, et, en regardant de nouveau Mme Baretty, je la trouvai plus belle encore qu'elle ne m'avait paru d'abord. Combien elle était charmante en effet, nonchalamment assise, la tête un peu penchée, les mains entrelacées dans celles de sa sœur, qui lui parlait vivement à voix basse, et qu'elle écoutait avec un sourire sérieux! Peu à peu je m'abandonnai au plaisir de la contempler, et, oubliant la sombre surveillance dont j'étais probablement l'objet, je tombai dans une rêverie profonde.

— O mariage! voilà de tes coups, me dis-je avec une ironie mêlée de compassion; tu prends d'une main un être plein de grace, de distinction, d'intelligence, de l'autre une créature vulgaire, bornée, brutale, et tu les unis. Dérision amère! la caserne unie au salon!

Comme je m'apitoyais sur la destinée de cette femme d'élite livrée au despotisme d'un grossier soldat (c'est ainsi que, dans mon indignation, je nommais l'ex-capitaine de voltigeurs), Mme Baretty tourna la tête de mon côté, et ses beaux yeux veloutés se fixèrent sur les miens avec une expression si mélancolique et si pénétrante, que je me sentis troublé jusqu'au fond de l'ame. L'étrange émotion où me jeta ce regard sera suffisamment expliquée lorsque j'aurai dit que je n'avais pas l'habitude de m'en voir accorder de pareils; ceci m'oblige à un aveu pénible pour mon amour-propre, mais nécessaire à la clarté de ce récit.

Le bonheur d'être belle a trouvé son poète: si le malheur d'être laid pouvait donner envie de chanter, j'aurais de légitimes raisons pour accorder ma lyre. Là ne s'arrête pas mon infortune. Il est une rare et pittoresque laideur qui, fièrement portée, sert un homme plus qu'elle ne lui nuit. Mirabeau, à coup sûr, n'eût pas troqué contre le fade visage d'un belâtre sa face de tigre marquée de la petite-vérole. Malheureusement pour moi, l'irrégularité de mes traits ne se trouve pas compensée par leur expression. Ma laideur est de celles qui courent les rues; je ressemble à tout le monde, à tel point que des gens avec qui j'ai été lié oublient ma figure, et que d'autres me reconnaissent qui ne m'ont jamais vu. Né avec un cœur sensible et une imagination romanesque, il est inutile de dire combien cette déplaisante vulgarité de ma physionomie m'a chagriné souvent et quelquefois désespéré; mon goût pour les émotions tendres y trouvait de si fâcheuses entraves! car les femmes ont beau professer une superbe indifférence pour les avantages physiques des hommes, j'ai toujours remarqué qu'en définitive l'esprit le mieux accueilli d'elles était celui qui avait les yeux les plus éloquens et les plus belles dents. Aussi, que de fois, en passant sur le boulevard des Italiens, n'ai-je pas envié l'enveloppe de quelques-uns des agréables jeunes gens qui s'y promènent, la botte vernie, le cigare à la bouche, le camélia à la boutonnière, le pouce dans l'entournure du gilet?

— Avec cette figure et mon savoir-faire, ai-je dit souvent, je ne trouverais pas de cruelles.

Réduit à mon savoir-faire et à ma figure, j'en avais trouvé plus d'une, je suis forcé d'en convenir. Mes succès fort clair-semés avaient

toujours été laborieux. Si j'avais triomphé quelquefois, ce n'avait été qu'à force d'entêtement; mais de ces provocations fines et charmantes qui disent : Aimez-moi, et vous épargnent la moitié du chemin, je n'avais pas encore eu lieu de m'en enorgueillir. Jamais jusqu'alors Galathée, après m'avoir lancé sa pomme, n'avait fui vers les saules en m'invitant à la poursuivre.

Le regard expressif de Mme Baretty était donc une nouveauté en même temps qu'une faveur. Pour la première fois, une femme prenait envers moi une pareille initiative. Tel fut l'étonnement de ma modestie, que j'éprouvai d'abord plus d'embarras que de plaisir. Un sentiment de défiance s'éveilla même dans mon esprit. N'était-il pas possible que j'eusse devant moi une coquette qui, en me prenant pour point de mire, ne cherchait qu'à se divertir à mes dépens? Je reconnus bientôt l'invraisemblance d'une semblable supposition, et je pensai qu'il y aurait une humilité trop niaise à interpréter défavorablement une action qui n'avait rien que de flatteur, et dont, après tout, la cause n'était pas impénétrable.

— Mariée à un homme indigne d'elle, cette femme, me dis-je, ne peut être que fort malheureuse. Or, les malheureux recherchent la sympathie, et, lorsqu'ils croient l'avoir trouvée, ils l'accueillent avec reconnaissance. De mon côté, je ne suis pas beau, mais peut-être ai-je trop mauvaise opinion de ma figure. Après tout, plus ou moins bien fendus, les yeux sont les interprètes de l'ame. Elle aura lu dans les miens le vif intérêt qu'elle m'inspire; elle aura deviné qu'il y a en moi une intelligence faite pour la comprendre; en un mot, elle aura reconnu un ami, et voilà ce qu'a voulu m'exprimer son regard de colombe souffrante.

Instinctivement, je pris l'attitude qui convenait à ce tendre rôle d'ami d'une femme malheureuse, pour lequel je me sentais une vocation toute particulière. Les bras croisés sur la poitrine, le front penché d'un air rêveur, je continuai de regarder Mme Baretty, convaincu déjà que par cette contemplation obstinée je risquais peu de lui déplaire, au cas qu'elle vînt à la remarquer. Si présomptueuse qu'elle pût être, cette conjecture ne tarda pas à me paraître réalisée. Un second regard plus doux, plus appuyé, plus décisif que le premier, m'arriva de plein fouet, comme disent les artilleurs. J'en tressaillis, mais mon ravissement fut troublé aussitôt par un aigre bruit de porcelaine brisée qui interrompit fort à l'improviste le silence du salon. Tout le monde tourna les yeux vers M. Baretty. Le capitaine venait de se lever avec l'impétuosité d'un tigre blessé, et la violence

de son mouvement avait fait rouler le fauteuil où il était assis contre une étagère chargée de potines et de cornets.

— Quelle mouche vous pique? s'écria M. Richomme en regardant d'un œil piteux les débris épars sur le tapis; prenez-vous mes vases du Japon pour des Bédouins?

— Mille pardons! je crois que je m'étais endormi, répondit M. Baretty d'une voix rauque.

Un regard furieux qu'il lança au même instant à sa femme m'apprit ce que je devais penser d'une pareille excuse.

— Vous avez le sommeil meurtrier, grogna l'ex-fournisseur. Que diantre! quand on a envie de dormir, on va se coucher.

— C'est ce que je vais faire, répliqua le jaloux d'un ton non moins grondeur; à plus d'onze heures, il est bien temps de se retirer. Allons, madame; je suis à vos ordres.

Mme Baretty se leva aussitôt sans dire un seul mot. Cette passive obéissance, si peu ordinaire chez une jolie femme, me confirma dans l'idée que j'avais sous les yeux le plus absolu des despotes et la plus soumise des esclaves. Si déjà toutes mes sympathies n'avaient pas été acquises à la belle opprimée, la façon touchante et résignée dont elle accepta le bras que lui offrait son tyran eût suffi pour m'attendrir le cœur. Les deux époux sortirent presque aussitôt du salon, qui soudain me parut désert, comme l'Orient à Antiochus après le départ de Bérénice. Inoccupé désormais, j'attendis avec impatience la fin de la partie de wisth, qui s'acheva enfin et permit à chacun de se retirer. Sous le prétexte de fumer un cigare, j'accompagnai Maléchard dans sa chambre avant de rentrer dans la mienne.

— Comment trouvez-vous Mme Baretty? lui demandai-je sans préambule.

— Pas mal, répondit-il négligemment.

— Pas mal! répétai-je en m'échauffant malgré moi; l'éloge est assez mince. Mais d'abord l'avez-vous regardée?

— Assez pour avoir le droit de la juger. Je préfère sa sœur.

— Parbleu! je n'en doute pas, m'écriai-je en ricanant; vous vous trahissez, mon cher. Mais j'aurais mieux aimé recevoir cet aveu de votre confiance.

— Je me trahis! En quoi, s'il vous plaît?

Je haussai légèrement les épaules.

— Nierez-vous que vous fassiez la cour à Mme Richomme? repris-je d'un air railleur.

Maléchard me regarda fixement.

— Ah! vous avez découvert cela! dit-il au bout d'un instant avec un accent où il me parut entrer plus de persiflage que de mauvaise humeur.

— Je ne suis ni sourd ni aveugle. En conscience, vous auriez dû me mettre au fait, au lieu de me réduire à faire usage de ma perspicacité. N'importe; quoique j'aie à me plaindre de votre dissimulation, si je puis vous être utile, disposez de moi.

— A charge de revanche peut-être? répondit mon compagnon de voyage en m'interrogeant d'un regard perçant.

— Comment l'entendez-vous? répliquai-je un peu intrigué de ce propos.

Maléchard aspira coup sur coup trois ou quatre bouffées, et, posant son cigare sur la cheminée :

— Mon cher Duranton, me dit-il avec une sourire qui me parut plein de bonhomie, jouons cartes sur table. Vous voulez que je sois amoureux de la maîtresse de céans, j'y consens; mais, à votre tour, avouez que les œillades assassines dont sa sœur vous a gratifié n'ont pas trouvé votre cœur complètement insensible.

— Vous vous moquez de moi, dis-je, assez content au fond de voir mes propres observations confirmées par celles d'un témoin désintéressé.

— Je ne suis pas plus aveugle que vous. Une chose certaine, que vous en conveniez ou non, c'est que Mme Baretty vous a accordé ce soir une attention fort significative.

— Pure curiosité, fis-je d'un ton modeste.

— Soit; mais la curiosité n'est-elle pas le moteur universel, la source féconde d'où tout découle? A quoi devons-nous, s'il vous plaît, la découverte de l'Amérique, l'emploi de la vapeur et toutes les autres conquêtes de la science? L'amour lui-même, qu'est-il autre chose qu'une curiosité dirigée vers un terme unique? Croyez-moi, mon cher, femme curieuse aujourd'hui, demain sera femme éprise, pour peu qu'on lui aplanisse cette transition.

Maléchard s'exprimait avec un aplomb dogmatique, comme s'il eût démontré un théorême. Il m'appartenait moins qu'à personne de le contredire, car sur cette matière je partageais ses idées. Je me contentai donc de sourire en homme qui ne demande qu'à se laisser convaincre de ses succès.

— Tout à l'heure je vous ai méchamment contrarié, poursuivit mon ami d'un air d'enjouement; je suis prêt à faire amende hono-

rable. La vérité est que je trouve Mme Baretty, non point pas mal, mais extrêmement bien, et à votre place...

— A ma place?

— Je risquerais de déplaire à son ogre de mari.

— C'est fait, dis-je étourdiment.

Ces mots lâchés, je m'en repentis, mais il était trop tard, et les questions de Maléchard m'arrachèrent un aveu complet. En apprenant la cause du désastre dont les potines du Japon avaient été la victime, il partit d'un éclat de rire si franc, que je ne pus me retenir de partager son hilarité.

— Allons! courage! me dit-il avec une gravité bouffonne; sus à la Barbe Bleue! haro sur ce sauvage qui ne veut pas qu'on trouve sa femme jolie! Point de quartier à ce barbare! Vous savez qu'il tire aux jambes, visez-le à la tête.

En retour de ma franchise, mon ami finit par m'avouer que j'avais deviné juste, et que son voyage n'avait d'autre cause que la passion violente et peu récompensée qu'il éprouvait depuis plusieurs mois pour Mme Richomme. Je le complimentai sur son goût, qu'au fond je trouvais au moins singulier, vu le peu d'attraits dont la dame me semblait pourvue. A son tour, il reconnut que Mme Baretty était une de ces femmes pour qui, selon la pittoresque expression du plus spirituel de nos poètes, *on se ferait rompre les os*. Devenus ainsi confidens l'un de l'autre, nous nous quittâmes en parfaite intelligence, après nous être promis discrétion à toute épreuve et secours au besoin.

Ma conversation avec Maléchard m'affermit dans mes projets aventureux, ou plutôt me barra la retraite. En effet, comment reculer, maintenant que j'avais choisi pour confident de mes désirs et de mes espérances un maître railleur qui n'eût pas manqué d'attribuer toute démarche rétrograde à une prudence fort peu héroïque? La crainte du ridicule se joignit à la tendre attraction que je subissais déjà, et, par vanité autant peut-être que par entraînement, je résolus de mettre immédiatement en usage tous les moyens de séduction dont m'avait doué la nature.

Le lendemain, je ne revis Mme Baretty qu'à l'instant du déjeuner. Elle me parut triste. Quoique au fond je me sentisse l'humeur assez allègre, je dus me mettre à l'unisson de cette tristesse, car, en amour ainsi qu'en musique, il est une tonalité rigoureuse à laquelle il faut se conformer sous peine de jouer faux. Une femme languis-

sante impose à qui veut lui plaire une tenue élégiaque, aussi clairement que deux bémols à la clé, compliqués du *fa dièze*, indiquent à un symphoniste le ton plaintif de *sol mineur*.

La mélancolie obligatoire dont il est ici question n'est pas d'une pratique fort difficile. N'exigeant ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup d'imagination, ni beaucoup d'adresse, ni beaucoup d'audace, elle convient particulièrement aux cœurs timides et aux intelligences paresseuses; mais les habiles et les raffinés eux-mêmes auraient tort de la dédaigner. C'est un vêtement commode, en ce qu'il dispense celui qui l'endosse de tous les menus frais d'amabilité qui rendent souvent si laborieux le métier d'homme sensible. Un amoureux mélancolique n'est pas tenu d'être galant, amusant bien moins encore. En revanche, il a le droit d'être taciturne, maussade, farouche, et plus il donne un libre cours à son humeur sauvage, mieux il est dans l'esprit de son rôle; agréable rôle à coup sûr, mais qui pourtant a ses inconvéniens, à la campagne surtout.

A Paris, un jeune homme qui s'enrôle sous les drapeaux de la mélancolie raisonnée, ne se charge pas d'un service très pénible; pourvu qu'en présence de l'objet de son martyre il se montre convenablement pénétré, dévasté et ravagé, il peut d'ailleurs mener joyeuse vie. Dès qu'il n'est plus de piquet, libre à lui de fumer, de dîner au café anglais, de hanter les coulisses de l'Opéra et de perdre son argent à la bouillotte. Tel qui, le soir, se meurt d'amour dans un recoin du faubourg Saint-Germain, quelques heures plus tard traîne impunément au bal Musard son reste d'existence. Paris est si grand! Il n'en est pas de même à la campagne, où la vie en commun amène de fréquens rapprochemens. Là, point de repos pour l'amoureux mélancolique; à toute heure et en tout lieu, il doit être en grande tenue de souffrance. A la longue, c'est fatigant; mais se relâcher un seul instant, ce serait risquer de tout perdre, car les femmes n'admettent pas que la passion puisse avoir des intermittences.

A la campagne, il est un écueil surtout dont je dois signaler le danger; c'est à table qu'il se rencontre, et j'en parle par expérience. A déjeuner, Mme Baretty mangea à peine, et ce fut d'un air de distraction si dédaigneux, que je compris aussitôt quel irréparable tort me ferait dans son esprit la manifestation d'un appétit grossier; quoi de moins sympathique, en effet, pour une femme sentimentale, qu'un homme qui mange, si ce n'est peut-être un homme qui dort?

En pareille épreuve, il n'y a pas deux manières de se conduire; il

faut payer de sa personne. C'est ce que je fis : malgré l'aspect tentateur du repas, je me mis héroïquement à la diète.

— J'en serai quitte pour une visite clandestine à l'office, me dis-je en résistant aux inintelligentes remontrances de mon estomac.

— Êtes-vous malade? me demanda M. Richomme, qui, à la fin, remarqua mon obstination à laisser mon assiette vide.

Je répondis négativement.

— Alors vous êtes amoureux? reprit-il d'un air railleur.

Cette fois je me contentai de sourire, mais presque aussitôt, d'un regard passionné, j'offris à Mme Baretty l'hommage du sentiment qui m'était imputé. Une œillade des plus encourageantes agréa cet aveu muet. Par malheur, je ne fus pas seul à la remarquer; contre l'usage de ses confrères, le mari jaloux avait d'excellens yeux. En cette occasion sa clairvoyance ne lui fit pas défaut, et, comme la veille, l'émotion qui en fut le résultat se trahit d'une manière assez burlesque : occupé à dépecer une magnifique truite de l'Aar, tout à coup M. Baretty lui enfonça la truelle dans le ventre, par un mouvement si violent, que la plupart des morceaux découpés se trouvèrent lancés hors du plat et s'éparpillèrent sur la table. Ce fait, puéril en lui-même, avait un sens tragique dont l'interprétation n'était pas difficile. C'était moi, sans aucun doute, que venait d'éventrer brutalement le capitaine de voltigeurs, sous l'innocente effigie d'un poisson. Je me tins pour averti : provoquer plus longtemps une jalousie si éveillée et si inflammable eût été le fait d'un écolier, et j'avais la prétention de ne plus l'être. Je m'interdis donc sur-le-champ toute démonstration dont eût pu prendre ombrage le plus intolérant des maris. De quoi m'eût servi d'ailleurs un plus long usage de la pantomime? Qu'aurait-elle pu m'apprendre que je ne connusse déjà? Les indulgentes dispositions de Mme Baretty ne pouvaient plus être pour moi l'objet d'un doute raisonnable. Quelle que fût la cause de sa conduite, coquetterie excessive, besoin d'émotions, ou coup de sympathie, cette charmante femme m'avait autorisé le plus clairement du monde à m'occuper d'elle. Dès à présent il y avait entre nous un accord tacite, une mystérieuse intelligence. La plus exacte circonspection devenait donc impérieuse. Progrès étourdissant et miraculeux : douze heures à peine s'étaient écoulées depuis que je l'avais aperçue pour la première fois, et j'avais déjà le droit d'être prudent!

Je le fus; mais, à ma grande surprise, Mme Baretty, qui aurait dû

me donner l'exemple, parut peu disposée à le suivre. Je remarquai à la dérobée qu'à plusieurs reprises ses yeux cherchaient les miens, et, à l'expression de dépit qui se peignit bientôt sur son visage, je devinai que ma réserve était loin d'obtenir son approbation; j'y persistai cependant, convaincu qu'avant la fin du jour je trouverais l'occasion de m'en dédommager. En ceci, je me trompai; j'avais compté sans mon jaloux.

Après déjeuner, M. Richomme proposa à sa belle-sœur de jouer au billard. Un amoureux sans cervelle les eût accompagnés. Loin de là, je descendis politiquement au jardin. J'espérais que, tranquillisé par mon éloignement, M. Baretty se déciderait à partir pour la chasse, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention dès le matin. Après avoir laissé écouler une demi-heure qui me parut un demi-siècle, je me glissai en tapinois vers la salle de billard. Contre-temps fâcheux! la première figure que j'aperçus en entrant fut celle du détestable capitaine, qui avait pris position sur une banquette, d'où, un cigare à la bouche et un journal à la main, il gardait sa femme; car comment qualifier autrement une pareille conduite? A ma vue, il posa le journal sur ses genoux, se croisa les bras sur la poitrine, et me regarda en face. Certes, le loup à qui l'on essaie d'arracher l'agneau qu'il tient dans sa gueule, ne doit pas avoir un autre regard. Au lieu de répondre à cette espèce de provocation, j'eus l'air de ne pas la remarquer; je me composai un maintien insouciant, et, après avoir contemplé un instant les joueurs, je sortis du billard, non sans donner en secret les plus effroyables malédictions à ce mari sauvage qui, possesseur d'un trésor, avait l'intolérable prétention de le conserver pour lui seul.

Quelques heures plus tard, dès que la forte chaleur du jour fut passée, on arrangea une promenade, et l'on choisit pour but un chalet situé dans une position pittoresque, à une demi-lieue du château. Il me parut impossible qu'une semblable excursion, dans un pays si accidenté, ne finît point par mettre en défaut la surveillance de l'odieux vétéran et me donner le moyen de parler à Mme Baretty, à qui jusqu'alors je n'avais pas adressé un seul mot, car, d'après le romanesque caractère que je lui supposais, mieux valait encore débuter près d'elle par un expressif silence que par des lieux communs de conversation. Je me promis de saisir aux cheveux la première occasion favorable; elle ne tarda pas.

Au moment où nous sortions du parc, une pente escarpée se présenta devant nous; un sentier où l'on ne pouvait marcher que deux

de front la coupait diagonalement, et, après avoir décrit plusieurs zig-zags à travers un massif de sapins, descendait au fond d'un étroit vallon que nous devions traverser. En face de ce rude chemin, offrir le bras à une femme était une action fort naturelle, pour ne pas dire un devoir. Un des Suisses avait déjà présenté le sien à Mme Richomme; sans hésiter, je me dirigeai vers Mme Baretty, qui précédait sa sœur de quelques pas; mais, avant d'être arrivé près d'elle, je fus retenu par Maléchard, qui marchait derrière moi.

— Pas d'école, me dit-il d'un ton magistral; vous en avez déjà trop fait depuis hier. Le mari est jaloux, la femme imprudente; soyez raisonnable. Voyez-moi, est-ce que j'ai offert le bras à Mme Richomme? C'est par de pareils enfantillages qu'on gâte tout. Allez faire votre cour au Corse; il a des soupçons, détruisez-les. Pendant ce temps je ferai jaser votre infante, et je saurai ce qu'elle pense de vous.

Le conseil de mon compagnon de voyage me parut rigoureusement conforme aux lois du code galant.

— Vous avez raison, dis-je à Maléchard; conquérir les bonnes graces du mari, ou du moins endormir sa défiance, tel est sans doute le premier soin dont je doive m'occuper. Mais que lui dire, à ce requin?

— Parlez-lui de ses campagnes, de ses blessures; bientôt vous n'aurez plus qu'à écouter.

La corvée était lourde, mais, après en avoir reconnu l'urgence, il eût été peu logique d'en différer l'exécution. Je me résignai donc, et, cédant à mon ami l'agréable office dont un instant auparavant j'avais espéré de m'emparer, je ralentis le pas pour attendre M. Baretty. Le jaloux, peut-être dans le but de me surveiller, s'était placé à l'arrière-garde. Lorsqu'il m'eut rejoint, je lui adressai quelques paroles banales à propos du site agreste que nous parcourions. Un grognement inintelligible fut l'unique réponse du farouche bipède que j'essayais d'apprivoiser. Ce début n'avait rien d'encourageant, mais le premier pas était fait, et c'est, dit-on, le plus difficile.

L'air rogue de mon interlocuteur, son accent bourru, le laconisme de ses réponses, enfin la sardonique grimace qui venait de temps en temps plisser sa bouche balafrée et perfectionner sa laideur, tous ces indices me portèrent à croire qu'il n'était pas dupe de mes prévenances, et que ma tactique était éventée. S'il n'était pas universellement reconnu qu'un mari est un être tellement respectable qu'un amoureux doit tout endurer plutôt que de se brouiller avec lui, j'eusse été mis à une pénible épreuve pendant cet entretien, où les rebuffades ne me furent pas épargnées. Mais, au point de vue où je

m'étais placé, les façons peu civiles de l'ancien capitaine de voltigeurs n'avaient pas plus d'importance morale que n'en a pour un écuyer la résistance du cheval qu'il veut dresser. Le mari ruait; c'était là un obstacle à vaincre et non un affront à punir.

Malgré le peu de succès de mes premières avances, je persévérai dans la patiente amabilité que je m'étais imposée. Je redoublai d'enjouement et de bonhomie, je cherchai les sujets de conversation les plus opportuns, en un mot je manœuvrai si adroitement qu'à la fin, soit que j'eusse réussi à détruire ses soupçons, soit que, choisissant entre deux ennuis, il aimât mieux subir ma compagnie que de me voir papillonner autour de sa femme, M. Baretty s'humanisa. Une circonstance bien puérile et bien triviale m'annonça que nous passions de l'état d'hostilité sourde à celui de désarmement. Et pourquoi omettrais-je ce vulgaire, mais caractéristique incident? Le calumet n'est-il pas chez les sauvages le symbole de la paix, et beaucoup de fumeurs civilisés ne trouvent-ils pas cet usage plein de poésie? Or, d'une pipe à une tabatière, la distance est courte et la dérogeance petite. On a compris déjà que le mari jaloux prenait du tabac; il finit par se décider à m'en offrir, et moi, au risque d'éternuer, j'acceptai pour deux raisons : la première, c'est que Mme Baretty ne me voyait pas; la seconde, c'est que je me rappelai fort à propos la dissertation de Sganarelle sur le tabac considéré comme élément de concorde, d'harmonie et de sociabilité.

En rentrant au château, nous étions, le Corse et moi, de si bon accord, qu'il me proposa une partie de chasse pour le lendemain. Le moyen de refuser? C'eût été chicaner le tigre prêt à s'endormir. J'accueillis donc ce projet d'un air ravi, mais en enrageant; je détestais la chasse.

Aucun incident digne d'être mentionné ne signala le reste de la journée. Quelques regards, de mon côté seulement contenus par la prudence, furent encore échangés entre Mme Baretty et moi. Mais je ne trouvai aucune occasion de lui parler sans témoin, et je persistai dans mon système : — Avec les femmes, le silence plutôt qu'une conversation insignifiante.

Le soir, lorsque chacun se retira, ce fut Maléchard qui, à son tour, m'accompagna dans ma chambre. Pendant une grande partie de la promenade, il avait donné le bras à Mme Baretty, sans que le capitaine, dont la jalousie était évidemment concentrée sur moi, eût eu l'air de s'en occuper. Il me tardait de l'interroger, car, d'après sa promesse, j'avais dû faire le principal sujet de l'entretien.

— Bravissimo! mon cher, me dit-il dès que nous fûmes seuls; hier au soir et ce matin, vous m'aviez paru un peu adolescent, mais à présent je vous rends toute mon estime. Impossible de pêcher un mari à la ligne avec plus de grace et de dextérité.

— Vous en parlez fort à votre aise, lui répondis-je; vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour conduire la chose selon les règles de l'art. Si, comme moi, vous étiez condamné à tuer demain une quantité indéfinie de perdreaux...

— Il va à la chasse? interrompit Maléchard avec une vivacité singulière.

— C'est-à-dire nous allons à la chasse. Il m'a proposé ce régal tellement à l'improviste, que je n'ai pas eu la présence d'esprit de trouver une défaite.

— Partez-vous de bonne heure?

— Au point du jour.

— Au point du jour! répéta mon ami, dont la figure devint radieuse sans que je songeasse à lui en demander la cause.

— Il n'est pas certain que je ne lui fausse pas compagnie, repris-je en hochant la tête : j'ai bien envie d'avoir la migraine demain matin.

— Perdez-vous l'esprit? s'écria Maléchard du ton le plus chaleureux; des perdreaux à tuer! ne dirait-on pas que ce soit du poison à prendre? Je vous conseille de vous plaindre; moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois trois parties d'échecs par jour avec un époux de ma connaissance. Voilà ce qui s'appelle une corvée. Allons, vous êtes un enfant. Vous voulez donc réveiller sa défiance? Si vous ne l'accompagnez pas à cette chasse, il est homme à n'y pas aller lui-même, et alors qu'aurez-vous gagné?

De nouveau je fus forcé de reconnaître que mon ami avait raison, et je m'armai de patience pour la partie de plaisir du lendemain.

— Maintenant, mon cher, soyez franc, repris-je en abordant un sujet plus agréable; vous avez causé fort long-temps avec Mme Baretty. Avez-vous parlé de moi?

— De quoi aurions-nous parlé? répondit en souriant Maléchard.

— Qu'a-t-elle dit?

— Mille choses.

— Mais encore?

— Vous savez qu'il est fort difficile de se rappeler exactement ce que disent les femmes, lorsqu'elles ont quelque intérêt à déguiser leur pensée. Elles emploient alors des expressions si fines, elles s'entourent de précautions oratoires si adroites, elles arrivent à leur

but par de si ingénieux détours, que c'est beaucoup de comprendre le sens secret de leurs paroles, et qu'il faut renoncer à les reproduire.

— Vous avez donc compris...

— J'ai compris que, si vous parvenez à métamorphoser le féroce capitaine en Cupidon, au moyen d'un bandeau artistement appliqué sur ses yeux, vous aurez fait plus de la moitié du chemin; mais pour cela, mon cher, il faut tuer beaucoup de perdreaux.

— Je tuerai des chamois, des ours, s'il le faut, m'écriai-je dans un transport soudain.

— Bravo! cultivez le mari, c'est l'essentiel. Surtout n'allez pas demain lui fausser compagnie, comme vous en manifestiez l'intention tout à l'heure.

— Soyez tranquille, vous nous verrez au retour de la chasse; si déjà nous ne sommes pas amis intimes, traitez-moi de conscrit.

Animé d'un espoir auquel les encouragemens de Maléchard venaient de donner un aliment nouveau, en ce moment, je ne doutais plus du succès; j'étais tout impatience et tout feu.

Le lendemain à l'heure convenue, c'est-à-dire dès le point du jour, nous nous mîmes en campagne, M. Baretty et moi. La chasse est, dit-on, l'image de la guerre. L'ancien capitaine de voltigeurs se trouvait donc rapproché de son élément naturel. A le voir marcher résolument le fusil sur l'épaule, le sac en bandoulière, le pantalon dans les guêtres, le chef couvert d'une casquette semblable aux petits cônes tronqués des soldats de l'armée d'Afrique, on eût dit qu'il reprenait possession de son ancien métier. Des perdreaux à massacrer à défaut de Bédouins lui avaient fait oublier tout le reste, même sa jalousie. De qui d'ailleurs eût-il été jaloux? ne me tenait-il pas à portée de son fusil, en laisse pour ainsi dire? Près de lui, je cessais d'être dangereux, et par conséquent je ne l'inquiétais plus. Sous ce rapport, mon calcul avait réussi. Quelques jours encore d'une pareille manœuvre, et ses soupçons achèveraient de tomber d'eux-mêmes : ainsi me disais-je pour m'encourager à la patience.

Tout alla d'abord assez bien. Moins farouche que la veille, M. Baretty montrait de temps en temps une sorte de jovialité bourrue; c'était là sa plus belle humeur, et je m'efforçais de l'entretenir par ma propre amabilité. Malheureusement les circonstances contrarièrent mes efforts. Les perdreaux sur qui nous avions compté firent défaut; en revanche, un orage aussi violent qu'imprévu nous surprit au milieu des bois, à plus de deux lieues de la maison de M. Ri-

chomme. Le feuillage, notre unique abri, ne nous protégea guère, et nous fûmes bientôt mouillés jusqu'aux os. Un malheur, dit-on proverbialement, ne va jamais seul. En partant, nous avions eu l'intention de rentrer pour le déjeuner, mais la poursuite d'un gibier imaginaire nous avait entraînés au-delà de toutes prévisions. Nous étions donc à jeun. Le pays semblait désert et nous était inconnu. Pour comble de disgrace, nous nous égarâmes, et nous passâmes une partie de la journée à piétiner sur le sol détrempé par la pluie. Après d'innombrables marches et contre-marches, le sort enfin nous prit en pitié. Nous reconnûmes notre chemin, et deux heures plus tard nous étions de retour au château. Mais dans quel état, juste ciel! La gibecière vide, ainsi que l'estomac, les habits ruisselans et souillés de boue! J'ai avoué que je n'étais pas beau, je dois confesser maintenant que je ne suis pas des plus robustes; de ma vie, je n'avais fait traite si longue ni si rude. Aussi, vers la fin, je ne marchais plus; je me traînais. J'étais harassé, démoralisé, vaincu; je pensais à la retraite de Moscou : pour la première fois je la comprenais. Quant au capitaine, il supportait notre échec avec le patient courage d'un vieux soldat, et, malgré son embonpoint, il marchait au retour d'un pas aussi ferme qu'au départ.

— Votre vocation n'était pas de servir dans les voltigeurs, me dit-il ironiquement en remarquant ma dolente démarche et mon penchant pour rester en arrière.

— Au diable les perdreaux! répondis-je avec humeur.

— On n'est pas heureux tous les jours, reprit-il; demain nous prendrons notre revanche.

Cette manière de me réconforter me donna une certaine envie d'étrangler le bourreau qui l'employait. De peur d'éclater, je me tus; il en fit autant, et nous arrivâmes au château sans avoir renoué la conversation. L'heure du dîner approchait. Je pris en toute hâte le chemin de ma chambre, de peur d'être aperçu par la dame de mes pensées dans le triste état où m'avaient réduit la marche, la pluie et la faim. Je changeai de costume de pied en cap, et j'essayai de réparer mon air défait. Ainsi Mazarin mourant mettait du rouge; mais je n'avais pas cette ressource, et ma triste mine résista à tous mes efforts pour l'améliorer. N'en pouvant mais, je finis par me résigner.

— Après tout, me dis-je, si j'ai les traits tirés, si je suis blême comme Debureau, cela peut être mis sur le compte de la passion tout aussi bien que sur celui de la fatigue. Peut-être vais-je lui paraître fort intéressant.

Tranquillisé par cette réflexion sagace, je descendis au salon, où je ne trouvai que Mme Richomme, sa sœur et Maléchard. La manière dont ils m'accueillirent tous trois fut assez singulière. Mon compagnon de voyage vint à moi d'un bout du salon à l'autre, et me serra la main avec une effusion où paraissait s'épancher la plus vive gratitude. Cependant, à ma connaissance du moins, je ne lui avais rendu aucun service. Mme Baretty, dont la grave beauté se trouvait rehaussée de je ne sais quelle grace langoureuse, m'adressa un sourire enchanteur qui ressemblait à un remerciement. De quoi cette charmante femme pouvait-elle me remercier? Mme Richomme enfin, fidèle à son rôle de trouble-fête, laissa tomber sur moi le plus ironique, le plus dédaigneux, le plus méprisant de ses regards. De quel crime m'étais-je rendu coupable envers cette créature aimable d'ordinaire, et maintenant si revêche? En toute autre circonstance, je me serais évertué à chercher le mot de cette triple énigme, mais en ce moment toutes mes pensées et tous mes sentimens se trouvaient dominés par une sensation éminemment triviale; si ma curiosité parlait, mon appétit hurlait, et je dus obéir avant tout à ses réclamations véhémentes. L'abstinence sentimentale que je m'étais imposée la veille n'était plus praticable. Je m'assis donc à table avec un empressement féroce, et je commençai de manger à la façon de Gargantua, au risque de me perdre à tout jamais dans l'esprit de la belle mélancolique à qui je désirais de plaire.

Tout en dévorant ma part d'un succulent dîner, j'étais dévoré à mon tour d'un indéfinissable dépit. Mécontent de moi-même et des autres, quoiqu'il m'eût été fort difficile de formuler contre qui que ce fût une accusation précise et raisonnable, je récapitulais les petits évènemens accomplis depuis deux jours. Quel pas avais-je fait? quel obstacle renversé? quel triomphe obtenu? Pour un homme positif, car j'avais la prétention de l'être malgré mes romanesques fantaisies, quelle valeur pouvaient avoir quelques regards éblouissans comme l'éclair, mais aussi fugitifs? Fallait-il compter comme un succès six heures d'une averse épouvantable, supportées conjointement avec M. Baretty? A juger la chose sans illusion, je n'étais pas plus avancé qu'au premier instant. Sous peine de tomber dans le mépris de moi-même, je devais donc changer de batteries et employer des moyens plus efficaces que les manœuvres exclusivement prudentes auxquelles j'avais eu recours jusqu'alors.

Après dîner, au lieu de suivre dans le parc la société que le retour du beau temps avait décidée à sortir, je remontai à pas de loup à ma

chambre. Là, inspiré par les beaux yeux de Mme Baretty, par l'irritation nerveuse qui accompagne parfois la mauvaise humeur, et, s'il faut tout dire, par l'excellent vin que je venais de boire, je me mis à composer une épître fort éloquente, dans laquelle je démontrai victorieusement : 1° la grossièreté, la vulgarité, la brutalité, en un mot l'indignité de l'ancien capitaine de voltigeurs; 2° le rare esprit, la grace divine, le charme irrésistible de l'ange incompris qu'une injuste destinée avait donné pour femme à ce barbare; 3° le dévouement, la discrétion, le respect, l'amour enfin de l'homme sensible qui tenait la plume.

Ces trois points capitaux bien établis, la conséquence se déduisait d'elle-même. A moins d'être plus injuste qu'elle n'était aimable et plus cruelle qu'elle n'était charmante, Mme Baretty devait me permettre de l'adorer. Pour conclusion, je la suppliais de confirmer le langage de ses yeux par un mot, un seul mot! formule consacrée, y compris le point d'exclamation que je n'eus garde d'oublier, car à la fin d'une lettre passionnée il fait très bien.

Mon billet achevé et réduit au plus petit format possible, je descendis au salon, où je trouvai tout le monde réuni. La partie de wisth était formée; Mme Richomme y remplaçait Maléchard, qui jouait à l'écarté avec le capitaine. Mme Baretty, assise au piano, lisait une fantaisie de Chopin. L'occasion était plus favorable que je ne l'avais espéré, et je m'empressai de la saisir. M'approchant du piano d'un air insouciant, d'une main je tournai le feuillet quand le moment fut venu, de l'autre je plaçai audacieusement mon épître sur le clavier. Sans perdre la mesure, sans manquer une seule note, la charmante musicienne pinça le papier au vol, à travers une fusée de triples croches et le rendit soudain invisible, si bien que moi-même je ne pus deviner ce qu'il était devenu. A vrai dire, cette prodigieuse dextérité m'émerveilla sans me charmer; elle annonçait beaucoup d'aplomb, passablement d'usage, et ce sont là des qualités dont les hommes aiment assez à conserver le monopole.

A la manière dont venait d'être accueilli mon billet, je ne doutai pas que dès le lendemain je ne reçusse la réponse. Cette fois encore je me trompais. Lorsque je revis Mme Baretty, j'interrogeai inutilement ses beaux yeux, si éloquens d'ordinaire : ils restèrent muets et s'obstinèrent à fuir les miens. Je ne vis, il est vrai, dans cette sévérité inaccoutumée qu'un de ces petits manèges qu'emploient parfois les femmes pour donner plus de prix à une faveur en la faisant désirer; mais, si j'expliquai facilement la réserve de Mme Baretty, j'eus

plus de peine à comprendre le changement survenu dans les manières de son mari. La rudesse bourrue du capitaine avait fait place à une sorte d'aménité doucereuse; sa physionomie de hérisson grimaçait benoîtement, et, avec de la bonne volonté, on pouvait prendre cette grimace pour un sourire. Il marchait à pas comptés, parlait doucement, était de l'avis de tout le monde, se mouchait à petit bruit. Jamais, en un mot, pareille ni si prompte métamorphose. M. Richomme lui-même en fut frappé.

— Sur quelle herbe a marché votre mari? demanda-t-il à sa belle-sœur; ce matin, c'est un vrai mouton.

Au lieu de répondre, Mme Baretty sourit languissamment et leva les yeux au ciel.

Après déjeuner, le capitaine vint à moi d'un air de bonne humeur :

— Eh bien! monsieur Duranton, me dit-il familièrement, voilà le temps qui est redevenu superbe. Avez-vous toujours envie d'aller au Grindelwald?

La veille, en courant après les perdreaux, j'avais parlé vaguement de mon désir de visiter les glaciers de l'Oberland.

— Pour qu'une pareille partie fût agréable, il faudrait être au moins deux, répondis-je sans pressentir l'embarras où m'allait jeter cette imprudente réponse.

— C'est aussi mon avis, reprit le vétéran en me présentant sa tabatière. Je ne suis jamais allé au Grindelwald; si vous voulez, nous ferons cette petite course ensemble.

Je m'attendais si peu à cette amicale proposition, que dans le premier moment la surprise me coupa la parole. Machinalement je regardai Mme Baretty, qui se trouvait derrière son mari. D'un coup d'œil prompt et impérieux, sur le sens duquel il était impossible de se méprendre, elle me dit : Acceptez.

Pour me donner un pareil ordre, elle avait sans doute des raisons qu'elle se réservait de me faire connaître plus tard; mais au préalable il fallait obéir. C'est ce que je fis, en pestant au fond du cœur contre les beautés de la nature.

— Enchanté de vous avoir pour compagnon de voyage, répondis-je de l'air le plus riant qu'il me fut possible de feindre.

— En ce cas, repartit le capitaine, qui nous empêche de partir aujourd'hui, sur-le-champ? Il n'est que midi, à deux heures nous serons à Thun, où nous laisserons notre voiture. Si le bateau qui fait le service régulier est déjà parti, nous en trouverons facilement un autre. Nous dînerons à Unterseen, et nous pousserons une reconnais-

sance jusqu'à Lauterbrunen, où nous coucherons. Demain, continua le jaloux avec un sourire étrange auquel je fis peu d'attention dans le moment, demain, qui vivra verra!

— Demain, dit M. Richomme, qui assistait à cet entretien, vous monterez au Grindelwald, et, après avoir visité les glaciers, vous descendrez à Meyringen par la Scheidegg. Votre itinéraire est tout tracé, de même que votre retour par le lac de Brienz. Vous pouvez être ici après-demain au soir; mais je vous conseille de prendre un jour de plus. Nos montagnes sont rudes...

— Et M. Duranton n'a pas le pied alpestre, interrompit le capitaine d'un air de condescendance.

J'étais furieux. Comparée à l'épreuve qui m'était réservée, la chasse de la veille me semblait maintenant une délicieuse partie de plaisir. Trois jours et peut-être quatre à passer en tête-à-tête avec M. Baretty! Quelle expiation anticipée des torts que je désirais d'avoir envers lui! Dans ma détresse, je cherchai des yeux Maléchard, espérant qu'il consentirait à partager le calice d'amertume que j'étais condamné à boire. Mon agréable ami avait sans doute prévu ma demande, et, ne se souciant pas d'y obtempérer, il s'était esquivé dès qu'il avait été question du voyage au Grindelwald. M[me] Baretty, dont le regard aurait pu soutenir mon courage, venait également de sortir. Abandonné à moi-même, j'eus recours une fois encore à la résignation, cette vertu des misérables. Mon bourreau m'avait accordé une demi-heure pour faire mes préparatifs de départ. Je montai mélancoliquement à ma chambre, et je jetai quelques hardes pêle-mêle dans un petit havresac. Avant l'expiration de la demi-heure, un domestique vint me prévenir que la voiture qui devait nous conduire à Thun était attelée, et que mon compagnon de voyage m'attendait. Je ne revis ni M[me] Baretty, que j'avais espéré d'apercevoir avant de partir, ni Maléchard dont j'étais mécontent sans trop savoir pourquoi; mais, sur le perron, je trouvai M[me] Richomme qui regardait d'un air soucieux son beau-frère déjà assis dans la voiture. Je la saluai en passant, et je lui exprimai en quelques mots mon désir de la revoir bientôt. Jamais je n'avais été plus sincère.

— Oh! monsieur, me dit-elle tout bas avec l'accent d'une indignation contenue, quel rôle jouez-vous!

Je la regardai d'un air hébété; sans attendre ma réponse, elle rentra aussitôt sous le vestibule. Je fus tenté de la suivre et de lui demander l'explication de ses paroles, mais le capitaine ne m'en laissa pas le temps.

— Voilà un quart d'heure que je vous attends, me cria-t-il d'un ton d'impatience.

Je m'élançai brusquement dans la voiture, et presqu'au même instant les chevaux partirent au grand trot.

— Il est certain que je joue un assez triste rôle, me dis-je alors en songeant à l'étrange exclamation de Mme Richomme; mais qu'en peut-elle savoir? Évidemment nous ne nous comprenons pas. Je pense à une chose; elle fait allusion à une autre. Il y a là-dessous une énigme dont je saurai le mot à mon retour.

Pendant cette première journée, nous suivîmes exactement l'itinéraire tracé par mon compagnon. Après avoir traversé le lac de Thun et mal dîné à Unterseen, nous remontâmes à cheval l'étroite vallée de Lauterbrunen. A huit heures du soir, assis devant l'auberge, ainsi que quelques autres voyageurs, nous fumions d'excellens cigares au clair de lune, en face de la cascade du Staubach. Fatigué peut-être des efforts d'amabilité qu'il avait faits dans la matinée, M. Baretty était devenu fort taciturne, et je m'accommodais de ce silence qui me laissait la liberté de rêver. Nous nous retirâmes de bonne heure, car nous devions partir dès le point du jour pour le but de notre pèlerinage. Ma mauvaise humeur ne fit aucun tort à mon sommeil. Je dormais encore, et le soleil commençait à peine à pomper l'épais brouillard répandu dans la vallée, lorsque l'impitoyable capitaine vint frapper rudement à la porte de ma chambre.

— Debout et en route ! me cria-t-il du même ton que s'il eût commandé sa compagnie de voltigeurs.

Je me jetai à bas du lit, et, m'étant habillé en bâillant, je rejoignis mon compagnon. Il m'attendait devant la porte de l'auberge, un cigare à la bouche, un sac de voyage sur le dos, et à la main un long bâton ferré d'un bout, et terminé de l'autre par une corne de chamois.

— Où sont les chevaux? lui demandai-je, surpris de le voir équipé de la sorte.

— Les chevaux! répliqua-t-il en ricanant, supprimés pour le quart d'heure. Il faut de la variété en voyage; hier nous sommes allés en voiture, en bateau et à cheval, aujourd'hui nous irons à pied.

Je regardai d'un œil mélancolique les parois presque verticales de l'immense entonnoir au fond duquel nous nous trouvions, et, en songeant que j'étais condamné à les gravir pédestrement, j'éprouvai aux jambes une lassitude anticipée.

— Il me semble, me hasardai-je à dire, que nous allons nous éreinter inutilement, tandis qu'en prenant des chevaux...

— Je n'ai pas servi dans la cavalerie, interrompit d'un ton bref le capitaine; le cheval me fatigue, et la marche me donne de l'appétit.

A de pareilles raisons que pouvais-je répondre?

— Je n'aperçois pas notre guide, repris-je en voyant que mon aimable compagnon se mettait en marche.

— Un guide, à quoi bon? répliqua-t-il sans s'arrêter; le chemin de Lauterbrunen au Grindelwald est aussi fréquenté que la route du bois de Boulogne.

Cette assertion, sans doute, n'était pas de celles qu'il est impossible de réfuter; mais à quoi m'eût servi de contredire un entêté à qui je devais tant d'égards? Je renonçai au guide ainsi que j'avais déjà renoncé au cheval, et, passant les bras dans les bricoles de mon havresac, je me munis d'un bâton semblable à celui du capitaine. Nous partîmes enfin, silencieux l'un et l'autre. La rapidité des pentes qu'il nous fallait gravir n'était pas favorable à la conversation, et d'ailleurs nous fumions, lui par habitude, moi pour neutraliser l'humidité âcre du brouillard qui nous enveloppait. La Providence, qui veille, dit-on, sur les ivrognes, protége aussi les imprudens. Contre toute probabilité, nous ne nous égarâmes pas, et, après plusieurs heures de l'ascension la plus laborieuse, nous arrivâmes sains et saufs au Grindelwald. Jusque-là, quoique j'eusse parlé à plusieurs reprises de faire une halte, M. Baretty s'y était toujours refusé.

— Vous vous reposerez au glacier, m'avait-il répondu chaque fois avec un sourire dont l'expression sournoise ne me frappa que plus tard.

A l'auberge du Grindelwald, nous trouvâmes un déjeuner passable, mais non le repos sur lequel j'avais compté, et dont mon compagnon devait avoir besoin autant que moi. Ma dernière tasse de thé à peine avalée, et comme j'essayais de faire un lit de ma chaise en en renversant le dossier contre une des encoignures de la salle à manger, l'endiablé vétéran se leva de table et endossa son havresac.

— Au glacier! s'écria-t-il d'une voix rauque près de laquelle l'aboiement d'un dogue m'eût paru plein de mélodie.

— Vous êtes donc de fer? lui dis-je d'un ton piteux, sans faire mine de bouger; laissez-moi dormir une heure.

— Vous dormirez au glacier, répliqua-t-il en accentuant étrangement ces paroles.

— Drôle de lit! me dis-je en moi-même; on voit que le brave homme a commencé sa carrière par la campagne de Russie.

J'avais prévu que ce petit voyage d'agrément serait pour moi un

temps de pénitence. Je me soumis donc à ma destinée, et me levai péniblement en détirant l'un après l'autre mes membres endoloris.

— Partons, puisque vous le voulez, dis-je avec un sourire forcé; mais à quoi bon nous charger de notre bagage? Ne repasserons-nous pas par ici?

— Laissez votre sac si bon vous semble, répondit M. Baretty; je garde le mien. Je marche mieux quand j'ai quelque chose sur le dos.

L'assertion me parut absurde, et en toute autre circonstance je ne l'aurais pas laissée passer; mais la contradiction exige une certaine énergie physique dont je me sentais complètement dépourvu. Je n'avais pas trop de toute ma vigueur pour supporter la fatigue, et en dépenser en controverse la moindre parcelle eût été une dissipation imprudente.

Arrivés au bord du glacier, nous nous arrêtâmes un instant. De l'endroit où nous étions, on saisissait à merveille l'ensemble de ce curieux et magnifique tableau. Je n'avais d'autre désir que de m'étendre sur l'herbe et de m'abandonner à la contemplation, seul plaisir qui convienne à la lassitude du corps comme à celle de l'esprit; mais autrement en avait décidé mon compagnon.

— Descendons sur le glacier, dit-il tout à coup en joignant aussitôt l'effet à la parole.

Je le suivis en silence, et bientôt nous eûmes dépassé la lisière où s'arrêtent la plupart des touristes. M. Baretty marchait sur la glace comme si c'eût été une grande route; de mon côté, je faisais bonne contenance, quoique de temps en temps quelques crevasses missent ma fermeté à l'épreuve. Malgré son embonpoint, le capitaine, ainsi que je l'ai fait observer, était leste et ingambe; à cinquante ans il était resté un digne voltigeur. C'était un amusement pour moi que de le voir, armé de son bâton ferré, s'élançant résolument par-dessus des fentes béantes, que j'avais ensuite un peu moins de plaisir à franchir moi-même. Nous cheminâmes assez long-temps de la sorte à travers cent abîmes, dont quelques-uns, rien qu'à y plonger le regard en passant, me donnaient un commencement de vertige. Au milieu de ce chaos, mon imagination s'exaltait. Nonobstant l'apparence fort vivante et très peu poétique du gros homme qui marchait devant moi, je me comparai à Dante suivant Virgile dans le neuvième cercle de l'enfer, où les traîtres sont plongés dans la glace. Cette belle rêverie fut brusquement interrompue par un faux pas qui faillit m'envoyer au fond d'un gouffre près duquel le puits de Grenelle eût paru un trou fort mesquin. Je sentis mon

front s'humecter d'une sueur froide, et je fus forcé de m'asseoir, car la tête me tournait, et mes jambes se dérobaient sous moi.

— Ah çà! où diable allons-nous? m'écriai-je lorsque je fus un peu remis de cette émotion.

M. Baretty se retourna.

— Est-ce que vous avez peur? me dit-il avec un ricanement qui me parut odieux.

— Je ne suis pas un chamois, répondis-je sèchement; allez vous casser le cou, si cela peut vous être agréable; je ne fais pas un pas de plus.

Le capitaine promena les yeux de tous côtés comme pour explorer l'état des lieux. Cet examen était facile. Dans le lointain, les pics de granit encadrant l'ourlet supérieur du glacier, le ciel sur nos têtes, sous nos pieds une mer pétrifiée: c'était tout. Autour de nous la solitude et le silence. Pas une créature vivante à portée de nous voir ou de nous entendre. Nous aurions pu croire que la terre n'avait pas d'autres habitans.

— Au fait, dit M. Baretty en revenant sur ses pas, pour ce qu'il nous reste à faire, nous sommes aussi bien ici que plus loin.

— Que nous reste-t-il à faire? demandai-je naïvement.

— Vous allez le voir, répondit-il d'un air goguenard.

Il ôta son havresac, le posa sur la glace, et commença d'en défaire les courroies. Je suivais avec une certaine curiosité ces préparatifs, dont je crus presque aussitôt comprendre le but. Le capitaine ne méprisait nullement la dive bouteille. Il avait sans doute pensé qu'un échantillon des vins excellens que nous buvions chez son beau-frère ne perdrait rien de sa saveur pour être dégusté en plein glacier. L'idée me sembla ingénieuse et la précaution louable. Je m'apprêtais à festoyer l'agréable flacon, quel que fût son état civil, clos-vougeot, chambertin ou marsalla, lorsqu'au lieu du goulot que je m'attendais à voir poindre, j'entrevis l'extrémité d'une boîte étroite et plate dont l'aspect fit faire soudain à mes idées le plus brusque soubresaut, et m'ôta ma soif tout net.

Le capitaine, ayant achevé de tirer de son sac cette espèce de nécessaire, l'ouvrit au moyen d'une clé fort mignonne, et offrit à ma vue deux magnifiques pistolets de combat accompagnés de tous leurs accessoires.

— Vous comprenez l'apologue? me dit-il alors en me regardant entre les deux yeux.

La trivialité de ce propos n'en atténuait pas la signification sangui-

naire. La comédie tournait au mélodrame; j'appelai à l'aide mon sang-froid, afin de le maintenir dans une voie paisible.

— Vous voulez faire une expérience d'acoustique? répondis-je du ton le plus naturel qu'il me fut possible de prendre; la condensation de l'atmosphère agit fortement sur le son, et, à la hauteur où nous sommes, nous devons obtenir un effet assez curieux.

— Il ne s'agit ni d'acoustique, ni de musique, ni de physique, répliqua brutalement le mari jaloux; il s'agit de voir si vous regarderez la gueule d'un pistolet avec autant d'aplomb que vous en mettez à lorgner les femmes.

— Qu'entendez-vous par là? repris-je en jouant la surprise.

— J'entends par là que nous sommes arrivés deux au glacier, et qu'un seul de nous en sortira.

— Mais, mon cher capitaine....

— Mais, mon cher monsieur, c'est comme ça.

— Il me semble qu'entre gens de cœur, avant de s'égorger, on s'explique.

— Expliquons-nous donc; cela ne sera pas long. Je ne suis pas un mari de Paris, moi. Je suis de race corse, voyez-vous? Il est possible que je vous paraisse fort ridicule, mais cela m'est parfaitement égal. Je suis jaloux, et je ne m'en cache pas. C'est une faiblesse, c'est une sottise, c'est tout ce qu'il vous plaira; c'est ainsi. L'homme qui cherche à plaire à ma femme devient à l'instant même mon ennemi mortel, tout comme s'il m'avait donné un soufflet ou craché au visage. Et vous êtes cet homme.

— Moi, capitaine? m'écriai-je en joignant les mains.

— Vous, monsieur, vous, reprit le jaloux, qui, en continuant de pousser par saccades des paroles inarticulées assez semblables aux âpres grognemens d'un sanglier, saisit un des pistolets et se mit en mesure de le charger.

La catastrophe était imminente, et il n'y avait pas une minute à perdre pour la prévenir.

— Monsieur, deux mots seulement, dis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre calme et digne; vous m'accusez d'avoir cherché à plaire à Mme Baretty. A cela je réponds que je serais un aveugle si le mérite éminent de Mme Baretty n'avait pas produit sur moi l'effet qu'il produit sur tous ceux qui ont l'honneur de la connaître; mais d'une admiration réservée et respectueuse à un sentiment dont vous ayez le droit de vous offenser, la distance est grande, ce me semble, et ce sentiment existât-il, tant qu'il ne s'est pas manifesté,

il ne saurait devenir la matière d'une altercation. Il peut y avoir une injure dans un fait, mais non dans une pensée.

— Vous raisonnez admirablement, répondit le capitaine, qui chercha dans sa poche; il vous faut des faits? En voici.

Au même instant, il leva la main à la hauteur de mon menton, et me montra, entre le pouce et l'index, un petit papier dans lequel il me fut impossible de ne pas reconnaître l'éloquente épître que j'avais écrite la veille.

La botte était aussi rude qu'imprévue, et je n'eus pas l'adresse de la parer.

— Je ne devine pas, dis-je en balbutiant, quel rapport peut avoir ce papier...

— Cette lettre est de vous, interrompit impérieusement M. Baretty; je ne m'occupe pas ici de la manière impertinente dont vous y parlez de moi, cet article-là sera réglé dans le compte général, mais je tiens à vous montrer que je suis bien instruit. Hier au soir, n'espérant pas sans doute que ma femme prendrait ce billet, vous l'avez attaché à sa robe avec une épingle.

— Avec une épingle! m'écriai-je au comble de l'ébahissement.

— Ce n'est pas elle qui l'a trouvé, c'est moi; non-seulement elle ne l'a pas lu, mais elle ne se doute même pas qu'il existe. Vous en avez donc été cette fois pour vos frais d'éloquence. Le quiproquo est assez drôle, n'est-il pas vrai?

Tandis que le vétéran s'exprimait de la sorte d'un air d'écrasante ironie et avec la plus évidente conviction, j'éprouvais une de ces hallucinations qui font douter si l'on veille ou si l'on dort. Je fus quelque temps avant de comprendre que la singulière variante survenue à l'histoire de ma lettre n'était autre chose qu'une noire trahison dont la femme du capitaine était l'auteur et moi la victime. A la fin pourtant, j'entrevis cette cruelle et mortifiante vérité. Quel motif avait poussé Mme Baretty à profiter des habitudes inquisitoriales de son mari pour lui faire tomber entre les mains mon billet? Cela était assez difficile à deviner, mais le fait n'en était pas moins incontestable; j'étais la dupe d'une affreuse mystification.

— Eh bien! monsieur, reprit le capitaine en voyant qu'au lieu de répondre je gardais un morne silence, nierez-vous que cette lettre soit de votre main?

— Je ne nie rien, monsieur, répliquai-je avec un amer sourire; j'accepte la responsabilité du billet et même celle de l'épingle, continuai-je en ricanant; voilà donc la discussion bien fixée. Je me re-

connais l'auteur d'une lettre que vous regardez comme un outrage, et dont vous me demandez raison.

— C'est parfaitement ça, dit M. Baretty en enfonçant à coups de maillet une balle dans le canon d'un des pistolets.

— Je suis prêt à vous accorder la réparation que vous demandez, mais je ne me crois pas obligé de me soumettre à l'arrangement fort insolite que vous avez choisi. Je ne me bats pas sans témoins.

— Permettez, répondit le capitaine sans discontinuer ses belliqueux préparatifs; nous sommes d'accord sur le fond, c'est l'essentiel; quant aux détails, je vous crois incapable d'élever des chicanes à propos d'une petite irrégularité que m'imposent des considérations particulières. Je sais que Richomme vous a conté ce qui m'est arrivé l'an dernier à Barèges. Trois mois d'emprisonnement à propos du duel le plus loyal, c'était dur. Aussi ai-je juré qu'on ne m'y prendrait pas une seconde fois, et que la justice ne fourrerait plus le nez dans mes affaires. Des témoins, ça bavarde, et le procureur du roi finit toujours par se mettre de la partie. Il est vrai que nous sommes en Suisse, mais on y est encore plus bégueule qu'en France. Pour nous éviter tout désagrément à l'un ou à l'autre, voici ce que j'ai imaginé : voyez-vous ces deux crevasses? elles sont de taille à engloutir un éléphant; c'est ce qu'il nous faut. Il y a entre elles vingt-cinq pas environ, une bonne distance. Vous vous placerez au bord de celle-ci, moi près de celle-là. Le sort décidera qui fera feu le premier, et nous tirerons alternativement jusqu'à ce qu'il y ait un résultat. Il y a dix à parier contre un que celui qui sera atteint tombera dans la crevasse placée derrière lui. Alors tant mieux pour lui s'il est mort sur le coup. En tout cas, sa disparition passera pour un de ces accidens qui arrivent quelquefois dans les glaciers. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pas voulu prendre de guide?

M. Baretty continua d'exposer avec la plus épouvantable tranquillité les avantages de ce joli plan, qui, tout d'abord, m'avait paru digne d'un antropophage, mais je ne l'écoutais plus. Ses paroles venaient de réveiller dans mon esprit un souvenir dont l'effet fut tel, que je devrais renoncer à le décrire. Je me rappelai qu'en visitant Chamouny, quelques années auparavant, j'y avais entendu raconter la tragique histoire d'un voyageur anglais. Ce malheureux était tombé dans une crevasse, et, au bout de trois ans, on l'avait vu reparaître fort bien conservé, à la source de l'Arveyron qui sert de canal excrétoire au glacier. Légende lamentable, à laquelle peut-être j'allais fournir un pendant! Cette idée me serra la gorge comme eût pu faire un étau.

Je m'appropriai l'affreuse agonie du misérable précipité vivant encore dans un de ces gouffres qui ouvraient autour de moi leurs gueules avides. Je me vis, à une profondeur de quelques centaines de pieds, arrêté dans ma chute par le rétrécissement graduel de la crevasse; je me sentis lentement broyé entre deux montagnes dont la puissance de compression ferait paraître débile l'irrésistible étreinte du boa constrictor. Rien que d'y penser, je suffoquais, j'étouffais. En ce moment suprême, les considérations du respect humain tombèrent à plat devant l'instinct animal qui porte tous les êtres créés à veiller à leur conservation. Jusqu'alors j'étais resté assis sur la glace en face du capitaine. Par un bond qui tenait de la frénésie, je me levai; d'une main je lui arrachai le pistolet qu'il tenait encore, de l'autre je ramassai celui qu'il venait de charger, et je les lançai tous deux à tour de bras à travers le glacier; d'un coup de pied j'envoyai au fond d'une crevasse le bâton à corne de chamois dont il s'était servi, et, à l'aide du mien, je gambadai si énergiquement, qu'au bout de quelques secondes j'avais mis deux ou trois abîmes fort respectables entre mon féroce ennemi et moi.

— Lâche!.... polisson! s'écria M. Baretty lorsque la stupeur où l'avait plongé cette manœuvre étourdissante lui eut permis de prendre la parole.

Nous étions à cinquante pas l'un de l'autre; il n'avait plus d'armes, et sans bâton il lui était à peu près impossible de franchir les crevasses qui nous séparaient. Je m'arrêtai donc, et me retournant :

— Je ne suis ni un lâche ni un polisson, répondis-je majestueusement; vous savez mon nom. Je demeure à Paris, rue Trévise, n° 8. J'y retourne et vous m'y trouverez à vos ordres à toute heure. Nous nous couperons donc la gorge quand il vous plaira, mais à condition que ce soit sur un terrain civilisé. Si vous me tuez, je prétends reposer dans de la bonne terre végétale, et non dans cette glace, où j'aurais l'air d'un homard que l'on conserve. N'essayez pas de sortir d'ici sans bâton, vous vous casseriez le cou indubitablement; je vais vous envoyer un guide.

Au lieu d'écouter les furibondes apostrophes que continuait de m'adresser le capitaine, je repris mon élan et traversai le glacier avec une agilité dont je me serais cru incapable. Je descendis en courant à l'auberge du Grindelwald, d'où, fidèle à ma promesse, j'envoyai un guide à la recherche de mon compagnon, qui, selon moi, s'était égaré dans le glacier. Puis, sans reprendre haleine, je me précipitai au pas gymnastique sur le chemin de Lauterbrunen, où je tombai

comme une avalanche. Ma lassitude avait disparu; en songeant aux crevasses auxquelles j'échappais, je me sentais des ailes. A l'auberge où nous avions couché, je trouvai fort à propos un cheval de retour pour Interlaken; je l'enfourchai sans perdre une minute, et, grace à la manière impitoyable dont je le talonnai, j'arrivai au bord du lac de Thun en moitié moins de temps qu'on n'en met d'ordinaire pour faire ce trajet. Un bateau allait partir; je m'y jetai. Quelques heures plus tard je louais à Thun un second cheval, et, au coucher du soleil j'étais de retour au château de M. Richomme, où, selon toute apparence, on ne m'attendait guère.

J'évitai l'entrée principale, et, après avoir décrit un assez long circuit autour du parc, je trouvai une brèche par où je réussis à m'y introduire. Cette invasion clandestine avait un but que je dois avouer, au risque de donner une idée peu avantageuse de la longanimité de mon caractère. Quoique la conduite de Mme Baretty fût entourée d'un mystère que je n'avais pas encore su découvrir, j'en étais outré, et je rêvais une éclatante vengeance. Je calculai que, le dîner fini, on se promènerait sans doute dans le jardin, et que là, au détour de quelque allée, je parviendrais peut-être à la trouver seule. Ce n'était plus l'amour, mais l'indignation qui me faisait désirer cette rencontre. Je me promettais d'être magnifique de froideur, foudroyant d'ironie, plus acéré, en un mot, que l'épingle dont elle avait traîtreusement percé mon infortuné billet.

Du taillis où je m'étais caché, et duquel on entrevoyait une des façades du château, je ne tardai pas à distinguer plusieurs personnes inconnues, arrivées sans doute après mon départ. Au milieu de ce groupe se trouvait le maître du logis, mais je ne vis ni sa femme, ni mon ami Maléchard, ni Mme Baretty. J'allais transporter ailleurs mon embuscade, lorsque tout à coup, à travers une clairière, je reconnus Mme Richomme : elle marchait fort vite, d'un air affairé et mécontent. Je ne sais quelle voix secrète me dit qu'elle cherchait sa sœur. Instinctivement je pris une direction opposée à celle qu'elle paraissait suivre, et, après avoir coupé à angle droit plusieurs sentiers que j'explorai en tout sens, j'arrivai au bord d'une des allées les plus retirées. Au moment de la traverser, je me retins avec un brusque tressaillement, comme fait un épagneul lorsqu'il tombe en arrêt.

A trente pas, tout au plus, je venais d'apercevoir Mme Baretty et Maléchard. Les mains entrelacées sur le bras où elle semblait se suspendre plutôt que s'appuyer, la tête tournée à demi et un peu levée, les lèvres entr'ouvertes par un languissant sourire, elle l'écou-

tait en le regardant. Ils marchaient très lentement et s'arrêtaient presque à chaque pas. Seuls, du moins croyaient-ils l'être, ils parlaient assez haut pour que je pusse les entendre; mais je n'avais pas besoin de nouvelles preuves pour reconnaître la plénitude de mon désastre. Un seul coup d'œil avait suffi pour déchirer le voile qui m'avait aveuglé jusqu'alors.

— Rentrer déjà! disait Maléchard de cette voix roucoulante que les amoureux empruntent aux tourterelles.

— Je crains qu'on ne remarque notre absence, répondit la perfide; Césarine va encore me gronder. Si vous saviez combien elle me tourmente à cause de vous! Je parierais qu'elle nous cherche.

— Elle est sœur aînée, c'est tout dire. Mais qu'importe qu'elle gronde? Vous êtes bien sûre qu'elle ne vous trahira pas.

— Elle m'aime tant!

— Autant, je crois, qu'elle me déteste.

— Non, elle ne vous hait pas, mais elle tremble en pensant à l'affreux danger que provoque ma folie. N'a-t-elle pas raison? Tout ceci me semble un songe, et je crains de m'éveiller. Déjà un jour écoulé, et dans deux il reviendra!

Mme Baretty étouffa un soupir.

— Deux jours! quand on aime, c'est l'éternité, répondit dramatiquement Maléchard.

Il y eut un instant d'éloquent silence.

— Tout m'inquiète, tout m'alarme, reprit Mme Baretty d'un air pensif; il n'est pas jusqu'à mes petites coquetteries à l'égard de votre ami dont je ne me fasse maintenant un crime. C'est vous qui l'avez voulu.

— Je le voudrais encore. N'est-ce pas à cette ingénieuse plaisanterie que je dois mon bonheur d'aujourd'hui?

— C'est qu'il n'est pas le seul qui l'ait prise au sérieux. Je crains d'être allée trop loin. Il est dangereux de jouer avec une si terrible jalousie. Ce billet attaché à ma robe...

— Est une invention ravissante, interrompit Maléchard en riant malignement; c'est le conducteur électrique qui éloigne de nous la foudre et la mène chez le voisin.

— Voilà précisément ce qui m'effraie. Il est si emporté! Si, maintenant qu'il est seul avec ce monsieur, il allait lui chercher querelle...

— Bah! il en serait pour sa provocation. Duranton est un garçon prudent, raisonnable...

— Et passablement présomptueux, dit avec un sourire moqueur Mme Baretty; je suis sûre qu'en ce moment il me croit tout-à-fait subjuguée par le mérite de son style emphatique et de ses gros yeux sans expression.

Je n'y tenais plus. D'un saut furieux je m'élançai hors du taillis, et tombai comme une bombe au milieu de l'allée, en face du couple stupéfait. Mme Baretty poussa un cri d'effroi et se jeta en arrière. Maléchard la retint, et me regardant fixement :

— Ami ou ennemi? me dit-il d'un ton vif et résolu.

— Ennemi, répondis-je sans hésiter.

— Fort bien, reprit-il; je suis à vous dans un instant. Permettez seulement que je reconduise madame au château.

— Permettez-moi vous-même d'adresser à madame les remerciemens que je lui dois.

— Pas un mot à madame! s'écria-t-il impérieusement, attendez-moi là.

Il s'éloigna aussitôt en emmenant Mme Baretty, dont la pâleur extrême et la démarche mal assurée accusaient une grande émotion. En ce moment je tenais dans ma main la vengeance que j'avais méditée. Mais si je suis quelque peu présomptueux, ainsi que je venais de l'entendre dire, du moins n'ai-je pas le cœur méchant. Assez content de l'effet foudroyant que je venais de produire, je jugeai indigne de moi d'abuser de mon avantage.

— C'est une femme, me dis-je, soyons généreux.

Je ne cacherai pas qu'en cet instant je me trouvai presque aussi sublime qu'Auguste pardonnant à Cinna.

J'attendais mon ami Maléchard. Au bout de quelques minutes, je le vis revenir. Sans doute il avait réfléchi de son côté, car, au lieu de l'air courroucé sur lequel je comptais, j'aperçus sur sa figure une expression joviale et débonnaire.

— Ah çà! mon cher, d'où diantre sortez-vous? me dit-il en passant familièrement son bras sous le mien; vous pouvez vous flatter de m'avoir fait une belle peur; je vous ai pris pour un sanglier. Et la Barbe Bleue? J'espère bien qu'elle n'a pas, ainsi que vous, élu domicile en ce taillis; cela compliquerait furieusement la question.

Le ton léger qu'affectait Maléchard me fit voir qu'il n'avait nulle envie de mon sang; malgré le dépit que me causait ma déconvenue, je ne me souciais pas davantage du sien, et je me mis assez facilement à l'unisson de son humeur pacifique.

— Avant tout, répondis-je, finissons-en avec la mystification.

— C'est trop juste, reprit-il tranquillement; vous avez surpris mon secret; autant vaut alors tout vous dire. Vous êtes un galant homme, et je suis sûr que vous ne me trahirez pas. Ce n'est pas de Mme Richomme que je suis amoureux, c'est de sa sœur.

— Parbleu, j'en sais quelque chose, m'écriai-je.

— Voici comment cela arrivé. L'an dernier, tandis que M. Baretty était en prison, à cause de ce duel dont vous a parlé Richomme, sa femme demeurait à Toulouse chez une de ses tantes. C'est là que je l'ai connue.

— Je comprends. Mais moi, à quel propos me trouvai-je mêlé à cette agréable intrigue?

— Le capitaine est, comme vous savez, un jaloux endiablé. Il ne me connaissait pas encore, et il m'importait beaucoup de détourner de mois a jalousie; le seul moyen efficace, c'était de lui donner un autre aliment.

— Ainsi, je suis le gâteau que vous avez jeté dans la gueule de ce Cerbère, afin qu'il ne vous morde pas. Bien obligé. Si du moins vous m'aviez prévenu.

— Vous auriez joué votre rôle avec moins de naturel.

— Et Mme Richomme ferme les yeux?

— Elle les ouvre fort grands, au contraire, et fait des sermons à sa sœur du matin au soir, mais je ne m'en inquiète guère. Elle croit que vous êtes mon confident.

— C'est donc à cela que je dois l'accueil massacrant dont elle m'honore depuis mon arrivée; peut-être se figure-t-elle que j'ai emmené son beau-frère à la chasse et au Grindelwald tout exprès pour vous rendre service?

— Elle en est persuadée, répondit Maléchard en riant.

— Mon cher, repris-je en essayant de rire à mon tour, l'exploitation de l'homme par l'homme est une chose odieuse, anti-sociale, et il me semble qu'à mon égard vous en avez un peu abusé. Cherchez, je vous prie, une autre victime. Je vous préviens qu'à cinq heures du matin je serai parti pour Paris.

— Diable! je vais me trouver fort embarrassé, dit Edmond; l'ogre est bâti de telle sorte qu'il lui faut absolument de la chair fraîche, et si je le laisse chômer, c'est moi qu'il mangera. Il y a bien ici un jeune et beau Lyonnais, arrivé d'hier avec sa maman, et qui a déjà changé cinq fois de cravate; faute de mieux, je tâcherai de l'utiliser.

L'enfant est de votre avis et du mien, il trouve Mme Baretty fort agréable. A la première occasion je le lance. Mais à propos, qu'avez-vous fait du tyran farouche?

Je racontai à Maléchard la scène du glacier; elle lui parut assez divertissante, et, en le voyant rire, je finis par partager son hilarité.

— Nous allons le voir arriver demain matin, reprit mon compagnon de voyage, dont la gaieté parut diminuer à cette idée.

— Vous lui direz de ma part mille choses aimables, et vous lui donnerez mon adresse, dans le cas où il l'aurait oubliée; au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne, je serai son homme quand il lui plaira.

— Vous partez donc décidément?

— Que voulez-vous que je fasse ici?

— Mais... ce que vous y avez fait jusqu'à ce jour.

— Mauvais plaisant! Ne dites pas que je suis revenu; je vais me glisser dans ma chambre et me coucher, car je tombe de fatigue.

— Sans rancune? dit Maléchard en me tendant la main.

— Sans rancune, répondis-je, quoique au fond j'eusse quelque peine à lui pardonner.

Le lendemain, ainsi que je l'avais résolu, je partis dès le point du jour, sans prendre congé de personne. J'emportais du canton de Berne une leçon qui m'a profité. Je me défie maintenant des regards des femmes : en revanche, je crois toujours à leurs paroles. Des sceptiques trouveront peut-être qu'il manque encore quelque chose à mon instruction.

CHARLES DE BERNARD.

DES

AUTEURS ESPAGNOLS

CONTEMPORAINS.

APUNTES PARA UNA BIBLIOTECA DE ESCRITORES ESPANOLES CONTEMPORANEOS. [1]

Le malheur du génie espagnol est d'avoir été trop grand, trop naïf, trop spontané, trop fort; d'avoir épuisé toute sa sève et fait éclater toute son énergie, sans avarice et sans compter; de s'être fié à ses ressources, à son pouvoir et à sa fécondité; d'avoir oublié que l'opulence des plus magnifiques torrens réclame un renouvellement, un aliment et une économie dans la dépense : son malheur, enfin, a été l'orgueil. Cet orgueil a tout pris en lui-même. Il s'est dévoré. Content de produire, et sûr de sa force, le monde lui importait peu. L'avenir même ne l'embarrassait guère. Il lui suffisait de sa conscience, de Dieu et de son épée. C'est ainsi, armés de cette fière et sombre cuirasse, protégés par ce puissant rempart, inaccessibles

(1) Por don Eugenio de Ochoa. Paris. Baudry.

à toute critique étrangère, que les Espagnols chantaient, qu'ils dessinaient, qu'ils peignaient, qu'ils écrivaient l'histoire, qu'ils faisaient le roman, la pastorale et le drame. Ils ne vantaient pas leurs tableaux, ils ne répandaient et ne cherchaient point à propager leurs systèmes littéraires. Ils se renfermaient dans le sentiment de leur valeur propre. La chaleur du soleil, la vie de la nature, la beauté mystique de l'ame et l'ardente force du sang se reproduisaient sur leurs toiles. Les chances de l'existence humaine et les variétés phénoménales des passions se jouaient dans leurs drames, la majesté de la volonté humaine dans leurs histoires. Ce fut un grand jour et un vaste éclat littéraire; mais, après ce jour, une sombre nuit. A peine nos contemporains se souviennent-ils que l'Europe du XVIe et du XVIIe siècle a puisé à la source de ce drame comme on puise l'eau d'une vaste rivière, sans qu'il y parût, sans que personne vît diminuer ou tarir le bienfaisant trésor. Les tableaux espagnols restèrent ignorés et suspendus aux parois des églises. Toute cette vive flamme périt, et l'Espagne, une fois condamnée à l'imitation, ne fut rien.

Il est vrai que, entre 1550 et 1750, deux influences, celle de l'Italie et celle de la France, tombèrent sur l'Espagne et modifièrent sa décadence. Mais ces deux écoles ne produisirent rien de grand. Aujourd'hui qu'elle est soumise à l'action du Nord, les résultats de cette influence nouvelle ne sont pas meilleurs. Un peu plus de facilité dans la versification et de souplesse dans la facture, voilà tout ce que la poésie espagnole a gagné dans ses rapports avec l'Italie moderne. Aux écrivains français du XVIIe et du XVIIIe siècle, elle a emprunté quelque lucidité dans l'exposition et l'enchaînement des idées, et un certain goût de régularité apparente et extérieure. Faibles conquêtes, qui ne remplacent pas ce que l'Espagne a perdu, fécondité, énergie, nationalité surtout.

Cette glorieuse nationalité, toute catholique, chevaleresque, et, si l'on veut, fanatique, a été récemment en butte à de violens reproches. Rien ne m'étonne plus que les attaques de M. de Sismondi, esprit assurément honnête, érudit d'une patience exemplaire, contre la littérature et les mœurs espagnoles. Le génie du XVIIIe siècle a vaincu et courbé la sagacité de M. de Sismondi; il en a été dompté, rompu, écrasé, jusqu'à devenir incapable de se mêler au vieux génie des nations et d'en sentir la valeur, la fleur ou le poids. Il entre dans le XIIIe siècle avec une lumière de 1820, qui déforme tous les objets, et les voile plutôt qu'elle ne les éclaire. Vous diriez un musicien qui ne connaît qu'une seule clé, celle de *sol*, par exemple, et qui, essayant

de lire une partition à livre ouvert, s'en irait confondant toutes les clés l'une avec l'autre, et se plaignant ensuite de l'épouvantable tintamare dont il ferait au compositeur le cadeau gratuit. Avec le plus grand respect pour les consciencieux labeurs et les sages intentions de ce doyen de la littérature génevoise, il est impossible de ne pas accuser ici la rigueur de ses jugemens; ce n'est pas rigueur, c'est erreur. Il se récrie contre la férocité des mœurs, le fanatisme religieux, le point d'honneur exagéré, qui règnent dans les œuvres espagnoles, c'est-à-dire contre leur originalité, leur vérité, leur ame, leur force et leur grandeur. Autant vaudrait se scandaliser du fanatisme romain de Tacite, de son admiration enthousiaste pour les suicides grandioses, et de sa haine méprisante contre les Juifs.

Est-ce la férocité du coloris qu'il faut blâmer dans Eschyle, Dante, et même chez Homère? Autre chose est la poésie, autre la morale pratique. La scène et les livres français abondent, depuis Jehan de Meung jusqu'à Crébillon fils, en plaisanteries licencieuses que l'on ne peut donner pour modèles à personne, et qui n'empêchent pas *George Dandin* d'être un chef-d'œuvre, ni *Candide* non plus. « Quoi! s'écrie M. de Sismondi, vous voulez que nous souffrions ce mélange adultère dont les Espagnols se sont rendus coupables : la religion jointe à la cruauté, à la licence, à l'infamie! » Blâmez les mœurs, ou plutôt l'infirmité humaine, qui paie toujours si cher sa grandeur; mais ne demandez pas à ces œuvres qui émanent de la passion, qui expriment le préjugé national, qui sont pétries et moulées au feu même des plus ardentes croyances, ne leur demandez pas d'être sans passions, sans préjugés et sans croyance. N'allez pas vous étonner que le frère tue sa sœur sur un simple soupçon de faiblesse féminine, quand il s'agit pour le dramaturge de satisfaire un peuple qui a la superstition et la folie du point d'honneur. Le poète vous montre-t-il un sujet donnant sa vie à son roi, sans espoir de récompense pour sa famille, ou même de renommée, ne vous courroucez pas, fils du XIXe siècle, vous qui lisez les œuvres de Calderon et de Tirso, les yeux fixés sur ce beau lac bleu et sur les Alpes roses, dans votre élégante cellule de philosophe paisible. Rappelez-vous qu'il s'agit de l'Espagne et de la féodalité; songez qu'il est question de ce peuple chez lequel un Guzman vit poignarder son fils sous ses yeux, plutôt que d'être *félon* à son seigneur et de livrer à l'ennemi le château que son roi lui avait confié. Vertus barbares, à la bonne heure; d'un autre temps, je le veux; dangereuses, si vous le jugez ainsi; mais le poète n'est pas le grand moraliste que vous êtes; il est la voix

des nations, l'organe de leur ame, la flamme qui marque leur passage. Dès qu'il se détache des passions nationales, il n'est plus, suivant la belle expression de Dryden, « qu'une flamme peinte. » Il n'a plus d'originalité, il est sans pouvoir.

Cette originalité était surtout essentielle à la littérature espagnole, qui n'avait pas d'autre fonds que ces mœurs si grandement fanatiques. L'originalité du génie anglais n'en approche même pas; cette dernière, toute commerciale, sympathique malgré son individualité, restant elle-même, mais ne méprisant aucune acquisition, a souffert des associations, sans abdiquer sa franchise, sa force, sa puissance teutonique, et s'est permis des alliances. Elle a profité de l'Italie, elle a emprunté des graces ou des essais de grace à la France. L'Espagne, au contraire, toutes les fois qu'elle a plié sous l'imitation, s'est perdue. La liberté et la spontanéité constituent sa vie. Dès qu'elle s'en éloigne, elle meurt.

Elle n'a pas, comme les littératures française, italienne, allemande, d'époque de renouvellement. Son histoire intellectuelle ne possède qu'une fleur magnifique et dont l'épanouissement splendide est suivi d'une rapide décadence; ainsi fleurissent les cactus de ses roches brûlées. Toute romantique et chevaleresque, depuis les premières ballades que chantèrent les fils des héros castillans pendant la guerre chrétienne contre les Maures, elle conserve, jusqu'aux drames catholiques (*autos sacramentales*) de Calderon, le même génie et la même littérature. Tandis que la France était tour à tour italienne, espagnole, anglaise; l'Angleterre, tour à tour italienne, française, allemande; l'Espagne, du XIIIe siècle au XVIIe siècle, se développait dans une direction unique; ses derniers chefs-d'œuvre, ceux de Calderon, sont dictés par la même inspiration qui anime le vieux poème du Cid. Envahie ensuite par le goût français, elle vit tomber si bas sa poésie, son drame et son éloquence, que, vers le milieu du XVIIIe siècle, elle prit en dégoût cette même imitation qui la perdait, et se retourna, non sans tristesse et sans désespoir, vers les langes de pourpre qui avaient fait l'orgueil de son berceau littéraire.

Alors, grace à la paix dont l'Espagne jouissait, l'industrie commençant à se relever, la marine se réorganisant, l'agriculture reprenant honneur, on vit cette impulsion rénovatrice s'étendre aux œuvres de l'esprit, et quelques intelligences solides, fortes ou patientes, honorer leur patrie par des travaux recommandables. C'est à cette génération reposée et fille du XVIIIe siècle qu'appartiennent les noms des historiens et publicistes Quintana, Toreno, Reinoso, Navarrete,

Torres Amat, des orateurs Galiano et Gareli, des savans critiques Clemencin, Hermosilla, Lista, des poètes et polygraphes Arriaza, Somoza, Burgos, Carvajal, Castro, Musso y Valiente, du poète dramatique Moratin, tous nés avant la révolution française, la plupart entre 1770 et 1780, et remarquables par une certaine modération heureuse de la pensée, par une fermeté mâle, par le bon goût et le bon sens plutôt que par l'éclat de la forme ou l'ardeur de la verve. Parmi ces noms graves et honorables, qui ne sont pas sans ressemblance avec la génération italienne des Muratori et des Tiraboschi, je n'en connais pas de plus digne d'estime et d'éloge que don Manuel Quintana, aujourd'hui grand d'Espagne et né à Madrid en 1772.

Les *Vies des Espagnols célèbres*, par Quintana, s'élèvent au-dessus de la plupart des biographies. L'émotion grave et héroïque avec laquelle le narrateur redit les faits, l'associe admirablement aux ames nobles des vieux temps. C'est une prose simple, active, naïve et forte, qui n'est pas sans analogie avec l'excellente prose anglaise de Robert Southey. Comme monument national, comme résumé des vieilles gloires et de l'ancien génie espagnols, nous ne pensons pas que l'Espagne nouvelle ait rien produit de comparable à ces trois volumes qui ne sont pas assez connus en Europe, et qui méritent d'être traduits. Immédiatement après lui nous placerons don Martin Fernandez de Navarrete, né le 9 novembre 1765, dans la province de Rioja, celui de tous les écrivains récens qui a le plus contribué à éclaircir l'histoire moderne des découvertes maritimes. Les biographies des *Navigateurs espagnols*, par Navarrete, remplies de documens curieux et d'une rare exactitude, ses notices et dissertations sur divers points de l'histoire des voyages, œuvres dénuées de chaleur et d'éloquence, mais qui n'ont pas la prétention des mérites qui leur manquent, resteront comme d'excellens et uniques matériaux. Déjà l'Américain Washington Irving en a fait usage avec talent et avec élégance, si ce n'est avec philosophie et profondeur. L'emploi et le choix de l'érudition, l'infatigable patience des recherches, la conscience et le soin qui président à ces fouilles historiques, leur assurent, non peut-être une place littéraire très éclatante, mais un rang historique fort distingué.

Don Alberto Lista jouit parmi ses concitoyens d'une considération au moins égale à celle des deux écrivains que j'ai nommés. Né en 1795, à Séville, d'artisans pauvres, il fit à la fois son apprentissage d'ouvrier chez son père, et ses études à l'université de sa ville natale. Nommé à vingt-un ans professeur de mathématiques au collége royal

de Saint-Telmo, il reçut à vingt-huit ans les ordres sacrés. Polygraphe, traducteur, poète élégant et pur, prosateur sensé et vigoureux, il a plus de profondeur dans la pensée que Navarrete, et moins de puissance dans le style que Quintana. Rien de plus juste et de plus simplement exprimé que l'explication qu'il a donnée, au commencement de sa traduction du onzième volume de l'*Histoire universelle* de M. de Ségur, du principe politique par lequel le moyen-âge a été régi. On trouve, dans cette page, non pas la défense de l'inquisition, mais le mot réel de cette énigme si long-temps obscurcie par les philosophes. C'est le commentaire bref et complet des institutions de l'Espagne, de son génie réel et du rang qu'elle doit occuper entre les peuples modernes. « Le principe religieux, dit Lista, soutint pendant huit siècles la grande querelle des chrétiens contre les mahométans. Ce fut le christianisme *érigé en pouvoir politique et visible*, qui, sous Charles Martel, arma la France dans les plaines de Tours, lui qui délivra la Sicile et l'Italie du pouvoir des Sarrazins, lui qui civilisa les provinces du nord et du Nouveau-Monde, lui qui donna la première idée des parlemens, modelés, dans l'origine, sur les synodes où les évêques représentaient leurs églises, et qui, en divers pays, comme en Espagne, portèrent le nom même de conciles. Ce fut lui qui répandit le goût et l'étude du droit romain, lui qui créa la suprématie des pontifes, lui, enfin, qui précipita toute l'Europe contre l'Asie, et qui découvrit aux yeux des peuples occidentaux les élémens de la civilisation antique, dans ces mêmes régions où ils allaient chercher la mort pour leur Dieu.

« On ne peut méconnaître cette vérité, que dans l'Occident européen, envahi par les barbares, la religion fut une puissance politique au moment où tous les autres principes conservateurs de la société faisaient défaut. Mais comment concevoir une force politique sans pouvoir coercitif? Il fallut promulguer des lois dirigées contre les transgresseurs de la religion, et ces lois furent sévères, car l'hérésie était un crime de haute trahison contre la première autorité de l'état. Ce fut un devoir de faire la guerre aux hérétiques et aux idolâtres, par la même raison qu'une puissance fait la guerre à ses ennemis. Le christianisme ne soutenait pas ces hostilités par lui-même et pour lui-même, il ne reconnaît pour armes que la persuasion. C'était la société qui défendait en lui son dernier lien. Si l'on médite sur ces vérités, on pourra réduire à leur juste valeur les diatribes et les sarcasmes des philosophes du XVIIIe siècle contre l'intolérance et le fanatisme, contre les guerres religieuses, contre les supplices et

les meurtres qui en furent les résultats. On reconnaîtra que ces tristes effets n'ont eu pour motif que la défense sociale, et la société avait choisi pour principe et pour centre le seul élément politique qui subsistât. »

C'est cette simplicité, cette rigueur, et pour ainsi dire cette santé ferme du bon sens, qui caractérisent les compositions en prose de Lista. Hermosilla et Clémencin s'éloignent davantage du domaine philosophique, et rentrent dans le cercle plus restreint du commentaire et de la critique. Don José Mamerto Gomez Hermosilla, philologue et helléniste, est né à Madrid en 1771, et mort en 1837. Une bonne traduction en vers de l'*Iliade* d'Homère, avec des commentaires excellens, et plusieurs ouvrages didactiques, entre autres son *Cours de critique littéraire*, attestent une érudition vaste et un jugement exercé, mais peu d'originalité dans les vues et peu d'audace dans le style. C'est un bon professeur et un humaniste distingué, qui aime la sévérité de la pensée et la gravité des formes. Don Diego Clémencin, né dans la province de Murcie en 1765, et mort le 30 juillet 1838, traducteur et philologue comme Hermosilla, a laissé des œuvres d'un intérêt plus vif, plus neuf et plus général; son *Mémoire sur les histoires du Cid* et son *Commentaire sur Don Quichotte*, en sept volumes, sont de véritables titres à l'estime et à l'admiration. Le commentaire sur le *Don Quichotte* offre une peinture tellement complète et détaillée des mœurs de l'époque, une analyse si bien étudiée du génie espagnol entre 1580 et 1630, que l'on peut regarder ce livre comme un précieux appendice historique plutôt que comme un travail de philologue.

A cette école que l'on doit nommer ancienne, dont peu de membres subsistent encore, et qui se trouve placée entre le XVIIIe siècle et les écrivains récens, se rattachent les orateurs et les publicistes: Galiano, né à Cadix en 1789; Gareli, avocat et publiciste, né à Valence en 1777; le comte de Toreno, né en 1787, à Oviédo; Torres Amat, né à Sallent en 1772, historien et biographe; l'économiste Florès Estrada, né en 1769, à Pola de Somiedo; le publiciste Arnao, né à Madrid en 1780; Reinoso, né à Séville en 1770; Mora, né à Cadix en 1783; Marina, né en 1757; intelligences développées par le mouvement des affaires, le bruit de l'Europe, le contact des lumières françaises, et offrant plutôt la facilité et la justesse des développemens ou des reproductions que l'élan primesautier et la saillie spontanée du talent.

Parmi ceux que je viens de citer, Quintana et Lista ont écrit de

très beaux vers, regardés aujourd'hui comme des modèles, mais dont l'oreille étrangère admire plutôt la facture érudite et habile, qu'il n'en peut reconnaître la soudaine et naïve inspiration. A cette ancienne école il faut aussi rattacher les poètes Moratin, Arriaza, Burgos, Gil y Zarate, et même Martinez de la Rosa, plus jeune qu'eux. Arriaza, né à Madrid en 1770, nous semble le vrai poète espagnol de ces derniers temps; il n'a point voulu parer la décadence de la muse nationale par un costume emprunté à Walter Scott ou à Byron. Il chante ses amours avec une désinvolture languissante et gracieuse, qui manque quelquefois de force, de correction ou de concision, mais non de charme. On a imprimé cinq fois ses poésies, et cela ne peut étonner. Il est tout-à-fait d'accord avec les goûts de cette haute société espagnole plus occupée de ses plaisirs que de ses intérêts, et plus éloignée que l'on ne pense des passions politiques que les journaux lui attribuent :

Entre los roncos clamores
De gente que atribulada
Ante sus ojos la espada
De la muerte ven lucir,
Yo haré que de mis amores
Tan negro horror se despida;
Y : *¡ a dios, Silvia de mi vida!*
Se oirà en los vientos gemir (1).

Don Xavier de Burgos, né à Motril le 22 octobre 1778, poète, dramaturge, publiciste et administrateur, battu comme la plupart de ses concitoyens des flots orageux de ces révolutions espagnoles qui se succèdent comme des vagues, s'est surtout fait connaître dans les lettres par une comédie de mœurs spirituellement écrite, *le Bal masqué*. Musso y Valiente, né à Lorca en 1785, historien, poète et publiciste, auteur d'excellentes réflexions sur la formation des idiomes et sur l'influence exercée par le génie spécial des peuples; don Thomas-José Gonzalez Carvajal, né en 1753, à Séville, traducteur des psaumes; don Juan-Nicasio Gallego, né à Zamora en 1777, poète remarquable surtout par la connaissance du rhythme et l'éclat sonore de la versification; don José-Joaquin Mora, né à Cadix en 1783,

(1) « Parmi les rauques clameurs de ceux qui voient briller à leurs yeux le glaive effroyable de la mort, je saurai dégager de ces tristes pensées celle de mon amour, et ces mots : *Adieu, mon amante et ma vie!* gémiront au loin dans les airs. » — (*La Despedida de Silvia.*)

long-temps secrétaire particulier du général Santa-Cruz à Bolivia, l'un des premiers poètes espagnols qui aient emprunté des couleurs aux poètes anglais; enfin deux hommes célèbres à divers titres, Moratin et Martinez de la Rosa, complètent cette liste des poètes de l'ancienne école. Martinez de la Rosa, né en 1789, à Grenade, se rapproche davantage de notre temps. Don Leandro-Fernandez Moratin, né en 1760, à Madrid, mort en 1828 à Paris, et enseveli non loin de notre Molière, appartient tout entier au XVIIIe siècle. Je doute que l'on puisse signaler Moratin comme un homme de génie; mais c'était un observateur plein de finesse, un écrivain doué de goût et de grace, connaissant les hommes, attendant l'inspiration, aimant le naturel, et infatigable jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. *Le Vieillard et la Jeune Fille* et le *Oui des Jeunes Filles* ont été imités sur presque tous les théâtres de l'Europe. On n'y trouve pas cette vigueur et cette richesse de conception qui distinguèrent Calderon et Alarcon, mais des détails charmans et un mélange heureux et bien ménagé de sensibilité et de verve comique. Comme Moratin, Martinez de la Rosa, auteur de *la Mère au bal et la Fille à la maison*, a reçu les applaudissemens de ce public dédaigneux et blasé de Paris et de Londres, qui donne aux réputations leur dernière couronne. Sa manière rappelle beaucoup celle de Collin d'Harleville. Nous connaissons de délicieuses poésies lyriques dues à cet écrivain facile, pur et bien doué. Comme prosateur, il a publié une excellente biographie, la *Vie de Fernand Perez del Pulgar,* livre remarquable par la rapidité et la sévérité de la narration.

Dans la poésie proprement dite, ce n'est point la sonorité, la fluidité, la grace, même le sentiment, qui font défaut aux écrivains dont nous avons rappelé les noms; c'est la pensée. L'harmonie est douce, l'oreille est caressée, l'esprit suit sans peine les vibrations de la lyre; mais l'étincelle électrique ne jaillit point de ces strophes bien formées ou de ces images agréables. Vous retrouvez là quelque chose de semblable à la poésie italienne du XVIIIe siècle ou à la poésie anglaise, lorsque régnaient Mason, Akenside et Hayley. Dans la génération que nous venons de passer en revue, la postérité distinguera surtout, à côté des dramaturges, les écrivains graves, Lista, Clémencin, Hermosilla, surtout Quintana, dont l'ame espagnole s'est élevée jusqu'à l'éloquence, grace à l'amour du pays et au respect du passé.

La génération suivante n'a point le même caractère. On voit le souffle du Nord s'emparer peu à peu des intelligences espagnoles et

les jeter confusément dans l'imitation de Walter Scott, de Goethe, de Schiller ou de Kotzebue. C'est là ce que, par une erreur étrange, les Espagnols ont appelé *romantisme*. Ne voyaient-ils pas que l'Espagne ancienne était seule véritablement romantique, et que le Nord ne pouvait prétendre à ce titre? Tous les chefs-d'œuvre espagnols portent l'empreinte catholique, chevaleresque et romane, c'est-à-dire romantique, tandis que *Hamlet*, *Faust*, *le Paradis perdu* et les chefs-d'œuvre septentrionaux offrent au contraire le caractère de la pensée analytique, ironique, souvent révoltée, totalement contraire au catholicisme des nations romanes. Les critiques et les écrivains de la moderne Espagne ont eu grand tort, quand ils se sont enrôlés sous les bannières mal comprises et mal connues de Schlegel et de Coleridge. Aussi la plupart des dissertations et des discussions espagnoles sur le romantisme, sur le classicisme, sur le renouvellement social, sont-elles d'assez peu de valeur; et comme en Italie, mais avec bien plus de désastre et de ruine, parce que l'intelligence espagnole est plus originale et plus haute, le flot de l'imitation septentrionale, au lieu de féconder le domaine littéraire, a fait éclore je ne sais quelles moissons de folle ivraie et d'herbes stériles sur les vieux et sublimes débris des monumens gothiques. Qu'avait besoin l'Espagne de s'intéresser à la question moderne du romantisme? Elle seule, je l'ai dit, est romantique par héritage et par tradition; elle seule a le droit de soulever cet étendard auquel le Nord ne peut prétendre. Le génie septentrional n'est point romantique, à proprement parler. Il a sa couleur et sa forme propres; il a sa grandeur et sa puissance. Le génie gothique et chrétien, s'emparant d'une forme *romane* et créant des chefs-d'œuvre, embrasse la Provence et l'Italie jusqu'à Dante, mais caractérise surtout l'Espagne depuis le Cid jusqu'à Calderon.

Toute cette force et cette grandeur *romanes* et *gothiques* vont précisément au rebours de la civilisation européenne et moderne, qui est aujourd'hui essentiellement septentrionale et qui se précipite vers le Nord. Aussi l'Espagne, en s'attachant à la civilisation du Nord, est-elle fatalement entraînée dans une direction opposée aux traditions qui constituaient sa puissance; elle ne répète ainsi que les voix de l'Europe. Pour nous imiter, il faut qu'elle se renie; et quelle nation est forte en se reniant? Le génie n'est possible que si l'esprit national, jaillissant de la propre source des traditions et des passions populaires, traverse fièrement le domaine de la

patrie, absorbant tous les ruisseaux des montagnes et reflétant tous les rayons. Refoulez cette source, perdez-la dans les sables, essayez d'amener à grands frais et d'enfermer dans un canal les eaux empruntées à de lointaines rivières, et vous verrez quelle différence sépare les deux moyens de fécondité, l'un factice, l'autre naturel.

Ce qui étonne l'observateur, c'est qu'au milieu de tant de causes de décadence et de néant, l'Espagne nourrisse encore des intelligences capables d'avidité scientifique et curieux de progrès littéraires. Rien de plus effroyable que la destinée des Espagnols depuis bientôt cinquante années. Les uns fuient à l'étranger et renoncent à leur patrie, à leur langage et à leurs traditions; les autres, jetés en prison par un parti, délivrés par un second parti, exilés par un troisième, attendent d'un quatrième, ou la mort, ou le bannissement. Le mot *carcel* est celui qui se présente le plus fréquemment dans la biographie des Espagnols vivans. Les plus doux des hommes, gens de lettres, chanoines, peintres, poètes, écrivains érotiques ou humoristiques, se trouvent ainsi traités par le sort. Si vous lisez les pages que don Eugenio de Ochoa leur consacre dans ses *Apuntes* (Mémoires pour servir à l'histoire littéraire de l'Espagne moderne), vous n'y voyez que tristes aventures, de sorte que la destinée de chacun, dans ce malheureux et beau pays, est une succession de grands malheurs, et celle de la patrie une calamité sans grandeur comme sans terme.

La plupart des écrivains dont nous venons d'indiquer les noms, Quintana, Navarrete, Clemencin, Martinez de la Rosa, tour à tour bannis, incarcérés, proscrits, ont continué leurs investigations historiques ou poli leurs vers, en mangeant le pain amer de l'étranger, ou, comme l'auteur de *Don Quichotte*, dans les prisons, *donde toda incomodidad tiene su asiento, y donde todo triste ruido hace su habitacion* (où tout malaise a son domicile, où tous les tristes bruits se font entendre). On n'est que juste en se montrant sévère pour une nation organisée, vivante, florissante, telle que l'Angleterre ou l'Allemagne. La même sévérité appliquée à l'Espagne serait injustice. Elle ne vit pas; elle pleure son passé ou le raille. Elle attend son avenir ou le maudit. Il y a en Espagne deux sociétés qui se repoussent : le passé et le présent, une momie qui a été reine et que l'on maltraite fort en sa qualité de momie, et un embryon extrêmement petit, qui n'a point la patrie pour mère, et qui, éclos dans les es-

prits des classes supérieures, sous l'influence des rayons étrangers, se trouve dépourvu de toute parenté avec la nation elle-même. De quel mépris les temps passés sont-ils accablés! Comme l'ancienne Espagne est traitée par les nouveaux Espagnols! Lisez le portrait du *vieux Castillan,* par un des plus ingénieux écrivains de ce temps-ci. Quel dédain! quel dégoût pour ces mœurs grossières et rustiques de l'ancienne gentilhommerie! Comme Larra, Somoza, Campo Alange, Miñano, Mesonero et tous les autres nous prouvent plaisamment que l'Espagne de 1750 était mauvaise et décrépite! Comme ils prennent plaisir et orgueil à se détacher d'elle, à la repousser du pied comme un cadavre! Hélas! pour aller où? Au chaos; car tout se tenait, et le talisman qui donne l'avenir aux peuples, c'est le passé.

Il était impossible que l'Espagne, si violemment mêlée à tous les mouvemens de l'Europe dans ces derniers temps, ne se détachât pas de ses souvenirs, qui ont tant de grandeur et qui faisaient sa force. La littérature espagnole la plus récente, dénuée de première intention et d'initiative, forme donc un supplément et un appendice à la littérature européenne. Il n'y a pas d'académie qui ne s'honorât des noms de Lista, de l'helléniste Hermosilla, de l'érudit et sagace Clemencin, de l'économiste Florez Estrada, de l'historien Navarrete. Ce sont des hommes lettrés et ingénieux que Mesonero, Miñano, et cet infortuné Larra dont nous parlerons tout à l'heure. En dépit de cette fécondité, si vous cherchez une Espagne littéraire, vous ne trouvez que l'Europe imitée par les esprits les plus distingués de l'Espagne. Les cris du Nord, la brise nocturne d'Young, le souffle écossais de Walter Scott, le sifflet aigu de nos feuilles satiriques, le clair de lune de Shelley et de Wordsworth, s'y mêlent et s'y confondent. Vous retrouvez la copie attentive de nos civilisations modernes dans les fragmens empruntés par M. Ochoa aux auteurs espagnols vivans. Ce recueil fait avec une remarquable habileté, avec beaucoup de goût et d'exactitude, semble introduire celui qui le parcourt dans une région paisiblement civilisée, un peu affaiblie, livrée à nos goûts incertains et à nos ternes passions. Vous trouvez là des drames imités de Victor Hugo, des discours sur l'économie politique analogues aux travaux de M. Jean-Baptiste Say, des odes anacréontiques, des élégies à la Wordsworth, des peintures de mœurs dont Addison ne renierait point la parenté, des critiques et des dissertations assez honnêtes sur le romantisme et le classicisme, des essais satiriques d'un ton léger, précisément dans le goût de nos journaux épigrammatiques, enfin quelques-unes de ces inventions sataniques

dont le célèbre Lewis a donné le premier mot. Abordez ces deux volumes, vous ne croyez pas sortir de France; tout ce que vous lisez est français; le costume espagnol tient à peine et voltige au hasard sur les formes et les idées.

Sans contester ni le mérite du style, ni la gravité des vues, ni même l'éloquente facilité des écrivains plus sévères, on cherche bien vite quelques accens qui ne soient pas un écho, et quelques lueurs qui ne soient pas un reflet. Ces bonheurs se rencontrent assez rarement chez les écrivains dramatiques, Breton de los Herreros, Castro, Gil y Zazate et Hartzenbusch, qui tous les trois cependant ont conservé cette verve de dialogue et de situations qui semblent inséparables de la vieille comédie espagnole. Plus de cent trente drames, traduits, imités ou refondus par Breton de los Herreros, attestent sa laborieuse fécondité. Hartzenbusch, allemand d'origine, fils d'un ébéniste domicilié à Madrid, et long-temps simple ouvrier, a écrit, sous le titre des *Amans de Teruel*, un drame remarquable par l'énergie et la passion, mais mêlé de ces lieux communs de situations violentes et de cette déclamation emphatique qui caractérisent notre mélodrame. Gil y Zarate, esprit varié, tour à tour enrôlé dans le bataillon classique et dans la nouvelle armée de ceux qui copient Victor Hugo et Alexandre Dumas, a obtenu des succès dans l'un et l'autre genre. Parmi les poètes les plus complètement envahis par l'influence du Nord, nous citerons Roca de Togores, Salas y Quiroga, dont les strophes sur la *Désespérance* semblent traduites de lord Byron; Pastor Diaz, don José Joaquin Mora, don Pedro Madrazo, don Juan Maria Maury, auteur de *l'Espagne poétique;* Garcia Guttierrez, Castro y Orozco, les deux jeunes écrivains dramatiques de notre époque, qui annoncent le plus de talent; Espronceda, Escosura, Bermudez de Castro, don Juan Floran, mais surtout don Angel de Saavedra, duc de Rivas. Le *Moro Esposito* de ce dernier est la plus heureuse imitation de Walter Scott que la poésie espagnole de ces derniers temps ait produite. Nous préférons encore à cet ouvrage, d'ailleurs remarquable par la facilité et le coloris, quelques légendes du même auteur, rimées à la manière des anciennes romances, entre autres *El Fratricidio,* terrible et dramatique récit de l'assassinat de Pierre-le-Cruel, poignardé par son frère sous les yeux de Duguesclin.

Ce qui manque en général à ces poésies, c'est la nouveauté de l'inspiration. En vain le poète se rejette-t-il dans les ténèbres du moyen-âge ou dans la poudre du champ de bataille féodal; vous

apercevez derrière lui les ombres des écrivains antérieurs qui ont réhabilité la féodalité, Goethe, Walter Scott, Schiller. Vous séparez facilement de l'œuvre qui vous est offerte le travail d'érudition qui a présidé à sa naissance. Vous regrettez la barbare et puissante inspiration du poème du Cid, et, pénétrant dans le cabinet du poète, vous y voyez un savant ingénieux, occupé à recoudre les lambeaux des vieilles cottes de mailles qui ne doivent plus recouvrir une poitrine héroïque. Vous redescendez malgré vous vers cet état social de l'Espagne actuelle, incapable à la fois de détruire un passé qui lui pèse et de défendre des débris qui l'écrasent; triste et noble nation, assise au milieu des ruines qu'elle méprise, en face d'une décadence que tous ses efforts précipitent!

Dans une telle situation, rien n'est plus naturel à un peuple énergique et spirituel, qui se voit mourir, que de se peindre. Aussi la littérature espagnole, jadis hautaine même dans la comédie, grave dans la parodie, héroïque dans les œuvres de Tirso de Molina, le prêtre bouffon, philosophique dans la merveilleuse satire de Cervantès, n'a-t-elle pas aujourd'hui de plus agréables et de meilleurs momens que lorsqu'elle se met à raconter avec un triste sourire et une gaieté un peu amère l'abaissement de cette société grandiose. Les Espagnols modernes ne sont jamais plus ingénieux que lorsqu'ils disent ce qu'ils pensent des juntes, des essais de constitutions, des ébauches de civilisation et de l'état du pays. On ferait un joli et excellent volume de ces tableaux picaresques (1) et pittoresques; ce sont, je n'en doute pas, les fragmens et les produits littéraires auxquels l'Espagne actuelle attache le moins de prix, et ce sont incomparablement, avec ses essais de drame et ses recherches d'érudition, les plus dignes d'attention et d'estime.

Les noms de ces écrivains humoristes sont assez nombreux, et nous citerons pêle-mêle ceux de Campo Alange, de Calderon, de Tapia, de Somoza, de Pelegrin, de Larra, mais surtout de Miñano et de Mesonero. La plupart de ces écrivains, que les troubles de ces trente dernières années ont fait naître en assez grand nombre, sont beaucoup plus remarquables qu'on ne le croit en Europe. La confusion grotesque d'une situation politique sans exemple dans les annales du monde, tout en pénétrant de tristesse les ames élevées et les esprits vifs ou profonds, se mêle de cette bizarrerie comique dont toute

(1) *Picaro*, gueux, mendiant.

décomposition est empreinte. Les squelettes sont des personnages très plaisans, on le savait au moyen-âge, et le *rictus* de la mort, rire permanent et terrible, efface tous les rires humains.

Don Miñano y Bedoya, né en 1779, dans la province de Valence, est un esprit souple, animé, caustique et facile, dont les écrits, surtout les *Lettres d'un pauvre désœuvré* (*Cartas del pobrecito holgazan*), tirées à plus de soixante mille exemplaires, ont exercé à peu près autant d'influence en Espagne et en Amérique que les pamphlets de Courier en France et ceux de Swift en Angleterre. Le style en est varié, gai, original, rapide, et souvent dramatique. Mesonero, auteur du *Curioso Parlante* et du *Panorama Matritense*, loin de sacrifier comme Miñano à la circonstance politique, est resté volontairement étranger à tous les mouvemens de la vie publique. Ce sont ces écrivains et ceux du même genre qu'il faut consulter, si l'on veut se faire une idée de l'Espagne actuelle et du chagrin philosophique avec lequel elle se contemple. Campo Alange, racontant une traversée sur le bateau à vapeur du Guadalquivir, compare l'indolence espagnole avec l'intérêt que l'Espagne inspire aux étrangers. « Aujourd'hui, dit-il, une des parties intégrantes de l'éducation d'un jeune Espagnol bien né consiste à voyager pendant huit ou dix mois au moins, ce que nous appelons vulgairement *correr cortes*, et ce qui semble aussi important que de parler français, de chanter l'italien, et de peindre à l'aquarelle. Un voyage est le complément de l'éducation. Il supplée à tout; c'est un vernis qui donne couleur à ce qui n'a pas de forme. Nous vivons dans un siècle de mouvement, nous vivons à l'échappée; les lumières se communiquent par les diligences, et il faut brûler le pavé pour les attraper. Voyagez donc, jeunes gens!

« Mais tous les lieux n'ont pas reçu en partage la puissance miraculeuse dont nous parlons. Tous les pays ne sont pas également bons à voir. Qu'on demande à un jeune homme bien élevé : Avez-vous voyagé? — Qu'il réponde : Oui, monsieur, j'ai parcouru la Castille vieille et la terre classique des saucissons que la Guadiana féconde, et la Galice où se fabriquent les meilleures cornemuses de l'univers; je me suis baigné dans le Patute, et les sables de la Manche m'ont dévoré de leurs ardeurs. Qui pourrait s'empêcher de sourire? N'est-il pas clair jusqu'à l'évidence qu'il faut absolument sortir d'Espagne? France, Italie, Turquie, Portugal, tout est bon. Un Espagnol qui peut parler savamment de la Bourse de Paris, de la Scala de Milan, de Constantinople, ou même du château de Tapadiñha en Portugal,

n'a que faire de son pays. Pourquoi nous rendre compte de je ne sais quelle basse-cour ruinée qui subsiste à Merida, ou des édifices gothiques de Burgos et de Tolède, constructions désordonnées, et que nos habitudes repoussent?

« Laissons les étrangers, montés sur de mauvaises rosses, parcourir nos provinces, s'arrêtant pour prendre leurs repas dans des *ventas* misérables, jeûnant la plupart du temps ou forcés de se contenter de pain, d'eau et de vin, si l'on peut nommer vin ce qui remplit admirablement toutes les conditions d'une essence de poix-résine. Ces étrangers doivent se laisser voler avec satisfaction, et même bâtonner sur les grands chemins; libres de décrire ensuite une rencontre avec des brigands espagnols, et de montrer le chef avec le scapulaire sur le sein, le tromblon à la main. Bons étrangers! ils jettent leur argent par la fenêtre, pour se procurer de vieux bouquins (*librotes*), augmentant ainsi considérablement la consommation du papier gris que les susdits bouquins auraient remplacé! Ils mettent la main sur tous les vieux tableaux dont nous ne voudrions pas faire usage pour boucher les trous de nos greniers, quand on nous les donnerait pour rien! En échange, nous leur achetons du papier peint qui sert à donner un aspect galant à nos salons, puis d'élégantes voitures et des étoffes de laine qui nous rendent inutiles les troupeaux de l'Estramadure. Lorsque les étrangers ont consumé de longues veilles pour étudier notre histoire et pour chercher la cause de notre décadence et les moyens de sortir de l'état abject où nous nous trouvons plongés, alors nous traduisons leurs œuvres, et tout bellement, les mains lavées et la tête frisée, nous nous emparons de leurs travaux. Voilà ce qui s'appelle de la finesse. Notre orgueil national ne doit-il pas s'exalter quand nous lisons dans nos ouvrages périodiques les notices statistiques recueillies à grand'-peine par des Anglais ou des Allemands et relatifs à notre Péninsule?

« Ces réflexions et d'autres non moins amères, que je passe sous silence pour ne pas ennuyer mes lecteurs, me venaient à l'esprit il y a peu de temps, comme j'étais appuyé sur la balustre du bateau à vapeur, et contemplant machinalement les eaux jaunes du Guadalquivir, qui, fouettées par les palettes des roues, venaient frapper les deux côtés de l'embarcation, formant des sillons profonds qui s'effaçaient loin de nous. Pour me distraire un peu et repousser les tristes pensées qui venaient m'assaillir, je fixai plus particulièrement mon attention sur le paysage serein et doux qui s'offrait partout à ma vue,

changeant de moment en moment. Les bosquets feuillus d'orangers, les solitaires et mélancoliques oliviers des collines, la terre couverte d'abondantes moissons, et les troupeaux nombreux qui, fatigués de l'ardeur de la canicule, venaient se baigner dans le grand fleuve, rappelaient à ma pensée les champs élysées de l'antiquité, etc. »

Cette tristesse du présent ne se borne pas à notre siècle; elle remonte jusqu'aux époques de la monarchie. Les temps antérieurs à la révolution française sont devenus un objet de sarcasme et de dégoût. On raille à l'envi cette société morte, paralysée par la formule, ensevelie sous l'étiquette, n'ayant plus d'ame et de vie, et dont les moindres coutumes étaient pétrifiées. Voici comment un des écrivains humoristes dont j'ai parlé, don Jose Somoza, décrit les habitudes et la vie d'un gentilhomme de Madrid en 1760. « Tout gentilhomme, dit-il, en sortant du lit, attendait l'homme qui devait lui faire la barbe, opération beaucoup plus longue dans ce temps-là qu'aujourd'hui, où les deux tiers de nos visages ne sont jamais rasés. Personne ne se rasait seul. Après cela, le perruquier commençait son office, qui consistait à peigner, à graisser, à friser et à poudrer la tête, opération fort longue. Alors seulement on passait au grand travail de l'habillement, que les plus diligens ne terminaient pas en moins de trois quarts d'heure, tant il y avait de pièces dans l'ajustement et de chevilles pour les arranger, depuis celles qui assujettissaient le col jusqu'à celles qui attachaient la chaussure. Cette grande manœuvre enfin terminée, notre homme ceignait son épée et se recommandait à Dieu pour qu'il fît beau, car il allait braver l'intempérie de l'air, de pied ferme et tête découverte, quelque temps qu'il fit.

« S'il allait à pied, ce ne pouvait être qu'avec la plus grande précaution et en tâtonnant, pour garantir de la pluie ou de la boue ses bas de soie blancs et ses souliers à la mahonnaise. J'ai connu un officier qui se fit une réputation considérable pour avoir su traverser la ville de Madrid sans se crotter en hiver. Ce talent avait son importance dans une époque où tout le monde courait les rues, exercice qui n'appartient plus aujourd'hui qu'aux négocians et aux hommes d'affaires. Les personnes les plus indépendantes étaient obligées à des devoirs réglés par un cérémonial impérieux qui ne leur laissait pas un seul jour de repos. On fêtait Pâques trois fois l'an : à Noël, à l'Épiphanie et à la Pentecôte. Il y avait le jour de la fête du saint et l'anniversaire de la naissance. Si l'on manquait à l'un de ces devoirs, c'était assez pour que deux familles devinssent

ennemies. Le plus petit voyage nécessitait un congé universel que chacun rendait exactement le lendemain, et cela se répétait au retour, sous le nom de bienvenue. Lorsque c'était fête chômée, celle d'un saint, par exemple, dont le nom est commun, l'étranger qui serait entré dans une ville l'aurait crue en proie à l'incendie ou à l'émeute. Tout le monde courait effaré, se heurtant, se poussant et criant dans les rues. De malheureux artisans mouraient à la peine, fatigués de servir les nombreuses pratiques qu'il fallait peigner, chausser et vêtir dans ces grandes circonstances. Tel était l'état de la société aux jours solennels.

« On dînait à une heure, et l'on mangeait plus qu'aujourd'hui; mais il fallait plus d'adresse pour savoir manger que pour gagner de quoi vivre. On employait de certains cornets de carton qui s'adaptaient sur les manchettes, parce que c'était chose convenue que les mains d'un homme devaient rester oisives tant qu'elles étaient protégées par cet ornement. On avait inventé d'autres machines préservatrices pour protéger contre les taches le bord de la veste et le jabot de la chemise. Aucune de ces inventions n'était aussi compliquée et aussi singulière que celle dont on se servait pour faire la sieste, coutume générale et utile pour notre climat. J'ai vu dormir le célèbre Jovellanos, le nez sur l'oreiller, mais sans le toucher autrement que du front, pour ne pas déranger ses boucles.

« Il n'était permis qu'aux personnes qui n'avaient pas de soirées pour le jour même d'affranchir leur chevelure de cette entrave et de l'envelopper d'une résille. Ceux-là sortaient embossés dans une cape écarlate, mais ils n'en étaient pas plus lestes pour la promenade; le bas de soie et l'escarpin ne leur permettaient pas de quitter les chemins royaux. Enfin, les hommes étaient plus heureux que les femmes; ils pouvaient poser le pied sur la terre, tandis que les femmes, élevées sur de hautes mules de bois, étaient contraintes à une marche périlleuse et sautillante qui les faisait ressembler à la poule grattant la terre. Cruellement serrées d'ailleurs par leur corps de baleine, quel exercice pouvaient-elles faire, et comment la moindre agitation ne les aurait-elle pas abattues? Le corps de baleine était quelque chose de tellement inamovible, que l'on voyait des mères de famille nourrir leurs nouveau-nés et leur donner le sein à travers une petite ouverture ou trappe pratiquée dans le corset, pendant que les pauvres petites créatures, pressant de leur bouche altérée les baleines inflexibles, cherchaient inutilement la chaleur du sein maternel.

« Le cavalier subissait par jour trois métamorphoses : cape et résille le matin, habit militaire à midi, et habit galant le soir, pour assister au combat de taureaux. Afin de jouir d'une si douce récréation, les plus graves personnes se coiffaient d'une *montera* de Malaga et se mêlaient au petit peuple. Là leur divertissement était de siffler ou de crier : *Qu'on amène les chiens !* Les théâtres, qui portaient encore et à juste titre le nom de *basses-cours* ou *corrales*, n'étaient ni moins bruyans ni plus moraux.

« La gravité espagnole réservait son silence, son décorum et sa dignité pour les *tertulias* ou soirées. En effet, rien n'était plus grave et plus pathétique que ce qu'on appelait un *refresco* ou collation. Les dames, placées sur une estrade, formaient un front de bataille redoutable, qui ne donnait pas d'autre signe de sensibilité et de vie que le mouvement régulier et monotone des éventails. La fortification parallèle à celle dont je viens de parler se composait des señores ou messieurs, colloqués tous par ordre de dignité, de rang et de mérite. Vous eussiez dit une réunion d'hommes assemblés non pour se divertir, mais pour prêter l'oreille à la redoutable sentence dans la vallée de Josaphat. Point de musique, point de bal, point de conversation agréable ou intéressante; seulement les joueurs de cartes, placés au milieu de l'appartement, avaient le droit de crier et de se dire de grosses injures, ou de marquer à coups de poing donnés sur la table le nombre de leurs triomphes. Parmi ces derniers, il y en avait qui ne cédaient jamais leur poste, et dont la vie entière n'avait été qu'un reversis de cinquante ans. Cette grande affaire terminée, chaque famille se retirait chez elle, et l'on passait autant de temps à se défaire de ces vêtemens compliqués que l'on en avait mis à s'en parer. Pendant que la tête de la dame se désarmait et jetait bas une énorme coiffe et une perruque gigantesque, le front de l'époux se dégageait de son côté d'une batterie de frisures qui l'entouraient de leurs mèches cotonneuses. Combien de ces dessertes nocturnes n'ai-je pas vu s'opérer lorsque j'étais enfant! Hélas! sous mes yeux affligés autant que surpris, la forme et le volume des auteurs de mon existence diminuaient et finissaient par s'anéantir au point de me rendre méconnaissables leur physionomie et leur stature.

« La dernière des occupations journalières et ostensibles de nos pères était de remonter leurs montres, et ce n'était pas un petit exercice, tout gentilhomme espagnol ayant deux montres, et pour chaque montre deux boîtes. Tout était double dans ce temps heureux : deux montres, deux mouchoirs, deux tabatières.

« Tel est l'aperçu des mœurs espagnoles à cette époque, innocentes autant que possible, mais toutes formalistes. Tout était de formule pour le propriétaire, le marchand, l'artisan, le riche, le noble et le plébéien. La formule dominait l'éducation de l'enfant, la matricule du professeur, le choix d'une carrière. Vous preniez un uniforme, vous vous embarquiez pour l'Amérique, et vous en reveniez sans savoir qu'il y a des antipodes, le tout suivant la formule, par respect pour la même idole. La plupart des fils de famille venaient à la cour, c'est-à-dire à Madrid, où ils passaient leur vie en solliciteurs, jusqu'à ce que leurs cheveux blanchissent, étudiant sans cesse l'almanach royal (1). Mais de toutes les professions, la plus formaliste dans ses coutumes, ses idées et ses habitudes, a disparu devant la civilisation comme le nénuphar et les agarics disparaissent devant la culture. C'était la profession des abbés, qui ont inspiré tant de toñadillas et de saynetes, objets de curiosité, d'admiration et de divertissement pour le beau sexe, qui les considérait avec autant d'attention et de surprise que les jeunes botanistes en accordent à cette plante singulière nommée *mandragore.* »

Nous n'avons pas cité cette description de don Jose Somoza comme un chef-d'œuvre de style et de force comique, mais comme une preuve de la situation sociale dans laquelle l'Espagne était tombée vers 1750. A travers les deux volumes des *Apuntes*, vous ne trouvez que deux sentimens, le regret des temps féodaux de l'Espagne, et la révolte contre les temps monarchiques du même pays. Il paraît prouvé jusqu'à l'évidence que, d'une part, les vieilles mœurs se sont conservées dans les classes inférieures et moyennes, et que, d'une autre, la culture et l'imitation de l'Europe constitutionnelle se sont concentrées dans les classes supérieures. Qui pourrait espérer la vie politique, lorsque la tête essaie de commander ce que les membres refusent, lorsque l'une appartient à un système plutôt espéré que compris, les autres à un système pétrifié, mort et malfaisant? De tous les symptômes le plus triste pour un peuple, c'est le mépris du passé; ainsi l'on coupe toutes les racines de l'arbre social, et l'on empêche la sève nouvelle de vivifier le vieux tronc. Partout, et chez les esprits les plus sages comme les plus brillans de l'Espagne, vous apercevez la raillerie des vieilles mœurs. Don Mariano Jose de Larra ne cesse pas, dans les fragmens que nous avons lus, de fustiger et le siècle actuel et le siècle passé.

(1) La *Guia de Forasteros.*

Ce Larra était un jeune homme admirablement doué, qui a terminé sa vie de sa propre main. Bien plus intéressant que ce Chatterton, auquel les Anglais ont élevé un autel après son suicide, la situation de sa patrie et celle de l'Europe s'offraient à Larra sous un aspect si désespérant et si incomplet, qu'après avoir signalé sa verve et son talent par plusieurs fragmens empreints d'une mélancolie amère dont il ne dissimulait pas la cause, il chercha un refuge dans la mort et se tua.

Je ne connais rien de plus déchirant que ces fragmens satiriques dont M. Ochoa vient de recueillir avec un soin pieux les plus brillans et les plus remarquables. Le cadavre de l'Espagne politique se présente partout à Larra et l'épouvante; il compare sa mélancolie à toutes les mélancolies possibles, dont il fait une description originale et amusante, et il prétend que la sienne est plus sombre encore : — « Un homme, dit-il, qui croyait à l'amitié et qui finit par en voir le dedans, un novice qui s'est amouraché d'une femme, un héritier en expectative dont l'oncle meurt aux Indes *ab intestat*, un possesseur de bons des cortès, une veuve qui a une pension inscrite sur le trésor espagnol, un député nommé aux avant-dernières élections, un militaire qui a perdu une jambe pour l'*Estatuto*, et qui est resté veuf d'une jambe et de l'*Estatuto*, un seigneur qui s'est fait libéral pour devenir grand d'Espagne et qui est resté libéral tout simplement; un général constitutionnel qui poursuit Gomez et qui ne le rencontre pas plus qu'on ne trouve la félicité dans ce monde; un rédacteur de journal mis en prison en vertu de la liberté de la presse; un ministre espagnol et un roi constitutionnel, tous personnages profondément lugubres, — sont des êtres gais si on les compare à moi-même pendant ce triste jour des Morts. »

Figaro-Larra (c'est le nom qu'il se donne) entre au cimetière, dont les tombes lui présentent l'image de toutes les destructions et de toutes les ruines que l'Espagne renferme dans son sein sous le nom de société. Pauvre Yorick espagnol, vous avez raison! Tout ce qui paraît avoir vie dans ces sociétés détruites n'est que fantôme, cendre et vaine apparence. Aussi Figaro-Larra ne voit-il que des épitaphes où le vulgaire voit des actes de naissance : *Ci gît le trône, né sous Isabelle-la-Catholique, et mort à la Granja d'un vent coulis. — Ci gît la moitié de l'Espagne assassinée par l'autre moitié. — Ci gît l'inquisition morte de vieillesse. — La Bourse. Ci gît le crédit espagnol.* Enfin, le malheureux Larra déchiffre ces mots : *Ci gît l'espérance.* Ce furent sans doute les dernières paroles qu'il traça.

La même moquerie pleine de fiel règne dans la description de la *Junta de Castel-o-Branco*, par le même écrivain. On sait combien les Espagnols du dernier temps ont abusé des juntes, expérience politique pour réorganiser, au profit d'un parti, quelque image du groupe social qui n'existe plus. « Rien, dit Larra, n'est tel qu'une junte. Les gens qui composent la junte peuvent bien n'avoir rien à faire; il est très possible qu'ils ne fassent jamais rien. Mais la junte n'en est pas moins la chose du monde la plus nécessaire. A peine un parti est-il né, vous le mettez dans une junte comme en nourrice, et, dès qu'il ouvre les yeux, il la voit rassemblée, ce qui n'est pas un petit avantage. Presque toujours la formation de la junte précède la naissance du parti. Cette espèce de junte va courant les chemins, tantôt interceptant, tantôt interceptée, quelquefois prenant l'air ou prenant des bourses en dehors du royaume; il faut que les juntes prennent toujours quelque chose.

« Commençons par nous occuper de la junte de Castel-o-Branco (1). La nuit tombait et l'horizon s'obscurcissait, lorsqu'un Espagnol du temps passé, un de ceux qui ne s'embarrassent guère des choses politiques et qui disent : *Me gouverne qui voudra, il faudra bien que, de manière ou d'autre, je sois gouverné!* traversa Castel-o-Branco. Que venait-il y faire? il serait long de le déterminer. Quoi qu'il en soit, au milieu du chemin, il fut arrêté par un Portugais qui, d'une voix troublée et avec une physionomie de cause perdue, lui dit : — Ohé! Castillan, êtes-vous vassal du seigneur roi Charles V? Venez-vous de Castille? — Notre Espagnol entendait un peu mieux le portugais que les affaires d'état. D'une voix posée et d'un air tranquille, il lui répondit : — Je ne sais pas de qui je suis vassal, et je n'ai pas envie de le savoir; je vais à mes affaires. Je ne fais pas de rois et je n'en défais pas; quiconque se met en route a des intérêts à ménager.

« Le Portugais commençait à se courroucer, et c'était chose redoutable; l'Espagnol s'en aperçut; avant que l'on jetât la maison par la fenêtre, là où il n'y avait ni maison ni fenêtre : — Ne vous fâchez pas, dit-il au Portugais; je serai vassal de qui vous voudrez; les gens de ma race n'ont jamais troublé l'état, c'est chose connue. Quel est donc le roi de ce pays-ci? — Le seigneur Charles V (2). — A la bonne heure, répliqua le Castillan; jusqu'à ce jour, j'avais laissé régner

(1) Ville de Portugal où se rassemblèrent quelques partisans de don Carlos dans les premiers temps de l'insurrection apostolique.

(2) Don Carlos.

paisible sa majesté la reine.... — Castillan! — Allons, allons, ne vous fâchez pas. — Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que le Portugais à la mauvaise figure et l'Espagnol aux bonnes paroles marchassent de conserve comme compère et compagnon.

« Ils avaient à peine fait quelques pas dans le village, lorsque le bruit se répandit au loin qu'un vassal de sa majesté impériale venait d'arriver. Sa majesté impériale ne voit pas tous les jours un vassal qui lui appartienne, attendu que tous ses vassaux sont dans les nuages. Aussi arriva-t-il ce qui devait arriver : quand il y a beaucoup de vassaux et seulement un roi, ce sont les vassaux qui accueillent le roi; mais ici les rois étaient en nombre et le vassal unique. Aussi les rois ne manquèrent-ils pas de fêter l'arrivée du vassal. Les cloches sonnèrent à grande volée. Notre Castillan tout étourdi ne savait ce que cela voulait dire.

— C'est donc grande fête aujourd'hui? demandait le bonhomme. — On fête l'arrivée de votre seigneurie, seigneur Castillan. — Mon arrivée! voyez un peu la différence! En Espagne, je vais et je viens sans que personne y fasse attention; mais, dans ce pays-ci, je vois que l'on s'occupe fort de ce que font les autres.

« Cependant ils arrivèrent à une maison de peu d'apparence, dont l'enseigne portait ces mots en lettres difformes :

JUNTE SUPRÊME DE GOUVERNEMENT
DE TOUTES LES ESPAGNES ET DES INDES, ETC. »

Nous regrettons de ne pouvoir copier toute cette peinture à la Hogarth de la junte et de ses délibérations, le ministère des finances n'ayant pas un maravédis, le ministre de la guerre presque aussi riche, et la discussion qui s'ensuit. Le même Larra est auteur d'une vive et trop juste critique du temps où nous sommes, intitulée *l'A peu près*. Il y traite impitoyablement *l'à peu près* du génie, de l'esprit, de la liberté, de la royauté, de la peinture et de la musique, dont notre époque est victime et témoin.

Les écrivains humoristes sont donc, avec les érudits et les dramaturges, ceux qui nous semblent, parmi les Espagnols modernes, mériter le plus d'éloges. Les squelettes noirs, les pirates bruns, les copies de Byron, les nuages ossianiques, les pastiches de Radcliffe, nous touchent peu. Ces choses d'emprunt, plus ou moins habilement copiées, revêtues du beau langage lumineux et des vastes draperies de la phrase castillane, produisent une sensation désagréable plutôt

qu'heureuse. De quel droit jetez-vous les brouillards du loch d'Écosse sur les sierras que le soleil calcine depuis que le monde existe? Pourquoi cette étoffe lourde et chaude sur des membres hâlés par les étés de l'Andalousie? Ni la raison médiocre et à mi-côte qui ne s'élève pas même jusqu'au scepticisme, ni la critique négative qui nous apprend à nous abstenir et ne nous apprend point le sublime, ni les chiffres douteux de cette science louche et boiteuse que l'on appelle économie politique, n'ont encore porté de bons fruits en Espagne. Mais ce qui fait surtout réfléchir, c'est la distance singulière qui dans ce pays sépare les écrivains du peuple; les écrivains, copistes de Voltaire et de Walter Scott; le peuple, un peu moins instruit que sous les croisades. Quand on pense que les savans commentaires de Clémencin et les poignantes satires de Larra s'impriment dans un pays habité par une population indolente et presque sauvage, et qui s'embarrasse aussi peu de ces résultats philosophiques que des révolutions de Saturne, on est tenté de désespérer de l'Espagne; on s'effraie de cet abîme qui sépare un petit groupe de penseurs de toute une vieille nation. L'Europe réclame comme siens les Lista, les Martinez de la Rosa, les Mesonero, les Miñano, les Clémencin. Ils se détachent de leur pays pour s'affilier à l'autre civilisation supérieure. Mais que devient le pays lui-même? Un peuple qui aurait pour caractère la souplesse, et qui aurait formulé sa gloire d'après d'autres gloires, pourrait fort bien changer d'originalité, n'ayant pas d'originalité véritable : ce peuple, qui a pour caractère le spontané de l'orgueil et la reproduction de son ame propre, ne peut imiter les autres sans changer d'ame et sans perdre son pouvoir. Aussi, malgré les talens que compte aujourd'hui ce pays, la force manque-t-elle à sa littérature. Le tissu de leurs œuvres est généralement peu serré, et cette intensité qui distingue les grandes époques et les peuples puissans ne s'y rencontre guère.

Les Américains des États-Unis n'ont pas encore de littérature; les Espagnols n'en ont plus. L'époque de l'originalité n'est pas venue pour les uns, elle est passée pour les autres. L'heureux et suave imitateur de Robertson et d'Addison, Washington Irving, le peintre de la mer et des forêts, Fenimore Cooper, appartiennent, en dépit d'eux-mêmes, à la race saxonne et au génie saxon; la veine américaine n'est pas trouvée. Elle ne jaillira que d'un état de civilisation plus pressée, plus complète et plus mûre, comme le Rhin, quand il étend ses eaux paresseuses et lentes sur les plaines de sable enclavées dans les rochers des Grisons, n'est pas encore un fleuve et attend

un lit plus profond, une carrière plus étroite, des obstacles plus redoutables, pour devenir le *père des eaux*, le nourricier des deux pays. Si les matériaux suffisans de la société américaine ne sont pas nés, ceux de la société espagnole sont morts. Aussi l'Espagne actuelle a des littérateurs et n'a pas de littérature. On imite, on essaie, on copie, on raille; il y a des esprits droits et fins, des savans distingués, des plumes exercées, des hommes bien doués pour la poésie, et surtout des ames attristées et des esprits mordans, auxquels ces misères n'échappent pas et qui *rient en pleurant*, comme dit Homère. Mais il est facile de reconnaître que la masse populaire ne s'intéresse plus à ces efforts, et que le sommet de la société espagnole n'a point de rapport et de contact avec les pilastres, les colonnes et les fondemens de l'édifice. La littérature se détachant de la nationalité, que peut-elle être? Que peut-on espérer là où le peuple et les femmes (le peuple, qui est femme par l'ardeur des instincts, les femmes, qui sont peuple par la sincérité de la passion) ne participent pas au mouvement et à la vie de l'intelligence?

PHILARÈTE CHASLES.

ESSAI

SUR

LA GUERRE SOCIALE

PAR M. PROSPER MÉRIMÉE.[1]

COLOMBA.[2]

Ces deux écrits, l'un d'histoire érudite et sévère, l'autre d'observation pittoresque et d'imagination, composés presque en même temps, montrent, chez l'auteur à qui on les doit, une alliance et comme un faisceau aussi brillant que serré de qualités diverses et rares. A titre de romancier, d'écrivain original de nouvelles et de petits drames, M. Mérimée a depuis long-temps fait ses preuves et marqué sa place. Venu dans les premiers momens de l'innovation romantique en France, il semble n'avoir voulu, pour son compte, en accepter et en aider que la part vigoureuse, énergique, toute réelle et observée : à d'autres la théorie ou le chant, la vapeur et le nuage. Lui, ennemi du convenu, se méfiant de la phrase, pratiquant à la fois le positif et le distingué, il s'attacha tout d'abord à circon-

(1) Firmin Didot, rue Jacob, 56.
(2) Magen, quai des Augustins, 21.

scrire ses essais pour mieux les creuser et les asseoir. Soit qu'il fît choix d'époques encore neuves à l'étude, soit qu'il se jetât sur des pays à mœurs franches et sauvages, soit même qu'il se tînt à des cas singuliers du cœur, toujours en tout sujet il se retranchait, pour ainsi dire, au début; il mettait une portion de sa vigueur à ne pas sortir du cercle tracé; il faisait comme le soldat romain qui, à chaque halte, avant toute chose, traçait le fossé et posait le camp. C'est ainsi qu'au sein de chaque sujet, de chaque situation donnée, il a opéré avec une sorte de détermination certaine et suivie, qui ne perdait aucun de ses coups. Son audace inexorable poussait droit devant elle, et n'avait pas l'air de se douter d'elle-même. J'ai dit qu'il n'y avait nulle vapeur, rien de vague qui circulât; pourtant, au fond et à travers la discrétion extrême de l'idée, le long de la ligne arrêtée du fait, je ne sais quoi d'une ironie un peu amère se glissait insensiblement et gravait comme à l'eau-forte le trait simple.

On a tant abusé de nos jours du mot *imagination*, on l'a tellement transportée tout entière dans le détail, dans la trame du style, dans un éclat redoublé d'*images* et de métaphores, qu'on pourrait ne pas voir ce qu'il y a d'imagination véritable et d'invention dans cette suite de compositions de moyenne étendue, qui n'ont l'air de prétendre, la plupart, qu'à être d'exactes copies et des récits fidèles. Se figurer et nous représenter si au net les choses comme elles sont, comme elles ont pu être, c'est faire oublier qu'on les crée ou qu'on les combine. Pourtant, je ne crains pas de le dire, chez aucun peut-être des écrivains de ce temps-ci, la faculté impersonnelle, dramatique, narrative, cette qualité que nous avons appris à goûter et à révérer dans Shakspeare, dans Walter Scott, comme dans ses représentans suprêmes, et de laquelle, à l'origine du mouvement romantique, on se promettait ici tant de miracles encore à naître, — nulle part, je le crois, chez nous, cette qualité-là ne s'est produite par des échantillons plus complets et plus purs, plus exempts de faux mélange, que chez l'écrivain réputé si sobre. Le propre de cette faculté, d'ordinaire, en ceux qui la possèdent à quelque degré, est de ne pas se limiter, comme la faculté lyrique, aux années de la jeunesse, et de récidiver bien avant, moyennant les acquisitions variées de l'expérience. *Colomba*, certainement, a prouvé que M. Mérimée, bien qu'il se prodigue peu, n'a pas épuisé ses plus beaux contes, et qu'il est pour long-temps en fonds de fertilité à cet égard. Toutefois, un certain besoin de perfection et de beauté concentrée, une vérité et une justesse de plus en plus soigneusement recherchée, la difficulté

croissante du goût à l'égard de soi-même, l'absence du théâtre aussi et d'un cadre qui incessamment sollicite, bien des causes peuvent faire, en avançant, que les produits de ce genre d'imagination ne remplissent pas toute une vie et y laissent vacantes bien des heures. C'est alors qu'il est bon de se partager, de se faire à temps un goût, une étude durable, ce que j'appellerai un cabinet de curiosités ou un cloître pour la seconde moitié de la vie, la partie de whist ou d'échecs des longues heures paisibles. A mesure que l'esprit juge mieux de l'étendue des choses, de la richesse du passé, de l'incomparable beauté des anciens et premiers modèles, il entre dans une sorte de sérénité un peu calme et refroidie, qui tempère la veine féconde. Cette jouissance de réflexion si douce et légèrement attristée élève davantage peut-être, mais n'a plus rien qui encourage. Par respect pour le beau même, mieux envisagé et pleinement senti, à quoi bon le tenter encore, l'aller offenser peut-être, à moins de quelques retours irrésistibles? L'étude alors est là, l'érudition dans toutes ses branches, et avec ses ingénieux travaux, plus longs à coup sûr que la vie : elles ont pour objet d'occuper, d'animer, s'il se peut, les saisons sur lesquelles d'abord on ne comptait guère, et qui ont déconcerté plus d'un.

M. Mérimée s'y est pris à l'avance, en homme très prudent; voilà près de dix ans qu'il s'est fait antiquaire. J'oserai penser que ses fonctions d'inspecteur-général des monumens n'ont été que le prétexte : la science elle-même l'attirait. De tout temps et jusque dans le premier entrain de l'imagination, on a pu remarquer sa vocation d'étudier de près les choses, de les bien savoir, de les savoir avec précision seulement. Ce qui ne peut être su de cette sorte, ce qui ne peut être saisi et déterminé d'après des caractères positifs et des particularités sensibles, volontiers il l'ignore, ou du moins il fait tout comme, et l'abandonne, sans paraître s'y mêler, aux controverses et aux échos d'alentour. Une fois entré dans l'érudition, il a dû redoubler ce soin rigoureux; célèbre dans le roman et dans le conte, il fallait, avant tout, qu'on ne pût jamais l'accuser de confondre les genres. Ceux qui s'attendaient d'abord à trouver dans ses *Notes* archéologiques une seule trace d'*impressions* de voyages, ont été bien surpris; c'est qu'ils le connaissaient peu. Chose plus piquante, irritante même! cette méthode exclusive avait l'air de tomber d'un air de rapidité et d'aisance. Ils n'y comprenaient plus rien.

L'auteur put sourire tout bas : ce n'était pas, en effet, pour ce public ordinaire qu'il prétendait faire ses preuves dans le moment. Il avait les gens du métier à édifier, à convaincre; et ils sont difficiles,

ils sont en armes, on le sait, contre tout nouveau venu, surtout quand celui-ci se présente avec des titres brillans, acquis ailleurs. Il doit au préalable les faire oublier. Et moi aussi, dira-t-il au besoin pour être admis parmi eux, *anch' io...*; et moi aussi, je ne suis pas peintre. Au fait, chaque genre, chaque branche de l'érudition particulièrement est gardée par des dogues tant soit peu hargneux; on les apaise, non pas en leur jetant des gâteaux de miel (gardez-vous de miel!), mais en leur offrant d'abord quelques petites pierres sèches. Quand ils ont digéré quelques-unes de ces pierres, ils disent que c'est bien, et vous laissent passer, même avec vos idées, avec votre trésor. Une fois passé, on n'a plus à s'occuper d'eux, et l'on va rejoindre les gens d'esprit d'au-delà.

Aujourd'hui donc que les preuves sont fournies, M. Mérimée n'a rien à dissimuler; son esprit des mieux faits et sa plume des plus sûres restent libres; il lui suffit d'observer, dans ses travaux d'érudit, la ligne sévère qui est de son goût et du bon goût propre au genre même. Les nouveaux sujets qui l'occupent désormais, promettent, non pas un mélange, mais bien un emploi uni et concerté de ses facultés les plus belles. Il prépare une histoire de Jules César. L'*Essai sur la Guerre sociale*, dont nous avons à donner idée ici, n'est qu'une espèce d'introduction par laquelle il a cru nécessaire de préluder.

Il est impossible, en effet, de se rendre compte du rôle et des desseins de César sans se retracer à fond l'état de la république, telle que l'avaient faite les dernières luttes de Marius et de Sylla. Or ces grands ambitieux avaient rencontré sur leur chemin des auxiliaires ou des adversaires dans les alliés latins et italiotes; la lutte que ceux-ci avaient entreprise contre Rome, la guerre *sociale*, comme on l'appelle, était venue traverser et compliquer le duel flagrant des deux précurseurs de Pompée et de César. On a bientôt fait de dire que Marius représentait le principe populaire, et Sylla l'élément patricien; que le plébéïanisme, depuis les Gracques, était généralement favorable à l'émancipation de l'Italie tout entière et à une égalité de droits à laquelle s'opposait le sénat; que les Italiens s'armèrent pour conquérir par la force ce qu'on leur déniait avec iniquité; que la guerre fut atroce et Rome plus d'une fois en danger; que le patriciat, en triomphant même, en se relevant un moment par l'épée de Sylla, ne put guère faire autre chose que ce qu'aurait fait également l'autre parti s'il eût été victorieux, c'est-à-dire proclamer les concessions devenues inévitables et qui ne s'arrêtèrent pas là. Voilà le gros de l'évènement; mais toute l'originalité, toute la vérité gît

dans le détail. En se servant de ces termes abstraits sous lesquels se glissent si aisément des idées toutes modernes, on n'arrive à rien de véritablement satisfaisant pour les esprits investigateurs; on ne fait qu'irriter leur curiosité, comme en leur posant le problème. M. Mérimée s'y est attaché et nous semble l'avoir résolu autant qu'il pouvait l'être. Bien des pièces de conviction manquent en effet : les livres de Tite-Live offrent une lacune à cet endroit, les commentaires de Sylla ont péri. Et puis Rome rougissait de cette plaie au sein qui lui fut faite au plus fort de sa puissance, et ses historiens ont l'air de s'être entendus pour l'embrouiller et pour la couvrir. S'emparant de tous les témoignages qui leur sont échappés, les contrôlant réciproquement, les complétant, lorsqu'il le faut, par des inductions brèves, M. Mérimée, sans phrases, sans système, avec ce sentiment continu de la réalité et ce besoin qu'il a en tout de s'expliquer les choses comme elles se sont passées, nous a donné un récit instructif, enchaîné, attachant, et qui jette, chemin faisant, la plus grande clarté sur l'ensemble de l'organisation romaine.

Quand je dis qu'il nous l'a *donné*, je vais un peu loin pourtant : l'ouvrage (lit-on dans un avis qui précède), tiré à un petit nombre d'exemplaires, n'est pas destiné au public. L'auteur n'aurait voulu véritablement que faire épreuve de son application historique, et la soumettre aux personnes compétentes. Je conçois cela pour le mémoire sur les médailles italiotes qui forme appendice; il y a là matière toute spéciale et demi-grimoire; mais, pour le récit, pour le corps même du volume, dussé-je parler par anticipation d'une seconde édition, je persiste à en juger d'après l'effet éprouvé, c'est à tout le public que l'excellent Essai s'adresse, c'est à travers tout ce public qu'il ira çà et là découvrir son juge entre cent lecteurs.

Nous n'en pouvons parler qu'à titre de lecteur que ces questions, et la façon dont elles sont ici traitées, intéressent. Dès le début, l'historien analyse et expose la condition diverse des divers peuples d'Italie soumis à la domination romaine, les Latins les plus favorisés, les Italiotes : quelque différence de régime qui parût d'abord entre ces peuples de la péninsule et les étrangers proprement dits ou *barbares*, leur liberté se réduisait au fond à une satisfaction d'amour-propre accordée à des vaincus, tandis que la toute-puissance restait en réalité au peuple conquérant. Les causes complexes, qui, après les grandes guerres d'Annibal, rendaient la situation de l'Italiote de plus en plus précaire et pénible, à mesure qu'au contraire celle du citoyen romain s'élevait et visait au roi, sont très bien démêlées et

viennent se traduire en un tableau général d'oppression et de dépopulation tout-à-fait effrayant. C'est alors, vers l'an de Rome 617, qu'un jeune homme d'une famille plébéienne, mais illustre, un élève formé de la main des philosophes grecs, Tibérius Sempronius Gracchus, « dont le caractère bon et humain n'avait pu être corrompu par l'orgueil exclusif de sa nation », comme il traversait l'Etrurie pour aller servir en qualité de questeur dans l'armée qui s'assemblait contre Numance, fut frappé de l'aspect désolé de ce pays célèbre autrefois par sa richesse ; il s'en demanda les causes, il songea aux grands remèdes : de là plus tard ses tentatives de tribun et sa catastrophe. Mais, sans m'engager ici dans les obscurités, même éclaircies, de la loi Sempronia ou de la loi Licinia, je n'ai voulu que faire remarquer en passant le ton naturel et *humain* avec lequel l'historien caractérise le premier mouvement de Tibérius Gracchus. Au rebours en effet de tant d'écrivains de nos jours qui, dès qu'ils abordent l'histoire, se font tout farouches, fatalistes et terroristes à froid, M. Mérimée ne recule pas devant les bons sentimens quand il les rencontre, et ne rougit pas de les exprimer simplement. Il observe le sens moral dans ses récits. Les Samnites révoltés, sous le commandement de Marius Egnatius, ont-ils taillé en pièces, dans la Campanie, une armée nombreuse de Lucius Cæsar forcé de chercher abri sous les murs de Téanum : « L'histoire se tait, dit-il, sur l'origine du vainqueur de Cæsar ; mais, d'après la conformité des noms, j'éprouve quelque plaisir à supposer que ce Marius Egnatius était un fils du préteur de Téanum, battu de verges trente ans auparavant sous les yeux de ses concitoyens. La Providence permet quelquefois ces tardives et terribles réparations. »

Maintenant voici le récit du préteur battu de verges : la condition des Italiens, c'est-à-dire des plus favorisés des sujets de Rome, de ceux qu'on appelait alliés, en va cruellement ressortir.

« Un consul romain passait à Téanum, ville de la Campanie, dans le pays des Sidicins. Il voyageait avec sa femme, ses officiers, ses affranchis, ses esclaves, en un mot ce que l'on appelait sa *cohorte*. Dans de semblables occasions il devait être défrayé par la république ; mais, comme la plupart des magistrats romains, il vivait partout aux dépens de ses hôtes. Un consul à Téanum ! voilà toute la ville émue. Les magistrats s'empressent autour de lui. On le loge dans la meilleure maison, on l'héberge magnifiquement, lui et son monde. Maint affranchi reçoit des présens ; peut-être le consul lui-même daigne-t-il en accepter, soit pour épargner à Téanum le fardeau des logemens

militaires, soit pour se souvenir des Sidicins dans le sénat où les pauvres alliés ont tant besoin de protecteurs. La femme du consul veut se baigner. Le bain des femmes est mal orné, il ne lui convient pas. — « Je veux lé bain des hommes, » dit-elle. Aussitôt M. Marius, principal magistrat de Téanum, envoie son questeur pour que la foule des baigneurs cède la place à l'illustre voyageuse. Mais il leur faut du temps pour se rhabiller, et la femme du consul attend un instant à la porte des thermes. Elle se plaint; grande colère de son mari. Par son ordre ses licteurs saisissent M. Marius, et le battent de verges dans le forum. Cela se passait vers 630 ; » c'est-à-dire un peu plus de trente ans avant les représailles à main armée d'un autre Marius sous ces murs de Téanum. Mais on voit que M. Mérimée, dans ce nouveau cadre de l'histoire critique, ne s'est pas interdit son parfait talent de raconter (1).

Les vexations croissantes, tous les genres de griefs sourdement accumulés, les tâtonnemens législatifs impuissans, et les tentatives tribunitiennes coupées de tragique, remplissent quarante années préliminaires, durant lesquelles les guerres contre les Cimbres viennent jeter une puissante diversion, mais aussi de nouveaux fermens pour l'avenir. Les Gracques, Saturninus, Drusus, périssent tour à tour à la tâche, laissant des renommées plus ou moins équivoques après des destinées inaccomplies. Caïus Gracchus, je l'avoue, ne m'est pas suffisamment expliqué encore par les alternatives perpétuelles de témérité et d'indécision que dénonce en lui l'historien. C'est un caractère dont la clé ne me paraît pas retrouvée : elle est comme tombée à jamais dans ce gouffre du Forum rouvert sous ses pas. En terminant cette esquisse de la période qui précède la prise d'armes, et durant laquelle l'explosion put sembler à chaque instant imminente, M. Mérimée s'étonne à la fois et de la patience prolongée de l'Italie et de l'aveuglement de Rome; il en retrouve plusieurs causes dans l'organisation politique, bien différente des deux côtés. Les gouvernemens d'Italie, tous plus ou moins aristocratiques, avaient peu changé de forme sous la domination romaine, et s'étaient comme *pétrifiés* au point où la conquête les avait saisis. La noblesse italiote, devenue cliente de Rome, ne fit long-temps de ses réclamations qu'une question personnelle, une affaire de faveur qui se menait par

(1) Le trait est tiré des *Nuits attiques* (liv. X, chap. III); Aulu-Gelle lui-même n'a fait que citer textuellement les courtes paroles de C. Gracchus. En comparant, j'ai mieux apprécié le soin achevé du narrateur et son art de mettre en scène sans en avoir l'air.

la corruption et l'intrigue. Avant qu'elle songeât à généraliser les griefs, et à y intéresser la plèbe domestique qu'elle continuait d'opprimer, il fallut qu'elle se fût bien assurée du peu de succès de son moyen; il fallut du temps aussi pour que cette plèbe italiote comprît et s'émût. A Rome, enfin, le parti démocratique n'était pas un allié très fidèle et très chaud de la cause italienne, bien que des tribuns essayassent parfois de donner le change et de confondre. Entre la plèbe romaine et les nations italiotes, il y avait, dit M. Mérimée, une barrière aussi haute qu'entre le maître et l'esclave. Céder aux alliés une partie de ses droits, c'eût été aux yeux du dernier plébéien de Rome s'avouer vaincu par des ennemis dont on lui redisait chaque jour la défaite; c'eût été comme renoncer à une propriété qui, pour n'être qu'une satisfaction d'amour-propre, ne lui en était pas moins précieuse. De telles considérations si judicieuses et lumineuses appartiennent à cette véritable et, j'ose dire, unique philosophie de l'histoire, comme Machiavel et Montesquieu l'entendaient, qui ne procède qu'appuyée sur l'observation humaine et sur les faits.

Enfin la guerre éclate; le meurtre de Drusus, patron des Italiotes à Rome, donne le signal, et le complot, depuis quelque temps tramé, se déchire à nu. Bien des lieutenans et des soldats de Marius ressaisissent l'épée, mais cette fois contre Rome. C'est le glaive romain, c'est le pilum, ces terribles armes des légions, qui vont faire de part et d'autre les blessures. Rome recule aux années de son berceau où l'ennemi n'était jamais qu'à quelques journées, et où la fumée des camps montait aux collines de l'horizon. Il lui faut compter comme au premier jour avec ces noms redoutés, les Marses, les Samnites. Il faut, après que ses aigles victorieuses ont rempli le monde, se retrancher au-devant du gîte et redevenir louve.

Nous n'avons pas à suivre M. Mérimée à travers les détails de cette stratégie savante, difficile, à tout moment coupée; il la rend pour la première fois claire, vraisemblable, et se complaît dès-lors, on le conçoit, à la faire saisir. Mais ce dont nous ne lui savons pas moins de gré, c'est d'avoir, avec quelques traits simples, authentiques, et sans rien prêter à l'histoire, retrouvé et comme restauré les caractères de ces chefs vaillans, un Vettius Scaton, un Pompædius Silon, un Papius Mutilus, un Pontius Télésinus. Souvent dans les débris de statues tronquées, quand elles sont de grande façon, un seul reste du torse ou du masque donne à juger de l'ensemble : de même pour quelques-uns des hommes dont il s'agit. Le profil lui-même apparaît, l'attitude grandiose se dessine du moins : l'injure des temps et de la

fortune est, en quelque sorte, réparée. Dirai-je qu'on reconnait ici, sous la marche couverte et le procédé rigoureux de l'historien, un indice de cette sympathie qui l'a porté, en ses œuvres d'imagination, à suivre de près, à reproduire tour à tour le Corse, l'Illyrien, l'Espagnol en Fionie, les résistances héroïques et sauvages?

La mort surtout de chacun de ces chefs indomptables a de quoi se graver dans la mémoire, par la manière dont l'historien nous l'a fixée. Le Marse Vettius Scaton est fait prisonnier dans une retraite : déjà on le conduit au consul. Un de ses esclaves, auquel personne ne faisait attention, marchait à ses côtés. Tout à coup cet homme, arrachant l'épée à l'un des soldats de l'escorte, en frappe Scaton et le tue sur la place : « J'ai affranchi mon maître, s'écrie-t-il avec triomphe; à mon tour, maintenant! » Et il se passe l'épée à travers le corps. — Un autre chef, Judacilius, s'étant jeté dans Asculum aux abois, voit d'abord qu'il ne peut s'y défendre, et que les habitans sont à bout. Il n'hésite pas; il fait massacrer tous ceux de la faction favorable aux Romains, et à la suite d'un grand festin donné sous le vestibule du temple, lui-même, s'étendant sur le lit funèbre, il boit le poison : ses soldats allument le bûcher tout préparé, qui dévore en un instant, dit l'historien, le plus brave des Asculans et les dieux de sa patrie. Le vainqueur frustré n'aura rien des trophées du triomphe.

Mais c'est quand on est à la seconde ou plutôt troisième guerre sociale, à celle qui complique le retour de Sylla, et dans laquelle les seuls Samnites et Lucaniens indomptés tiennent tête jusqu'à la fin avec l'énergie du désespoir, c'est alors que l'intérêt grandit, et que le sujet, comme dans une dernière scène, se fait égal vraiment au cadre de l'empire. La pointe hardie de Télésinus sur Rome, sa victoire tout d'un coup arrachée, Sylla qui se croit perdu et qui est vainqueur par l'aile opposée, ces jeux sanglans, bizarres, du courage et du destin, fournissent un chapitre d'une haute beauté. Cinquante mille morts des deux partis étaient étendus sur le champ de bataille. « Long-temps, dit l'historien, on chercha Télésinus. On le trouva enfin percé de coups, mais respirant encore, entouré de cadavres ennemis. L'orgueil du triomphe se lisait dans ses yeux éteints, qu'il tournait encore menaçans vers Rome. Heureux si la mort le surprit tandis qu'il se croyait vainqueur! »

Le frère de Télésinus et Marius, fils du grand, étaient enfermés dans Préneste. Ils tentèrent de s'échapper par un souterrain; mais, ne l'ayant pu, ils ne voulurent pas laisser à leurs ennemis la joie de les voir mourir. « A cette époque, dit l'historien, la fureur des com-

bats de gladiateurs avait fait inventer une espèce de suicide à deux. Déterminés à périr, deux amis se battaient l'un contre l'autre; acteurs et spectateurs à la fois, c'était un dernier plaisir qu'ils se donnaient. Tel fut le genre de mort que choisirent Marius et Télésinus. Le Romain, plus adroit escrimeur, tua le Samnite, et, blessé lui-même, se fit achever par un esclave. Eux morts, la ville ouvrit ses portes. »

Et après avoir exposé les conséquences de cette bataille de Rome, où la nationalité italienne périt, et où Rome en même temps épuisa son reste de vigueur et de défense, comme patrie distincte, l'historien résume le tout en cette forte image : « Le duel de Marius et de Télésinus fut comme un présage des destinées de l'Italie. Le Romain tua le Samnite, puis tomba expirant sur le cadavre du guerrier qu'il venait d'abattre. Ainsi l'Italie est morte; mais Rome, frappée au cœur, ne devait pas lui survivre long-temps. »

Parmi les figures qu'il rencontrait au premier plan, il en est deux que M. Mérimée n'a pu négliger : Marius et Sylla, en effet, ressortent de maint passage dans tout leur relief et toute leur empreinte. Énergie, grandeur, grossièreté, vices et bassesse, ces traits en eux de la nature romaine corrompue, sont envisagés d'un coup-d'œil ferme et recueillis dans une parole en quelque sorte latine elle-même, sobre, positive, et qui n'ajoute rien de moderne aux choses. Je ne répondrais pas pourtant que, dans la dernière vue sur Sylla abdiquant et mourant, il n'y ait un coin de perspective à travers lord Byron. Quoi qu'il en soit, cette fin éloquente et majestueuse de ton aspire dignement à rejoindre le dialogue de Montesquieu.

Elle est immédiatement précédée d'une digression approfondie sur la réforme politique du dictateur, et sur l'état probable où il trouva les comices ou assemblées du peuple. Dans un récit destiné au public, on pourrait désirer que quelques-unes de ces pages fussent détachées du texte qu'elles ralentissent, et allassent former une note ou supplément. Nul doute que les érudits n'y trouvent plus d'un point à discuter. Mais notre objet n'a pu être ici que de donner un *extrait*, humble expression très en usage dans l'ancienne critique, dans celle qui se borne à rendre compte et à exposer.

Nous n'avons rien de tel à faire à propos de *Colomba*, si récente ou plutôt si présente, et que tout le monde a lue. Un jugement même semblera bien superflu après le succès universel. Prétendre expliquer à chacun pourquoi il y a pris plaisir, c'est trancher du docteur en agrément. *Colomba*, dans sa nouveauté, a tenu tête au fameux traité du 15 juillet; elle y a fait une diversion charmante, et,

si on a tant parlé du traité, ce n'est pas assurément sa faute à elle, car on ne parlait que d'elle en même temps. Le monde, si léger et si indifférent qu'il soit, ne se trompe guère à ce qui est très bien. Lorsqu'une œuvre puissante, marquée de beautés fortes, poétiques, chargée aussi de bizarrerie et d'excès, se pose devant lui, il peut la méconnaître; mais, dès qu'une production parfaite se présente, il dit du premier coup : *C'est cela!* Très peu de gens sont allés en Corse; les mœurs de ce pays diffèrent des nôtres autant qu'il se peut; elles sont souvent atroces, sanglantes, et le monde n'aime guère en soi l'atroce et le sanglant. Quand on lui en sert au théâtre ou en roman d'un air d'ogre, il hausse les épaules et tourne la tête de dégoût. Mais ici on ne s'y est pas mépris, on a senti au début que c'était vrai, que c'était amusant, que ces singularités énergiques jouaient dans leur cadre, qu'un guide aisé et sûr, et pas dupe le moins du monde, tenait la main. C'est alors qu'il y a plaisir à se laisser aller et à tenter l'aventure. Plus ce qu'on lit sort du cercle des habitudes, et plus on est charmé. L'audace vous gagne, le goût s'aguerrit. Le matin on a suivi Rob-Roy en son Écosse; on se fait Klepte tout un soir, et l'on se jette dans le mâquis du fond de son fauteuil.

Est-il bien que Colomba, pour exciter son frère, aille couper de nuit l'oreille au cheval qu'il doit monter le lendemain, lui laissant croire que ce coup vient des Barricini? Je me rappelle toute une discussion très vive et en fort bon lieu là-dessus. Quelqu'un avait dit que c'était inutile, que l'effet sur Orso était manqué : on se récria. Quoi, inutile? Mais c'est le trait de caractère, la singularité la plus naïve, la plus empreinte de vraie couleur. Dans sa superstition de vengeance, Colomba n'imagine rien de plus odieux, de plus ulcérant, que cette oreille fendue à la pauvre bête. Et puis, pour accomplir son stratagème, qu'elle est belle et féroce, se glissant sans bruit dans l'ombre le long de l'enclos! telle la Simétha de Théocrite opérant sous la lune ses enchantemens.

Les voyages sont très beaux à faire, mais on ne les fait pas toujours, et il en est qu'on n'exécute bien que dans la jeunesse. Irez-vous jamais en Corse et dans le cœur du pays? C'est douteux; il y a mieux, aujourd'hui c'est presque inutile. Quelques heures d'aimable lecture vous en dispensent: vous avez *Colomba*. Lisez, et avec la fatigue de moins, avec les coups de fusil en idée, vous êtes revenu.

Le début est tout gracieux et légèrement ironique, une causerie spirituelle, assaisonnée de plaisant. On n'approche du sujet que par degrés, à travers un prélude ménagé; on s'y apprivoise. Avec Co-

lomba, le génie corse en personne apparaît et ne quitte plus. Au moment où cette belle jeune femme au regard sombre emmène avec elle son frère à cheval, fusil sur l'épaule, et sourit d'une joie maligne, on est comme miss Nevil, et un frisson vous prend : il semble qu'Orso soit ressaisi par la voix fanatique du sang, et qu'il entre sous l'influence barbare. On sent qu'à moins de quelque intervention qui rompe le charme, le voilà enlacé, tôt ou tard perdu; il a le pied dans le cercle de l'enchanteur. Il eût été plus logique, plus hardi peut-être, de l'engager encore davantage, de le faire céder plus directement qu'il ne fait. Nul doute qu'un narrateur vraiment primitif ne l'eût pris de la sorte et ne fût allé au bout; mais, pour nous, lecteurs modernes, qui, après tout, ne sommes pas Corses, qui nous intéressons à Orso et qui tenons fort à ce qu'il ne finisse ni par le mâquis ni par les galères, nous sommes heureux de la dextérité du romancier qui nous l'a montré cédant tout autant qu'il faut et s'en tirant toutefois, ne commençant pas le premier, mais, du moment qu'il s'en mêle, faisant *coup double*. L'action du roman, l'honneur d'Orso, et l'agrément du lecteur qui pense en ceci comme miss Nevil, sont parfaitement conciliés.

Cette miss Nevil, avec sa grace de jeune fille pourtant audacieuse, adoucit à point la couleur sans l'amollir; un air de décence et de pureté virginale circule. C'est un beau moment que celui de l'aveu, quand elle soigne Orso blessé dans le mâquis, et, lorsqu'au retour, à la simple question de son père : « Vous êtes donc engagée avec Della Rebbia? » elle répond par un *oui* simple en rougissant. « Puis elle leva les yeux, et, n'apercevant sur la physionomie de son père aucun signe de courroux, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion. » Toujours un peu d'ironie, on le voit, mais qui ne fait que mieux valoir les sentimens choisis et naturels.

Le dernier chapitre, dans lequel Colomba rencontre à Pise le vieux Barricini mourant, et lui verse à l'oreille un dernier mot de vengeance, a paru à quelques-uns exagéré et tomber dans le roman. Mais il fallait finir; le but était atteint, la Corse était peinte; l'auteur n'a pas craint de se trahir dans le dernier trait et de laisser voir le jeu. C'est comme au théâtre dans la scène finale; tous les acteurs font la ronde, et le poète ne se cache plus.

M. Mérimée, même en préparant son histoire de Jules César, ne saurait demeurer sourd à ce cri universel du public : « Donnez-nous encore des *Colomba*. » Il voyage dans ce moment en Grèce, et visite

ce pays des souvenirs redevenu nouveau. Je ne sais trop ce qu'il en rapportera, mais j'ai confiance. En attendant, il me semble à la réflexion que, dans ce fond de l'antiquité immortelle, rien ne représente mieux Colomba qu'Électre; oui, l'Électre de Sophocle pleurant tout le jour son père et attendant Oreste. Oreste, il est vrai, a moins de peine à se décider qu'Orso, et arrive tout enflammé, ne respirant que meurtre. Le chœur aussi, cet excellent chœur débonnaire, est plutôt disposé à apaiser Électre, et il ne joue pas le rôle de provocateur, il ne donne pas le *rimbecco* à la manière corse. Voilà des différences (1). Pourtant, dans la pièce grecque également, tout parle de vengeance, d'immolation : l'oracle d'Apollon, consulté par Oreste, l'a ordonnée. Némésis ou *vendetta*, qu'importent les noms? c'est la même inspiration fatale et comme la même muse. Électre, sous le vestibule du palais de Mycènes, erre depuis des années, criant et hurlant sa douleur; c'est une *voceratrice* sublime d'attente et d'attitude. Elle se compare dans sa plainte au rossignol qui a perdu ses petits; elle s'écrie à qui la veut consoler : « Insensé qui peut oublier ses parens morts de la *male mort!* Ce qui convient à mon cœur, c'est l'oiseau gémissant qui pleure Itys, toujours Itys. Hélas! hélas! ô Niobé, qui as tant souffert, tu es pour moi comme un dieu, ô toi qui, dans ton sépulcre de pierre, toujours pleures! » Eh bien! qu'est-ce là autre chose que l'inspiration constante et même les images familières de l'orpheline Colomba, plus calme d'ailleurs dans sa triste sérénité? Écoutons-la : « — Un jour, un jour de printemps, — une palombe se posa sur un arbre voisin, — et entendit le chant de la jeune fille : — Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule : — un cruel épervier m'a ravi ma compagne.... » Qu'on relise le reste de la *ballata;* on a précisément l'image du rossignol d'Électre. Et cet autre refrain qu'à l'oreille d'Orso tous les échos murmurent, ne le cède à rien en opiniâtre et fixe clameur : « — A mon fils, mon fils en lointain pays, — gardez ma croix et ma chemise sanglante... — Il me faut la main qui a tiré, — l'œil qui a visé, — le cœur qui a pensé... » La scène avec les Barricini autour de la bière du pauvre Pietri ne ferait pas un indigne pendant, pour le tragique, à ce qui se passe là-bas au pied du tombeau d'Agamemnon.

On se rappelle la joie fière, le rayonnement orgueilleux de Colomba emmenant et comme reconquérant son frère; on le compare-

(1) Dans *les Coéphores* d'Eschyle, qui sont le même sujet, le chœur se montre plus excitant.

rait au délire, aux transports éperdus d'Électre reconnaissant le sien : « O chère lumière !... ô voix, est-ce bien toi qui arrives à mon oreille ?... » Mais, encore une fois, Oreste ne résiste pas, il n'y a pas lutte ; le sérieux antique va jusqu'au bout ; au lieu des nuances, on a le sublime et le sacré. Cela ne finit pas, pour tout dire, par un *coup double* et par un mariage.

Une réflexion consolante ressort toutefois : c'est donc ainsi que le talent vrai peut encore, par des retours imprévus, atteindre à quelques accens des anciens. Au moment où, par le sujet et par la manière, il a l'air de se ressouvenir le moins des modèles enseignés, tout d'un coup il les rejoint et les touche au vif sur un point, parce qu'ainsi qu'eux il a visé droit à la nature. Toutes les Électres de théâtre, les Oreste à la suite, les Clytemnestre de seconde et de troisième main (et combien n'y en a-t-il pas !), sont à mes yeux plus loin mille et mille fois de l'Électre première que cette fille des montagnes, cette petite *sauvagesse* qui ne sait que son *Pater*. *Colomba* est plus classique au vrai sens du mot : voilà ma conclusion.

SAINTE-BEUVE.

LA

GALERIE ROYALE

DE TURIN.[1]

Quand on arrive de France, et que l'on vient de traverser les Alpes de la Savoie, Turin semble une ville italienne; quand on revient de Naples ou de Rome, on se croirait dans une ville française. Turin, la plus petite des capitales, est peut-être la plus propre et la plus régulière des villes. La plupart de ses rues sont tracées au cordeau et décorées de chaque côté d'édifices semblables. Quelques-unes sont même bordées d'une double rangée de portiques à arcades. Comme la température y a quelque chose de la vivacité et de la crudité alpestres, on pourrait se croire à Berne, ville des portiques par excellence; mais bientôt les riches uniformes, le bruit des voitures et des chevaux, et, s'il faut tout dire, l'aspect misérable d'une partie de la population qui afflue sous ces portiques, nous reportent de la capitale des vingt-deux cantons en pleine monarchie. Turin est le siége d'une cour, et, à en juger du moins par les dehors, d'une cour militaire. Le luxe des uniformes est celui qui domine avant tout. Ce

(1) *La Reale Galleria di Torino,* illustrata da Roberto d'Azeglio; Torino, stabilimento tipografico di Alessandro Fontana; 1836-1841.

luxe a envahi de nos jours les deux extrémités de la péninsule italique, Naples et Turin. A Naples, cette pompe est quelque peu théâtrale; à Turin, elle est plus sérieuse. Cette ville tient en effet les clés de l'Italie du côté où ses portes ont besoin d'être le mieux fermées. Du haut des remparts, on aperçoit à l'horizon les neiges du Saint-Bernard, les hauteurs de Montenotte et de Millesimo, et la plaine de Marengo.

C'est à cette position frontière, et toujours menacée, que les Piémontais attribuent l'infériorité de leurs artistes comparés à ceux des autres états de l'Italie. Leurs princes, sentinelles avancées du Midi, ont toujours été trop occupés de défendre leur pays contre les invasions de l'étranger pour songer à ce qui pouvait l'orner. L'entretien d'armées considérables et de places fortes importantes épuisait leurs trésors. Si quelqu'un d'entre eux venait à encourager les arts, c'était dans de courtes périodes de repos, quand une trève ou un traité de paix leur permettait de déposer l'épée. Dans un état républicain comme Athènes, Florence, ou la Hollande, les arts peuvent fleurir au milieu des troubles et en des temps de luttes et de guerres continuelles, chaque citoyen ne comptant que sur soi ou sur ses égaux. Dans une monarchie absolue, c'est bien différent. Les encouragemens et les récompenses découlent d'une seule main, de la main du souverain. Que le souverain soit distrait par la nécessité de veiller au salut de l'état, que sa main se ferme, le travail et l'encouragement manquent à la fois à l'artiste, et l'art dépérit et meurt. En revanche, sous un prince homme de goût et judicieusement magnifique, combien l'unité n'enfante-t-elle pas de merveilles! Celui qui est fort de la force de la nation, riche de sa richesse, peut toujours de grandes choses. Il n'a qu'à vouloir et à savoir. Nous ne doutons pas que les princes piémontais n'aient souvent voulu, mais rarement ils ont su, et plus rarement encore ils ont pu.

La peinture a été cultivée de temps immémorial en Piémont, mais presque toujours par des peintres venus du dehors. Il n'y a jamais eu d'école piémontaise proprement dite, et même, à l'exception du mystique Gaudenzio Ferrari, le Piémont n'a jamais eu de peintre du premier ordre.

Les artistes de talent qui travaillaient pour les princes piémontais dans les courts intervalles de paix dont jouissait le pays, furent presque tous étrangers. Rarement ils entreprenaient la décoration d'un édifice, la peinture d'une coupole : c'eût été trop dispendieux; le temps d'achever un ouvrage de longue haleine leur eût d'ailleurs

manqué. Ils terminaient dans leur atelier une statue ou un tableau, et ils l'envoyaient au prince qui les leur avait commandés. Il ne faut donc pas s'étonner si le Piémont, n'ayant jamais été la patrie des artistes, a cependant de fort belles collections de tableaux.

De toutes ces collections, la nouvelle pinacothèque du château, dite la Galerie royale (*Reale Galleria*), est la plus magnifique; on y trouve en grand nombre des tableaux des diverses écoles italiennes, des écoles allemandes et françaises, et particulièrement de l'école hollandaise. Avant la formation de ce musée, Lanzi faisait déjà remarquer, à juste titre, que les palais des princes piémontais, que décoraient une foule de médiocres tableaux italiens, renfermaient plus de tableaux flamands du premier ordre qu'aucune autre habitation royale.

Ce sont les meilleurs tableaux disséminés dans ces divers palais et dans les collections de Gênes, qui appartenaient à l'état, qu'on a réunis dans le *Castello Reale*. Le prince actuel s'est, dans cette occasion, montré vraiment libéral; il a voulu faire jouir plus facilement la nation des richesses accumulées à la longue par ses ancêtres; il a généreusement dépouillé ses collections privées, et il a formé la Galerie royale, qu'il a ouverte au public. La Galerie royale prend désormais place au nombre des premières collections européennes du même genre.

On a prétendu qu'en formant ce riche musée, le monarque piémontais s'était proposé un autre but; qu'il ne voulait pas seulement donner de stériles jouissances au public, qu'il voulait encore ressusciter l'art, présenter à ceux qui le cultivaient un modèle permanent de perfection, et, comme disent messieurs les écrivains piémontais initiés à ses projets, charger ces grands maîtres des vieilles écoles d'un muet et perpétuel enseignement. Nous doutons fort que ce but soit jamais atteint. *Nil facies invitâ Minervâ*, c'est-à-dire, dans ce style mythologique un peu passé de mode, que la sévère déesse est jalouse de Mars, et qu'elle tourne le dos aux adorateurs de Plutus. Je ne crois guère, pour ma part, à ces végétations artificielles, ou, si l'on aime mieux, à cette puissance du galvanisme appliqué aux arts.

C'est encore la prétention de ressusciter l'art, ou tout au moins d'en être le restaurateur, qui a engagé M. R. d'Azeglio, auteur d'un roman estimé de ses compatriotes, et de tableaux dont quelques-uns ont paru dans nos expositions d'une manière honorable, à publier une description de la Galerie royale de Turin, accompagnée de planches gravées par les meilleurs artistes de l'Italie moderne; car, si cette terre inépuisable n'a plus de grands peintres, elle a encore d'excel-

lens dessinateurs et des graveurs d'une incontestable habileté. Dans ce nombre, et comme ayant concouru à l'*illustration* du texte de M. R. d'Azeglio, nous citerons M. Anderloni, directeur de l'école de gravure de Milan; MM. Michel Bisi et Samuel Jesi, les continuateurs les plus renommés de Longhi; le chevalier Lazinio, sous la direction duquel a été publié en Toscane un des plus remarquables ouvrages sur l'Égypte, et enfin MM. Palmieri, Penfolli, Rosaspina, Metalli, Balbi et Toschi, dont nous avons eu occasion d'admirer à Paris les ouvrages si savamment exécutés. Quatre volumes in-folio de cette collection, qui doit en comprendre huit, ont déjà paru. Au point de vue de l'art, ce grand travail est loin d'être sans valeur; sous le rapport de la perfection typographique, nous le recommanderons comme un modèle à ces éditeurs, par trop dédaigneux de leur propre gloire et de la dignité nationale, qui chez nous ont exploité et dégoûté le public. En Italie, l'éditeur, comme le poète et le savant, ont encore de la conscience; l'amour-propre du métier leur tient du moins lieu de génie; chacun d'eux, dans son genre, travaille avec amour et bonne foi. Cette rare probité, qui découle sans doute du sentiment du beau, naturel aux habitans de ce pays si favorisé de la nature, est souvent poussée à un point où par son excès même elle devient un défaut. Si l'assertion qui précède avait besoin d'une preuve, le texte de M. R. d'Azeglio nous la donnerait aussitôt. Le louable désir de bien faire l'a poussé à trop faire : voulant ne rien omettre, il est souvent tombé dans la prolixité et les redites. M. d'Azeglio abuse aussi parfois de l'érudition. Était-il bien nécessaire, en effet, à propos de quelques tableaux des plus obscurs des diverses écoles de l'Italie ou de l'Allemagne, de refaire l'historique de ces écoles? Cet abus d'érudition, ce désir de montrer à tout propos ce qu'on sait, précipite trop souvent dans le pédantisme les écrivains italiens les plus estimables. A quoi bon citer Pétrarque, Tyrtée, Thompson et Beccaria, à propos d'un tableau de Carlo Dolci? Et lorsque, dans une page, nous voyons entasser les noms de Velleius Paterculus, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Cratinus, d'Aristophane, de Ménandre, de Philémon, de Platon, d'Aristote, de Gorgias, d'Isocrate, de Démosthènes, de Pacuvius, de Cicéron, de Térence et de vingt autres, nous douterions-nous jamais qu'il fût question d'un tableau de Both d'Italie? Le régime politique dont jouissent les littérateurs italiens leur laisse le loisir dont nous manquons; le *journalisme* ne les absorbe pas comme ailleurs, ils ont du temps de trop, et l'on s'en aperçoit.

La Galerie royale de Turin comprend environ cinq cents tableaux;

l'école italienne y domine du moins par le nombre; plusieurs des plus grands peintres de l'Italie n'y sont cependant pas représentés. On n'y voit ni Raphaël, ni Corrège, ni Michel-Ange, ni Titien du premier ordre. Paul Véronèse, Palma Vecchio, Giorgione, Guido Reni, Guerchin, Francia, l'Albane, le Dominiquin, le Bronzino et Daniel de Crespi, servent de lieutenans à ces princes de l'art, et les remplacent assez dignement. Les maîtres hollandais et allemands y sont plus au complet que les maîtres italiens, et l'emportent sur eux par la qualité. On y voit des Gérard Dow d'un mérite supérieur, des Teniers de la plus grande beauté, des Van-Dyck, des Rubens et des Rembrand du plus beau choix, des Ostade, des Berghem, des Mieris, des Breughel et des Wouwermans excellens. Les tableaux de ce dernier peintre sont d'autant plus remarquables qu'ils représentent une action. Albert Durer, Aldegraver, Holbein et Netscher soutiennent l'honneur de l'école allemande. L'école française enfin est représentée par Nicolas Poussin, Claude Lorrain et Vernet; le beau portrait du roi actuel de Piémont, que ce dernier a peint il y a une quinzaine d'années, figure dans cette collection; il doit être gravé par Toschi.

Nous prédisions naguère la résurrection de l'école italienne, que l'école de David et l'école hispano-anglaise, qui domine encore, se sont flattées tour à tour d'avoir enterrée. La persistance de quelques fidèles, et cette qualité spéciale qui distingue chacun des grands maîtres de cette école, la poésie, ont précipité cette inévitable réaction. La compression avait été trop forte pour que, dans le principe, l'intolérance ne signalât pas les apôtres de la nouvelle doctrine; leurs chefs les plus ardens sont même tombés dans l'absurde; ils ont dépassé le but qu'ils voulaient atteindre. Au lieu de s'arrêter par-delà les Alpes, ils ont traversé les mers et sont retournés tout droit à Byzance; ils n'ont vu de naturel que dans la pauvreté, de profondeur de pensée que dans l'exagération de la simplicité et la naïveté outrée; ne s'arrêtant plus à Raphaël ni même au Pérugin, ils sont remontés à Giotto, à Cimabuë et aux peintres grecs. Puis la réflexion est venue; les moins opiniâtres, c'est-à-dire les plus sages, se sont amendés; ils ont consenti à chercher le beau, non plus seulement dans une seule ligne, mais partout où il existait, même chez Corrège, les Carraches, Paul Véronèse, le Titien et d'autres peintres de la troisième époque de l'art. Aujourd'hui la réhabilitation de ces maîtres est complète; on peut citer leurs noms, vanter même leurs qualités, sans craindre l'anathème de ces enthousiastes des premiers temps de l'art.

Gaudenzio Ferrari, le seul grand peintre qu'ait peut-être produit le Piémont, avait trouvé grace devant les plus fanatiques des adeptes de la nouvelle doctrine, même avant qu'ils fussent venus à résipiscence. Gaudenzio avait ce qu'il fallait pour se faire pardonner son titre de peintre de la seconde époque. Élève du Pinturrichio et ami de Raphaël, qu'il avait aidé dans la décoration des *stanze* du Vatican, il s'était plus tard retiré dans son pays natal, et avait continué à Verceil la manière du Pinturrichio, cet aimable peintre des fresques de Sienne. Son style calme et plein d'une grandeur naïve, loin d'être primitif, est plutôt une sorte de combinaison du style de Léonard de Vinci et de celui des maîtres que nous venons de citer. Romain par le caractère de ses têtes, Lombard par le fini et la délicatesse de ses extrémités, son dessin a toute la savante naïveté, souvent même la maigreur étudiée des artistes florentins de la première époque. A l'instar des prédécesseurs de Ghirlandajo, il aimait à envelopper les extrémités inférieures de ses personnages d'amples vêtemens qui les cachaient souvent entièrement. Toutes ces belles qualités brillent dans son tableau de *la Déposition de Croix*, le plus éminent peut-être de la Galerie royale, et ces rares imperfections s'y retrouvent également. On y reconnaît avant tout l'œuvre d'un peintre sincèrement religieux, d'un de ces artistes dont le crayon fixait sur la toile les pieuses méditations, dont la foi guidait le pinceau, et auxquels de mystiques révélations tenaient lieu de l'inspiration profane. En étudiant ses ouvrages, on n'est nullement surpris que ses contemporains l'aient proclamé *pieux* par excellence (1).

La jeune école italienne contemporaine, poétique et philosophique, a tenté la rénovation du sentiment religieux. Les chefs littéraires de l'école lombarde et leurs lieutenans piémontais, tels que M. d'Azeglio et autres, se sont mis à la tête du mouvement; nous les croyons de bonne foi, d'autant plus que, non contens de prêcher et de professer comme nos écrivains religieux du commencement du siècle et nos journalistes religieux d'aujourd'hui, ces messieurs pratiquent. Mais leur exemple même, loin de justifier leur théorie, tendrait à la détruire. Quels chefs-d'œuvre ont produits ces fidèles croyans? Si l'on excepte les hymnes sacrés de M. Manzoni, la littérature peut-elle se glorifier de compositions du premier ordre? La peinture, dans ces provinces du nord de l'Italie, s'est-elle relevée de sa complète décadence? Sabatelli seul promettait un grand peintre,

(1) Gaudentius noster in iis (artibus) plurimum laudatus opere quidem eximio, sed magis EXIMIE PIUS. (*Episc. odesc. synod.*)

mais Sabatelli, même dans ses compositions mystiques sur l'Apocalypse, est plutôt un peintre fantastique qu'un peintre religieux; il manque de simplicité, de profondeur et surtout d'onction. Canova, qui certes fut animé toute sa vie d'un autre sentiment que le sentiment religieux, a-t-il un successeur? Les sculpteurs de l'école religieuse, comme les peintres, sont maniérés quand ils veulent être profonds, affectés quand ils veulent être savans, pauvres de forme et ridicules d'expression quand ils veulent être simples et naïfs. Ils ont la foi sans doute, mais la foi stérile, la foi *sans les œuvres,* sous le rapport de l'art du moins.

Les chefs du mouvement religieux ont néanmoins toute l'intolérance de nouveaux convertis. M. R. d'Azeglio, homme d'intelligence et d'imagination, qui obéit plutôt à l'impulsion donnée qu'il ne cherche à l'activer, n'échappe pas toujours à l'influence de cette sorte d'esprit de secte, fâcheux surtout dans la critique, à laquelle il enlève ce caractère de souveraine indépendance, de haute et impartiale équité, qui seul peut donner de l'autorité à ses jugemens. Fallait-il, par exemple, faire une si terrible querelle au malheureux Lomazzo, cet estimable historiographe de l'art, parce qu'il attribue à la manière large et toute nouvelle avec laquelle Gaudenzio éclaire ses tableaux, le caractère de placidité religieuse et en quelque sorte de sainteté dont ils sont empreints? Lomazzo, dans cette circonstance, n'a qu'un tort, c'est d'attribuer ces grands résultats à cette seule cause; mais il n'est pas moins vrai que cette lumière large et calme, que Gaudenzio a répandue sur le tableau de *la Déposition de Croix*, est pour beaucoup dans l'effet sublime de son œuvre. Qu'on l'éclaire différemment, et cet effet est détruit, quoique cependant l'expression de chaque personnage reste la même. C'est peut-être là un raisonnement d'ouvrier (*artigiano argomento*); néanmoins nous différons complètement d'avis sur ce point avec M. d'Azeglio, nous croyons que certaine disposition de la lumière, et par conséquent de la *matière*, peut contribuer à faire naître dans l'ame du spectateur les mouvemens les plus compliqués. Le sublime ne sort pas tout armé du cerveau du poète et du peintre : une forme plus ou moins heureuse, une épithète pittoresque, un coup de pinceau vigoureux, une certaine combinaison de la lumière, tous moyens mécaniques, il est vrai, concourent à sa composition. Dussions-nous être accusé de matérialisme comme l'innocent Lomazzo, nous ne cacherons pas que telle est notre opinion.

S'il y eut jamais un grand et beau sujet de tableau, c'est celui de

la déposition de croix, cette dernière scène de la sublime tragédie de la passion, qui résume en un seul instant toutes les douleurs physiques de l'homme-dieu, toutes les douleurs morales de ces cœurs tendres qui se réunissent pour rendre de pieux et derniers devoirs à l'adorable maître qu'ils ont tant aimé, et qui pleurent ensemble sur cette dépouille mortelle qu'il leur a laissée : la Vierge, la Madeleine, la mère des fils de Zébédée, Joseph d'Arimathie, le disciple secret et timide, qui du moins a le courage d'honorer mort celui que, vivant, il eût peut-être renié, comme saint Pierre.

Au point de vue humain, une telle scène renferme un degré de pathétique suffisant pour toucher tous les cœurs. Qui de nous n'a pleuré un ami? qui de nous n'a été témoin de la douleur d'une mère, cette douleur qui anéantit toutes les autres? Au point de vue religieux, cette scène devient sublime; toutes ces douleurs changent de caractère. Cette mère pleure, mais elle pleure un Dieu, et son regard, son attitude toute maternelle, sont saintement résignés. Ces hommes et ces femmes sont affligés, ils ont perdu celui qu'ils aimaient par-dessus tout, mais leur confiance survit à sa mort. Loin d'eux la pensée de le regarder comme un imposteur qui les a trompés. Ils l'ont vu battre de verges, et ils sont prêts à le glorifier; ils l'ont vu crucifier, et ils croient toujours en lui; ils l'assistent mort, et, s'il le faut, ils mourront comme lui et pour lui.

La composition de Gaudenzio Ferrari est fort simple. Au centre du tableau on voit le Christ soutenu par sa mère, qui attache ses yeux et tout son visage fatigué par la douleur (car tout son visage a pleuré) sur le visage calme et sublime de son fils; le tenant dans son giron, comme la mère tient son enfant, une main passée sous le bras droit, que soutient affectueusement une des saintes femmes, les doigts entrelacés dans ses doigts, l'autre main à la hauteur des genoux et les rapprochant. A la droite du Christ et de sa mère, et dans l'angle gauche du tableau, la sainte femme qui tient la main de la Vierge semble plongée dans toute la stupéfaction de la douleur, et serre affectueusement contre sa joue ce bras qu'elle soutient. A la gauche du Christ, un de ses disciples debout, enveloppé d'une robe aux larges plis, contemple tristement le visage de son Seigneur bien-aimé, écartant machinalement les bras qui pendent, entr'ouvrant les mains, et faisant ainsi ce geste de résignation commun à tous les hommes. A côté de ce disciple, et tout-à-fait sur le premier plan du tableau, la Madeleine agenouillée a saisi les pieds du Christ, qu'elle appuie contre sa joue avec le mouvement passionné et caressant d'une

femme qui a beaucoup aimé. Des larmes coulent de ses yeux baissés; ses beaux cheveux, qui déjà ont essuyé les pieds du Christ, et qui, aujourd'hui, étanchent l'eau et le sang qui coulent de ses blessures, ondoient richement sur ses épaules. Il est impossible d'imaginer une plus charmante et plus touchante attitude, de plus délicieuses mains, une plus magnifique chevelure que celles de la sainte, et de plus beaux pieds que ceux du Christ. Ces pieds sont, chose singulière! les seuls que l'on voie dans cette composition, qui ne renferme pas moins de douze personnages sur les premiers plans. Gaudenzio Ferrari, fidèle aux doctrines des écoles primitives, a soigneusement enveloppé d'amples draperies les extrémités inférieures de la Vierge et des saintes femmes qui l'entourent. En arrière du groupe formé par le Christ, la Vierge, les femmes et le disciple en contemplation, de saints personnages se tiennent dans diverses attitudes, pleurant l'homme-Dieu, et tous les yeux attachés sur son beau corps. La tête du Christ est belle, sereine; c'est bien la tête divine du rédempteur. L'étude du torse est savante. Gaudenzio Ferrari était un peintre naturaliste. Ce ne sont pas là les courbes pleines et un peu conventionnelles de l'antique, ce ne sont pas non plus les formes maigres et pauvres des écoles primitives. Les jambes et les pieds sont magnifiques, les mains bien souples, bien mortes, mais toujours belles; en général, les extrémités sont traitées avec cette rare perfection qui n'appartient qu'aux grands maîtres. — Les fonds du tableau sont tout-à-fait dans le style de Léonard de Vinci. Ce sont, à peu de distance, vers la droite, de grandes masses de rochers coupées à pans, dans l'épaisseur desquelles le sépulcre est ouvert; à gauche s'arrondissent des bouquets d'arbres d'un vert vigoureux, et à l'horizon se dressent de hautes montagnes. Sur le contrefort d'une de ces montagnes, on aperçoit les trois croix, et à l'entour de la plate-forme du rocher où on les a plantées, circulent indifféremment des cavaliers et des soldats. — Par une sorte d'anachronisme commun aux peintres de cette époque, Gaudenzio Ferrari a placé au nombre des spectateurs de cette scène de douleur saint Antoine abbé et saint Jérôme. Ces artistes dévots commettaient volontiers ces anachronismes, qu'on peut dire prémédités. Ils croyaient, de cette façon, s'attirer la faveur de leurs saints patrons, qu'ils plaçaient en si bonne compagnie.

Nous ne devons pas être surpris si des enthousiastes du talent de Gaudenzio Ferrari, et dans le nombre Paolo Lomazzo et Lanzi, ont placé ce peintre sur la même ligne que Raphaël, tant pour la science

du dessin, le charme de l'exécution, que pour l'énergie sublime de l'expression. Lomazzo va même plus loin encore; il déclare Gaudenzio Ferrari l'un des sept premiers artistes qui aient jamais paru. Quel que soit le rang que ce peintre occupe, ce tableau est sans aucun doute son chef-d'œuvre, et peut-être le seul chef-d'œuvre qu'il ait produit. La plupart des autres ouvrages sortis de son atelier, que nous avons fréquemment rencontrés dans les églises de Verceil et des bourgades du littoral du lac Majeur et du lac de Côme, sont inférieurs de beaucoup à son tableau de *la Déposition*. Comme tant d'autres artistes, il a eu une belle idée et un jour heureux. *La Déposition de Croix* est pour Gaudenzio Ferrari ce qu'est pour le Dominiquin *la Communion de saint Jérôme*, et *sainte Pétronille* pour le Guerchin.

Nous serions injuste cependant de borner à un seul le nombre des chefs-d'œuvre de ce dernier peintre; son *Enfant prodigue* de la galerie de Turin est un fort beau tableau, d'une grande hardiesse de composition et de dessin, et d'une singulière vigueur de coloris. On voit ce tableau avec plaisir, même lorsque l'on a pu admirer le chef-d'œuvre de Murillo, qui faisait partie de la galerie du maréchal Soult. Le père, qui est accouru sur le seuil pour accueillir son enfant, n'a pas dans le tableau du Guerchin la même tendresse que hez Murillo. Ses bras n'enveloppent pas avec le même amour le fils repentant; ils s'ouvrent cependant, et ce personnage, malheureusement chargé de lourdes draperies, ne manque pas d'une sorte d'élan tout paternel. La figure du fils prosterné, que la misère et le repentir accablent, est fort heureuse. Il a jeté le bâton à l'aide duquel il s'est traîné jusqu'au seuil paternel, il joint les mains et rejette sa tête en arrière. On ne voit pas son visage. Dans le fond du tableau, sur un balcon supporté par des portiques décorés de pilastres d'ordre corinthien, des musiciens accordent leurs instrumens, sans doute pour fêter la bien-venue du fils prodigue. Sur un plan plus rapproché, le fils cadet, qui descend de cheval, écoute le récit que lui fait un valet du retour de son frère. Ce tableau, d'un effet vraiment magique, est de la troisième manière du Guerchin, lorsque ce peintre naturaliste, fatigué de l'imitation du Caravage et des Vénitiens, se rapprochait du Guide. La lumière que prodigue ce dernier peintre est venue heureusement adoucir les ombres ténébreuses du Caravage, sans diminuer en rien la puissance de l'effet. La volonté seule a manqué au Guerchin; cet infatigable travailleur, pour être un grand peintre, n'a pas secoué avec assez d'énergie le joug de l'imitation. Au lieu de se

mettre à la suite de l'Amerighi et du Caravage, puis des Vénitiens et enfin du Guide, que n'a-t-il franchement tenté d'être lui-même? Dans ce tableau de l'*Enfant prodigue,* par exemple, la figure principale de l'enfant est toute à lui, et c'est un chef-d'œuvre. Impossible d'imaginer un gueux plus touchant et plus noble dans son abaissement. Si l'on s'occupe des détails matériels de la composition, quelle science d'anatomie dans les attaches des jambes et dans le dos entrevu dans la demi-teinte! Le fond du tableau, trop évidemment emprunté à Paul Véronèse, et ce valet du second plan, qu'on croirait du Titien, sont les parties les plus faibles de cette composition, dont elles détruisent d'ailleurs l'unité.

Le Guerchin n'en fut pas moins un des plus grands peintres du second ordre. Sa manière était large et fière; il savait donner du caractère et de l'expression à ses personnages, de la profondeur au théâtre choisi, de la pompe au costume, de l'intérêt aux accessoires. On rencontre dans ses ouvrages de ces grands *partis pris* de lumière, de ces larges et puissantes demi-teintes, repos qui plaisent à l'œil et le soulagent. Son coloris est solide et plein d'éclat. Sa science de l'effet arrachait au Guide, son rival, qui venait de voir un de ses derniers ouvrages, ce cri d'admiration qui part d'un cœur généreux et vivement touché par le beau : « Vite! vite! s'écriait-il en rentrant dans son atelier et en s'adressant à ses élèves; laissez tout cela, prenez vos chapeaux, accourez tous, et venez voir comment on doit employer la couleur. »

Qu'eût dit le Guide de Rubens, s'il eût vu ses tableaux de *la Sainte-Famille*, de *l'Incrédulité de saint Thomas*, mais surtout le portrait d'un personnage inconnu, qui font partie de la galerie de Turin? Ce dernier morceau est l'un des ouvrages du grand peintre flamand les plus complets et les plus saisissans que nous connaissions. Il n'y a là ni fracas de couleur comme dans ses grandes compositions, ni tumulte de dessin comme dans ses passes d'armes et ses chasses; rien de ce qui impose à la foule et la séduit. On ne voit qu'un homme debout, la main droite sur la hanche, et tenant une cravache de la main gauche. Mais quelle énergie dans cette pose et quel caractère dans toute cette figure! C'est un homme de haute stature, la tête couverte d'un large feutre, le cou entouré d'une collerette de dentelles magnifiques. Il porte la cuirasse; c'est un guerrier, un cavalier dont le regard a toute l'audace, toute l'insolence de l'époque. Ce personnage est vivant; la lumière chatoie admirablement sur cette tête haute, et ruisselle sur la cuirasse. Il faut être coloriste comme Ru-

bens pour intéresser à ce point avec un simple personnage. C'est bien à tort néanmoins que l'on attribue au seul coloris de ce grand peintre le merveilleux effet de la plupart de ses compositions. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, nous n'hésiterons pas à dire que Rubens fut aussi grand dessinateur que grand coloriste, dessinateur du mouvement et non de la forme seule, ce qui est fort différent. Trop souvent le dessinateur de la forme pétrifie sa figure; il métamorphose l'être vivant en statue. Le dessinateur du mouvement anime la statue. Cette tête vit, elle peut se mouvoir; ce bras vit, il va s'allonger ou se raccourcir; ce corps vit, il est souple et presque mobile. Le dessinateur de la forme excelle dans chacun des détails de son ouvrage. Il fera une attache du bras, de la jambe ou du col plus parfaite, une main plus régulière, un torse mieux modelé, des extrémités plus précises; mais l'ensemble, composé de toutes ces parties isolément irréprochables, sera condamné, et peut-être bien à cause de la perfection locale de chacune de ces parties, à une sorte de raide immobilité. Le dessinateur du mouvement ne s'occupe pas de chacune de ces lignes, de chacun de ces contours en particulier. Il s'occupe de la grande ligne d'ensemble qui serpente, en jetant une foule de rameaux intermédiaires de la tête aux pieds du modèle. Il n'arrête pas sa ligne; il l'épaissit et la sculpte. Le grand dessinateur du mouvement évitera le *flamboiement*, cet écueil qu'il rencontre à chaque coup de son crayon, ce défaut dominant de l'école de Vanloo, et en général de toute l'école française du dernier siècle. Il sera à la fois précis et accentué, mobile et en même temps suffisamment retenu. C'est par là surtout que Rubens excelle; c'est là son grand art. C'est là ce qui fait qu'indépendamment de la couleur il serait encore un grand artiste, et surtout un grand modeleur. Si vous en doutez, consultez plutôt la simple esquisse du portrait dont nous venons de nous occuper, gravée d'après le dessin de M. Metalli (1), et qui fait partie de la publication de M. d'Azeglio. Ce n'est guère qu'une belle eau forte terminée : est-il possible cependant d'imaginer rien de plus vivant, de plus intéressant et en même temps de plus saillant et de mieux modelé?

Rubens avait pour ami un alchimiste qui s'appelait Zaccharie Brendel; ce jeune homme, fanatique comme tous ses pareils de sa prétendue science, s'épuisait sur ses fourneaux, tout entier à la recherche de la pierre philosophale. Étonné de la vivacité d'esprit et

(1) Par M. Lazinio.

de l'adresse de Rubens, il lui dit un jour : « Je suis bien près, mon ami, d'arriver à la précieuse découverte que vous savez ; si un homme aussi intelligent que vous venait me seconder, sans nul doute nous ne tarderions pas à trouver ces trésors qui s'échappent toujours au moment où je pense les saisir. — Je le crois bien, lui répondit Rubens, il y a tantôt vingt ans que moi je suis en possession de cette science et que j'ai trouvé votre pierre philosophale. — En vérité ! — En vérité ; — et ouvrant la porte de son atelier et montrant à son ami ses crayons et ses pinceaux : — Voici, ajouta-t-il, les instrumens dont je me suis servi pour la découvrir. »

Rubens ne se trompait pas, ses crayons et ses pinceaux furent l'origine de sa grande fortune ; l'art pour lui n'était pourtant pas un moyen ; il cultiva toujours la peinture avec amour. Aussi l'art ne lui fut-il jamais infidèle. Jouissant d'une grande fortune et proclamé le premier peintre de son temps, Rubens ne pensa pas, comme tant d'autres, que, si les ouvrages font dans le principe la réputation de l'homme, l'homme plus tard fait la réputation de ses ouvrages. Il ne vécut jamais sur sa renommée, pas même dans la seconde partie de sa vie. Il vécut sur son talent, qu'il s'appliqua toujours à fortifier, dans ses missions diplomatiques et à la cour des souverains comme dans le repos de l'atelier.

Si de Rubens nous revenons à l'école italienne, un magnifique portrait de Bronzino, digne pendant du portrait du *cavalier* du peintre flamand, nous servira naturellement de transition. Ce portrait est celui de Cosme Ier de Médicis. Le Bronzino n'est cependant pas coloriste comme Rubens, il accuse peut-être un peu durement la forme ; mais quel caractère et quelle majesté dans cette précision, quelle force dans cette dureté ! Le fils de Jean des Bandes Noires, le grand et astucieux politique dont on a si justement comparé le caractère à quelqu'un de ces terribles ouvrages de Michel-Ange et de Caravage, où de rares et éblouissantes lumières se détachent puissamment sur de fauves demi-teintes et de larges et noires masses d'ombres, renaît-il tout entier dans ce portrait du peintre de Bianca Capello ? Nous n'osons l'affirmer. Vil courtisan de Charles-Quint et de Philippe II, meurtrier sans foi des Valori et des Albizzi, ses prisonniers de guerre, assassin de Philippe Strozzi, amant incestueux de sa fille, bourreau de son propre fils et de sa femme, Éléonore de Tolède, Cosme Ier a protégé magnifiquement les arts et les lettres ; et les artistes et les écrivains, si facilement reconnaissans, séduits d'ailleurs par quelques grandes et rares qualités, ont jeté le voile de

l'oubli sur les crimes du politique et de l'homme privé, pour célébrer le prince ami des arts. Ce beau portrait du Bronzino prouverait au besoin cette partialité intéressée du peuple des artistes à l'égard de ces coupables illustres, de ces hautes et funestes intelligences. Si les poètes chez les Romains ont glorifié Octave et tenté même de réhabiliter Néron, à Florence les historiens et les peintres se sont joints à eux pour tromper la postérité sur le caractère des Médicis et n'immortaliser que leurs vertus.

Le Bronzino lui-même, l'un des familiers du grand-duc comme Vasari, son émule, a dû flatter le prince, homme de goût et protecteur des arts, quand, à l'aide du pinceau, il retraçait son image sur la toile; mais. quelque noblesse qu'il ait imprimée sur son visage, quelque majestueuse douceur qu'il ait voulu donner à son regard, la vérité est restée la plus forte et a vaincu l'art. Le naturel du tyran qui ne se confiait *qu'en Dieu et en ses mains*, se trahit par la fixité de cette prunelle noire, par l'amincissement de ces lèvres peu colorées, et par ce léger et involontaire froncement de sourcil. Ce cou athlétique, ces larges et fortes épaules, et cette main si belle, mais en même temps si efféminée, dont une bague orne l'un des doigts, dénotent également les instincts physiques et pervers. Un tel homme doit être sensuel jusqu'à la débauche, et on ne saurait s'étonner qu'il ait poussé la luxure jusqu'au raffinement de l'inceste. Comme chez lui la force physique et brutale doit être en lutte continuelle avec la force morale! Si jamais il lâche la bride à ses passions, l'explosion, quoique sourde, sera terrible; s'il frappe, il doit tuer.

Le Bronzino fut l'un des peintres florentins les plus renommés de son époque. De nos jours, c'est l'un des moins appréciés. Émule des Allori, des Ridolfo Ghirlandajo, des Benvenuto Cellini, des Bandinelli, des Daniel de Volterre et de tant d'autres, comme eux, il trouva dans Cosme I[er] un patron intelligent et magnifique. Si l'Ammirato, le Borghini, l'Adriani et les autres annalistes de l'époque ont célébré le prince ami du grand historien Varchi et créateur de l'académie florentine, il n'est pas surprenant que le Bronzino ait flatté à sa manière, et autant qu'il était en son pouvoir, le protecteur généreux des arts, le fondateur de la galerie des Offices et de tant d'autres somptueux monumens.

Le premier tableau de la galerie de Turin qui arrêtera nos regards à la suite de ces chefs-d'œuvre, c'est le saint Jean Népomucène, de Daniel de Crespi. Le saint confesse à la fois une impératrice et un paysan. L'idée d'égalité chrétienne ne pouvait être exprimée avec

plus de simplicité et plus de grandeur. Le prêtre, placé au centre du tableau dans un confessional, écoute par l'une des ouvertures latérales la confession de l'impératrice-reine, placée à sa droite. A sa gauche, un paysan agenouillé dans l'autre partie du confessionnal attend que l'impératrice ait reçu l'absolution, et que son tour soit venu. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette scène, déjà grande par elle-même, c'est la destinée des deux principaux acteurs, du saint et de l'impératrice. Le saint est l'un des martyrs les plus éclatans du secret de la confession. Chanoine de Prague et confesseur de sa souveraine, Jean fut sollicité à diverses reprises par l'empereur Venceslas, qui soupçonnait sa femme de nourrir un amour adultère pour l'un des seigneurs de sa cour, de lui livrer le secret de la confession de l'impératrice. Jean résista aux menaces et aux séductions. L'empereur, voyant qu'il ne pouvait rien tirer du saint homme, le fit jeter dans la Moldaw. C'est à cette occasion que le chanoine Jean fut canonisé sous le nom de saint Jean Népomucène, de Nepomuck, sa ville natale.

La manière de Daniel de Crespi rappelle beaucoup celle de Lesueur. On trouve dans ses compositions religieuses la même simplicité d'effet et de moyens, la même onction et quelquefois la même suavité évangélique. Dans ce tableau de saint Jean Népomucène, la figure mélancolique et résignée du saint exprime assez finement quelle doit être sa destinée; c'est un martyr et un martyr du dogme religieux plutôt qu'un martyr de générosité humaine ou chevaleresque. Il pourrait parler, en effet, sans perdre sa royale pénitente; la piété de celle-ci est trop calme, trop confiante, pour qu'elle soit coupable. L'extrême sobriété dans l'emploi des accessoires semble l'un des caractères particuliers du talent de Daniel de Crespi et rapproche encore sa manière de celle de Lesueur. Quels sont les accessoires dans ce tableau de *la Confession?* Le chapelet que tient l'impératrice, le livre de prières du saint et le bâton du paysan. Daniel de Crespi est du nombre de ces artistes privilégiés qui disposent de la lumière, et par conséquent du relief, sans effort, et qui avec la plus grande économie de moyens obtiennent souvent un effet vraiment surprenant. Daniel de Crespi s'était fait en outre une loi de ne jamais employer dans ses compositions un personnage qui ne fût pas nécessaire à l'action. Toute sa vie il resta fidèle à ce principe. Si l'on enlève de l'un de ses tableaux n'importe quel personnage, l'intérêt de la composition est aussitôt détruit, l'action même n'existe plus. Cette règle de l'unité d'action, appliquée à l'art de la peinture, ne fut jamais

une entrave pour lui ; elle contribua au contraire à donner de la sûreté et de la solidité à son talent, dans une époque de relâchement et de décadence. Que l'on consulte en effet ses fresques de la Chartreuse de Milan. Comme Lesueur, Daniel de Crespi a retracé sur les murailles du cloître l'histoire de saint Bruno, fondateur de l'ordre. Il y aurait une comparaison fort intéressante et fort curieuse pour l'histoire de l'art à faire entre cette double suite de compositions simples, énergiques, et surtout consciencieuses. Daniel de Crespi l'emporterait sans doute par la science du clair-obscur et la magie de l'effet, Lesueur par la grandeur de la pensée, la noblesse de l'ordonnance, le calme de l'ensemble. Le chef-d'œuvre de Lesueur, c'est *la Mort de saint Bruno;* le chef-d'œuvre de Daniel de Crespi, c'est *la Résurrection du docteur Raymond*, chanoine de Paris. La terreur, déjà poussée si loin dans le tableau de Lesueur, est portée à son comble dans la composition de Daniel de Crespi. Nous devons ajouter qu'on ne trouve cependant pas dans le tableau de ce dernier une seule figure qui, pour la profondeur de la pensée, puisse être comparée au *saint Bruno* de Lesueur joignant les mains et les yeux fixés sur l'effrayant visage du damné. On y lit une révolution intérieure, une conversion. En revanche, Daniel de Crespi a su tirer un merveilleux parti de l'entente du clair-obscur, que Lesueur néglige souvent. On a trouvé également une singulière analogie (1) entre la manière de Daniel de Crespi et celle de Murillo, mais sous le seul rapport de l'exécution matérielle. Ses lumières sont empâtées avec la même puissance que chez le peintre espagnol; les ombres seules sont moins transparentes et trahissent plus d'indécision dans la brosse; l'ensemble est moins doré.

La galerie de Turin compte au nombre de ses plus beaux ornemens plusieurs tableaux de Paul Véronèse. Le morceau capital de ce peintre à la *Reale Galeria* est une grande composition dans le genre des noces de Cana, de la Samaritaine ou du repas chez Simon le lépreux. On retrouve dans cette page immense toute la vivacité de sa brillante imagination, toute la splendeur de son coloris, toute la magnificence de ses ajustemens et de ses décorations. Ses personnages y portent la tête avec cette majesté quelque peu dédaigneuse qu'aimait à leur donner ce peintre de l'aristocratie vénitienne; ses

(1) L'analogie est si grande, que quelques connaisseurs, jugeant un peu superficiellement, M. Valery entre autres, ont attribué à Murillo ce tableau de Daniel de Crespi.

femmes y ont cet air svelte et superbe, cette ampleur orientale de vêtement, cette éblouissante fraîcheur de carnation, qui distinguaient ses nobles modèles; enfin la lumière est répandue sur toute cette toile avec la prodigalité d'un homme qui sait que, dans ce genre, sa richesse est inépuisable. L'éclat du jour rayonne sur cette foule de personnages d'attitudes si diverses, sur ces colonnes jaspées d'azur et de rose, et sur chacun de ces innombrables accessoires si heureusement disposés. C'est la nature dans toute sa pompe, illuminée par les reflets azurés de ce ciel d'une transparence vraiment divine et si richement lamé d'argent.

Paul Véronèse soutient presque à lui seul la gloire de l'école vénitienne dans la galerie piémontaise. Le Titien n'y est représenté que par une composition d'un mérite tout-à-fait secondaire, et Giorgione, son rival, et son maître s'il eût vécu, par un portrait d'une authenticité fort contestable. Palma Vecchio, auteur d'une belle *Sainte Famille* entourée de saints et de saintes, mérite seul d'être distingué après le grand artiste de Vérone.

Les tableaux des écoles hollandaise et allemande, que l'on voit à la Galerie royale de Turin, sont nombreux et la plupart d'un mérite rare. C'est là que se trouvent peut-être les portraits de Van-Dyck les plus achevés : le prince Thomas à cheval et les enfans de Charles Ier. Le portrait de ce monarque, par son élève Daniel Mytens, pourrait être pris pour un des ouvrages de ce portraitiste sublime. C'est la nature dans toute sa simplicité majestueuse; l'œil du prince semble mobile, sa bouche va s'ouvrir, son bras se lever; l'architecture seule du fond est un peu lourde et n'a pas l'aspect d'aisance magistrale du reste de ce tableau.

Plusieurs compositions de Gérard Dow, entre autres *la Femme à la grappe de raisin* et *le Médecin*, sont du meilleur temps de ce maître et remarquables par cette prodigieuse finesse d'exécution qui distingue ses moindres tableaux, et qui ne nuit jamais à l'effet d'ensemble. Les Berghem, les Teniers, les Breughel, les Freedeman de Vries, les Ostade et les Both d'Italie y sont nombreux et choisis. *Les Joueurs de Flûte* d'Isaac Van Ostade sont sans doute un admirable petit tableau qui ne peut manquer de plaire à ceux qui aiment la nature toute naïve, quelque disgracieuse qu'elle soit; l'on conçoit néanmoins qu'à la vue de semblables figures Louis XIV se soit écrié : — Qu'on enlève ces magots !

La perle de l'école flamande, c'est le portrait dit *du Bourguemestre*, que M. d'Azeglio attribue à tort à Nicolas Maas, et qui est bien de

Rembrandt. Ce tableau a vivement occupé l'esprit conjectural des érudits piémontais; les uns l'ont attribué à Rubens, d'autres à Van-Dyck. Un autre écrivain reconnaît qu'il est bien de Rembrandt, mais à quel propos ajoute-t-il que ce portrait est celui de Théodore de Bèze? La preuve de cette assertion ne serait pas facile à fournir, Rembrandt n'étant né qu'en 1606, un an après la mort du fameux apôtre de la réforme. Quoi qu'il en soit, ce tableau est bien de Rembrandt; il l'a signé, sinon matériellement, du moins avec son talent.

Les meilleurs paysages de la Galerie de Turin sont ceux de Claude Lorrain et de Both d'Italie. Claude Lorrain est toujours ce grand magicien que nous connaissons, ce peintre de la lumière, de la paix, de l'étendue et du bonheur, qui, à l'aide du pinceau et de la palette, sait donner au ciel son éclat, à l'air sa transparence, aux eaux leur limpidité, à l'horizon sa profondeur. Les Italiens, dans leurs sonnets, ont dit de lui que, comme Josué, il avait arrêté le soleil; il est fâcheux que sa puissance se soit bornée là, et qu'il n'ait pas su animer les personnages qui peuplent les devans de ses compositions. Les joueurs de flûte de son magnifique tableau du *Pont ruiné* ont toute la raideur de petites figures de bois (1); ils dépareraient ce beau paysage, si l'harmonie de la couleur des vêtemens et du ton des chairs, d'accord avec celle de l'ensemble du tableau, ne rachetait l'imperfection de la forme. Ce dernier tableau de Claude Lorrain a été gravé dans la collection de M. d'Azeglio par le professeur Bulli. La touche du graveur est trop maigre et trop comptée, et les terrains n'ont ni la solidité ni l'épaisseur suffisante; l'ensemble, néanmoins, est assez harmonieux.

Quelques-uns des riches reflets de cette lumière qui inonde les tableaux de Claude Lorrain illuminent ceux du Flamand Jean Both, dit Both d'Italie. Sa manière est néanmoins fort différente de celle du peintre français. Si l'un est poète, l'autre est naïf; si celui-ci sacrifie tout à l'effet d'ensemble, celui-là néglige cet effet, tout occupé qu'il est des moindres finesses de détail. Jean Both, le plus brillant des disciples d'Abraham Bloëmart, quoique inférieur à Claude Lorrain, s'est élevé au-dessus de cette foule d'artistes du second ordre qu'a produits l'école hollandaise; il vit l'Italie et la comprit,

(1) Claude Lorrain avait plutôt le sentiment que l'adresse de l'art. Il n'avait jamais pu apprendre à lire, et ne savait pas même signer son nom; il faisait très péniblement ses personnages, dont il reconnaissait l'imperfection. « Je vends le paysage, je donne les figures, » disait-il en riant à ses amis, qui le critiquaient à ce sujet.

sinon complètement, du moins dans quelques-unes de ses plus secrètes et de ses plus mystérieuses beautés. La liberté d'esprit, le repos de la conscience, le temps enfin, lui manquèrent pour devenir un artiste vraiment supérieur. Coupable d'un crime, il l'expia d'une manière tragique, et se noya avant d'avoir atteint sa quarantième année.

Les historiens de l'école hollandaise nous racontent à cette occasion l'étrange anecdote qui suit. Durant leur séjour à Rome, Jean Both, son frère André, les deux Laar et un autre artiste hollandais, ayant passé une de leurs soirées à jouer et à s'enivrer, se retiraient, vers le milieu de la nuit, de la taverne où ils étaient réunis, par une de ces rues qui longent le Tibre. Tout en cheminant, ils chantaient ou tenaient des propos obscènes, quand tout à coup ils firent la rencontre d'un prêtre. Celui-ci, voyant des gens ivres, chose de tout temps fort rare dans Rome, se jeta au-devant d'eux et commença assez intempestivement à les sermonner. Ces jeunes gens, loin d'être touchés de son éloquence, répondirent à ses véhémentes apostrophes par des injures. L'un d'eux, par forme de plaisanterie, ayant même poussé le cri de la canaille romaine : *Au Tibre! au Tibre!* ses compagnons, dont tout à la fois le vin et la colère troublaient la raison, mirent subitement à exécution cette menace jetée inconsidérément. Ils saisirent le malheureux prêtre, et, s'approchant d'un des quais du Tibre, le précipitèrent dans les flots. Le lendemain, quand la raison et le sang-froid leur furent revenus, ils détestèrent leur coupable égarement, firent leurs adieux à Rome et s'enfuirent chacun de son côté. Mais, racontent les mêmes historiens, à défaut de la justice humaine, la justice divine s'était chargée de les poursuivre; tous ceux qui avaient participé au meurtre du prêtre périrent d'une mort tragique. Pierre de Laar le premier tomba dans un puits et se noya; son jeune frère trouva la mort dans un torrent où il fut précipité; André Both se noya à Venise dans la lagune; enfin Jean Both, dit Both d'Italie, et l'autre artiste hollandais périrent tous deux dans un naufrage.

Les vieux maîtres de l'école allemande pourraient rivaliser avec ces maîtres de l'école hollandaise, dont ils furent les précurseurs, sinon par la quantité, du moins par la qualité des compositions sorties de leurs ateliers, qui enrichissent le musée de Turin. Albert Durer, Aldegraver, Holbein et quelques-uns de leurs élèves y ont de leurs meilleurs ouvrages. Un *Ermite en prière* d'Albert Durer, portrait en pied de quelque religieux inconnu, et *la Visitation* d'Aldegraver, le

meilleur des imitateurs du grand maître de Nuremberg, sont les deux morceaux de ce genre les plus curieux. *La Visitation de la Vierge à sainte Élisabeth* est un de ces précieux chefs-d'œuvre de naïveté, de conception et de finesse d'exécution qu'on rencontre à de longs intervalles dans les musées de ces vieilles cités du centre de l'Allemagne. L'admirable conscience de l'artiste, son angélique pureté morale, la science souvent poussée jusqu'au pédantisme le plus raffiné, dans l'exécution des draperies surtout, brillent dans l'ensemble et dans chacune des parties de ce beau tableau. Le paysage, par exemple, si souvent négligé comme accessoire dans les ouvrages de ce genre, est un chef-d'œuvre d'agencement et d'exécution. Cette belle habitation gothique, placée sur la cime d'une colline et dominant un chemin montueux que bordent de maigres arbustes, nous reporte en plein moyen-âge. Un simple détail cependant date le tableau et nous apprend que nous touchons à l'époque de transition de ces temps reculés aux temps modernes. Ce sont les ailes d'un moulin à vent que l'on entrevoit à l'horizon sur une colline. Comme Dante dans son poème, les peintres religieux faisaient entrer toute leur époque dans leurs compositions, qui réunissent de cette façon à la profondeur de conception et à la naïveté d'exécution un intérêt de curiosité et d'érudition des plus puissans. Ce tableau d'Aldegraver, dessiné par M. Metalli, a été gravé par M. Lazinio. Cette petite gravure réunit à un degré rare l'habileté du praticien moderne et l'intelligence de l'époque. On dirait une des admirables et naïves esquisses de Lucas de Leyde. Les premiers plans seuls sont faibles; les brisures du terrain ressemblent trop aux plis d'une étoffe, la maigreur des plantes est aussi par trop exagérée.

Les portraits de Jean Calvin et de Marguerite de Valois par Holbein ressemblent à tant d'autres portraits du même peintre. C'est la nature prise sur le fait, avec une sorte de bonhomie sublime, mais souvent aussi avec maigreur et petitesse. On voudrait dans cette façon de représenter la nature un peu plus de mouvement et de vie. L'œil de l'artiste a *daguerréotypé* son modèle, n'oubliant ni un cheveu, ni un poil de la barbe, ni un pli de la chair, ni une verrue; il a seulement oublié de l'animer.

L'examen rapide auquel nous venons de nous livrer peut faire juger de l'importance de la nouvelle galerie piémontaise. C'est, en effet, après les musées du palais des *Studj* à Naples et du Vatican à Rome, l'une des collections les plus curieuses par le choix et la

variété des ouvrages qu'elle renferme, qui se soit ouverte, dans ces dernières années, par-delà les Alpes. L'Italie est toujours le pays des beaux arts par excellence; si elle ne produit plus que de rares chefs-d'œuvre, elle connaît le prix de ceux qu'elle possède, elle sait les faire valoir, et en faire jouir les autres.

Qu'on nous permette de terminer par une réflexion que nous livrons au bon sens ou plutôt au bon goût de ceux de nos artistes qui soutiennent avec tant d'ardeur l'honneur de l'école française, de ceux particulièrement que l'excellence des écoles étrangères, des écoles primitives surtout, semble parfois trop exclusivement préoccuper. Voici vingt peintres, tous de manières et de mérites différens, dont nous avons analysé et apprécié les chefs-d'œuvre, et qui, à l'aide des procédés les plus divers et en se livrant à l'impulsion particulière de leur génie, ont su nous intéresser et nous plaire. C'est donc surtout à l'originalité que chacun d'eux doit, de nos jours, cette espèce de consécration du succès qu'il obtint dans son temps. La base de l'originalité, c'est l'étude de la nature plus encore que celle des grands maîtres. Au lieu d'étudier exclusivement, souvent même de copier Masaccio, Frà Angelico, Giotto, Raphaël ou Albert Durer, l'artiste intelligent s'inspirera donc de la nature, cette intarissable source du beau où, de son temps, chacun de ces maîtres a puisé; s'il désertait les leçons de ce premier des modèles pour celles des rares génies qu'il a formés, il renoncerait par cela même à l'originalité, et se rangerait dans la classe des artistes secondaires. Son imitation aurait beau s'attacher aux premières époques de l'art, elle ne serait pas moins une imitation. Qu'un artiste de cette espèce s'inspire d'une fresque de Pompeia ou du Campo-Santo, d'un tableau de Cimabuë ou d'un carton de Raphaël, quand bien même le résultat de son imitation ne serait ni un calque ni un pastiche, ce ne serait pas non plus une œuvre originale.

F. Mercey.

DE

LA RENAISSANCE

ORIENTALE.[1]

Toute révélation vient d'Orient, et, transmise à l'Occident, s'appelle tradition. L'Asie a les prophètes, l'Europe a les docteurs; et tantôt ces deux mondes, échos de la même parole, ont entre eux un même esprit, ils s'attirent, ils se confirment l'un l'autre, et gardent le souvenir de la filiation commune; tantôt leurs génies se repoussent comme deux sectes, leurs rivages semblent se fuir; du moins ils s'oublient, pour se retrouver et se confondre plus tard; et jamais l'accord ne se rétablit entre l'un et l'autre, que de cette harmonie ne naisse, avec un dogme nouveau, pour ainsi dire, un dieu nouveau; en sorte que le tableau de ces alternatives d'alliance et de séparation, d'unité et de schisme, est aussi celui des époques principales de la vie religieuse et de la tradition universelle.

Le livre le plus occidental de l'Orient, la Bible, fait à peine mention de la haute Asie. L'horizon du peuple hébreu ne s'étend pas

(1) Au moment où l'Europe étudie l'Orient avec une ardeur toute nouvelle, il convenait dans cette *Revue*, où la question orientale a été tant de fois discutée au point de vue politique, d'en indiquer le côté littéraire et philosophique. M. Quinet, qui a essayé de remplir cette tâche, y était à la fois conduit et préparé par ses travaux sur le génie des religions, que le public sera bientôt à même d'apprécier dans le livre qui doit les contenir et les résumer.

au-delà de la Mésopotamie; tout au plus, par intervalles, touche-t-il à la Bactriane. Les Indiens et les Hébreux ont vécu cachés, les uns aux autres, dans une solitude claustrale. Ils ne se connaissent pas; ils appartiennent à une lignée différente. D'ailleurs le peuple de Moïse a bientôt retrouvé ses titres avec sa généalogie. Il est le fils de Jéhovah, le premier né du Très-Haut. Il vit dans la demeure de l'Éternel. Qu'a-t-il besoin de s'inquiéter davantage de son passé et de chercher plus loin ses origines?

Au contraire, les dieux helléniques étant nés de la première union de l'Occident et du haut Orient, il semble que la Grèce aurait dû, mieux qu'une autre, entretenir le souvenir de sa filiation. Pourtant il n'en fut rien. La Grèce conserva, sans savoir d'où ils venaient, le fond des dogmes asiatiques. De là tout le caractère de cette société. En naissant, la mémoire déjà obsédée de traditions qui lui ont été transmises à son insu, elle s'étonne d'elle-même; elle cherche d'où viennent, avec sa parole déjà achevée, ses dieux tout-puissans dès le berceau. Bientôt elle se persuade qu'elle seule dans le monde a tout inventé, imaginé, créé; comme elle remarque surtout d'étonnantes ressemblances entre ses dogmes et ceux du Nil ou de l'Euphrate, elle croit sincèrement que l'Asie lui a pris ses idoles, que la terre entière ne pense, ne vit, ne respire que par cette ame légère qu'elle s'imagine dispenser à toutes choses. Dans la suite de son histoire, elle ressemble à la statue de Pygmalion, qui s'anime de la vie du sculpteur lui-même. La Grèce, comme Galatée, est descendue de son piédestal de marbre pour s'approcher des objets qui l'entourent. D'abord elle rencontre l'Égypte et ses religions, puis, sans s'étonner, elle dit en souriant : C'est moi. Plus tard elle se communique à la Perse; elle voit de près le grand culte du soleil, au temps de Xénophon; elle dit : C'est encore moi. Elle continue ainsi d'étendre son existence à tout ce qui l'environne, jusqu'au jour où elle vient à rencontrer le christianisme, c'est-à-dire une doctrine si étrangère au monde, si sévère, si austère, si ennemie des fêtes olympiennes, si différente de tout ce qu'elle avait aimé, chanté, adoré, que, saisie, pour la première fois, d'une stupeur religieuse, elle s'écrie par la voix de tout un peuple, en présence de saint Paul : Ce n'est plus moi!

Dans son voyage en Égypte, en Phénicie, Hérodote fut un des premiers qui remarqua l'infatuation ingénue de ses compatriotes. Il ne put la corriger. La Grèce continua de voir tout l'Orient avec les yeux de l'Ionie, et de cette ignorance même naquit son originalité

au sein de l'imitation. Alexandre seul ébranla cette illusion. Poussé par l'amour de l'inconnu, il arriva aux bords de l'Indus. Un instinct divin le ramenait au berceau de la race dont il était le premier représentant. Il touchait le mystère des origines de la civilisation grecque. Il put montrer aux Hellènes, dans les monts sacrés de l'Inde, la mine d'où étaient sortis leurs dieux. Ce fut la fin de l'esprit grec, qui s'évanouit en même temps qu'il perdit son erreur. En brisant ses limites, il cessa d'être. Cependant la pensée de la haute Asie s'insinua dans les écoles d'Europe. L'Inde fut rapprochée d'Alexandrie. La tradition universelle se retrouva pour un moment, et le christianisme scella, en naissant, la seconde alliance de l'Orient et de l'Occident.

Pendant toute la durée du moyen-âge, ce lien est de nouveau rompu, comme s'il n'avait jamais existé. Loin de se rechercher, de s'attirer l'un l'autre, le génie de l'Europe au moyen-âge et celui de la haute Asie se repoussaient mutuellement. Qu'avait de commun l'ascétisme du premier avec les splendeurs de la nature équinoxiale? Le culte de la passion, enseveli parmi les brumes du Nord, dans le linceul des cathédrales, appelait-il le soleil du golfe de Bengale? Et qu'avait besoin du trésor des Indes le Christ gémissant, flagellé, crucifié du XIIe siècle? Aussi les croisades, dans leur espoir de conquêtes, ne prétendaient qu'au Golgotha. Un tombeau près du désert de Syrie, le triste jardin des Oliviers, encore trempé de la sueur de la passion, l'absinthe desséchée du Calvaire, une terre nue pour un Dieu nu, voilà ce que l'Europe convoitait de l'Asie; tandis que le haut Orient, avec sa nature prodigue dans tous les règnes, devait rester fermé à l'esprit mystique de ces générations comme la terre des enchantemens condamnés et du démon des voluptés.

Il est certain, en effet, qu'aussi long-temps que le dogme de la spiritualité a régné sans partage, la communication avec la haute Asie est restée interrompue. Inutilement, le vénitien Marc-Pol retrouve le continent perdu des Indes, deux siècles avant que le Génois découvre l'Amérique. Ce chemin rouvert est bientôt oublié. Les rivages de l'Orient et de l'Occident se repoussent encore. Les relations entre eux ne se rétablissent véritablement que lorsque l'industrie, au XVe siècle, relève les sens et la nature de la condamnation portée contre eux par les temps précédens; et le moyen-âge finit le jour où l'Orient, avec toutes les pompes de la vie extérieure, est rendu à l'Occident par la découverte du cap de Bonne-Espérance. En ce moment l'ascétisme achève de disparaître. La matière, long-temps immolée par les macérations, reparaît triomphante sous les traits de

l'Asie. Au culte de la douleur succède l'esprit de l'industrie. L'Occident adhère encore une fois à l'Orient; une ère nouvelle commence. La race européenne a rejoint son berceau; l'humanité se replie un moment sur elle-même, comme le serpent des symboles qui noue son anneau autour du globe.

Il faut rendre cette justice au XVIIIe siècle, que sous la raillerie il cacha une sorte de pressentiment d'une renaissance orientale. Ce pressentiment, il est vrai, allié au scepticisme, naissait surtout du désir de trouver dans l'ancien Orient une société rivale de la société hébraïque; il faut ajouter que les encyclopédistes ne connurent de la Perse et de l'Inde que ce qu'en avait su Hérodote. Voltaire, surtout, allait le premier au devant de cette société perdue. Une foule de fragmens attestent, vers la fin de sa vie, son impatience toujours croissante. Dans son empressement à saisir tout ce qui pouvait disputer au génie hébraïque la couronne de l'Orient, il fut souvent trompé par des ouvrages supposés. Il fonda en partie sa religion complaisante pour le haut Orient sur un prétendu manuscrit asiatique, l'Ézour Vedam, qu'il fit solennellement déposer à la Bibliothèque royale. On a reconnu que l'auteur, qui devait être antérieur de plusieurs siècles à Moïse, était en effet un jésuite missionnaire du XVIIe siècle. Voltaire trop confiant, trop crédule! le roi du scepticisme pris à la fin dans ses propres embûches! qui s'y serait attendu?

C'est qu'il était facile alors de s'abuser sur l'Inde et sur la Perse. Les bibliothèques d'Angleterre possédaient, il est vrai, quelques lambeaux des anciennes langues de ces peuples, mortes dès le temps de Cyrus; mais personne en Europe n'en connaissait même l'alphabet. Pendant des milliers d'années le trésor des souvenirs de cette double civilisation avait été gardé par le génie de la solitude. Comment ce mystère va-t-il être soulevé? Comment le sceau qui a été apposé sur les lèvres muettes de l'Orient va-t-il être brisé? Comment les paroles ensevelies vont-elles se ranimer et révéler la pensée, les croyances, les dieux perdus de l'extrême Orient? Quel est celui qui laissera le premier son nom à cette découverte? C'est Anquetil Duperron. Il fut le Marc-Pol du XVIIIe siècle.

Une feuille enlevée à l'un des livres sacrés de la Perse tombe par hasard sous ses yeux. A la vue de ces caractères, dont la clé était perdue, ce jeune homme (il n'avait pas vingt-trois ans) se sent consumé d'une curiosité infinie; il se représente toute la sagesse du monde antique cachée sous cette lettre enchantée; il fait serment d'apprendre cette langue que personne n'entend plus en Europe. Il ira l'épeler

aux bords du Gange. Dans cette idée, il prend un engagement de volontaire dans un détachement de la compagnie des Indes. Il part; lui-même raconte comment il sortit de l'esplanade des Invalides, à pied, tambour en tête. Ce jeune soldat, qui emportait dans son sac une Bible, les *Essais* de Montaigne, *la Sagesse* de Charron, arrive dans les Grandes-Indes; délié de son engagement, il entreprend seul, sans ressources, d'immenses voyages par terre, afin de mieux fouiller les souvenirs de la contrée. C'est ainsi qu'il parcourt, un pistolet à sa ceinture, sa Bible à son arçon, la distance comprise entre Bénarès et les côtes de Coromandel. C'était le temps de la guerre des Anglais et des Français. Maltraité par les uns et par les autres, il remonte à Suratte. Là, enfin, il rencontre des prêtres persans qui avaient conservé dans l'exil les anciens monumens de la liturgie des mages, à peu près comme les Hébreux traînés en captivité ont partout conservé les livres de Moïse. Il retrouve cet ancien culte du feu, ce reste de flamme qu'Alexandre n'avait pu éteindre et qu'une population sans patrie ranime aujourd'hui de son souffle. Sa curiosité commence par exciter la défiance des prêtres; mais un séjour de près de dix ans lui sert à gagner l'amitié du plus savant d'entre eux. Le Parsis lui enseigne en secret la langue sacrée de ses ancêtres, le zend, qui avec le sanscrit est pour la haute Asie ce que sont pour notre Occident le grec et le latin, c'est-à-dire une langue qui n'appartient plus qu'au culte. L'espérance de toute sa vie est remplie. Il tient dans ses mains les livres sacrés que n'avait encore vus aucun Européen; car *le regard seul les souille*, disent les Mobeds. Il en a recueilli plusieurs copies; il les lit, il les traduit. Chose qui semble incroyable, il possède dans la langue morte les livres des Mages, compagnons de Darius, de Xerxès, de Cyrus, de Cambyse; de ses voyages il rapporte toute une bibliothèque composée de manuscrits; et comme Camoens, avec son poème échappé du naufrage (car on peut bien comparer le héros au poète), il revient en Europe. Il publie les monumens de la religion persane, un peu avant qu'éclate la révolution française. De ce moment, la science de la tradition orientale est fondée. La révolution est consommée dans les lettres comme dans la politique.

D'autre part, l'Angleterre, restée maîtresse des Indes, achevait d'en prendre possession par la science. Un Français a retrouvé la langue et la religion des peuples persans ou zends. Un Anglais, Williams Jones, a retrouvé la langue des anciens peuples hindous. Depuis que cette double civilisation est rentrée dans la tradition vivante,

chaque société a été, en quelque sorte, rejetée sur un autre plan. Par delà les dieux de l'Ionie, on aperçoit, dans les montagnes de l'Asie, les dieux indiens. L'Olympe recule jusqu'à l'Himalaya. Peu à peu l'Occident recueille les dépouilles et la sagesse de ce vieux monde, manuscrits apportés par les missionnaires et les voyageurs, hymnes, genèses, liturgies, rituels, épopées, codes de lois écrits en vers, drames, philosophie, théologie, scolastique. Une partie de ces manuscrits, encore inédits, sont de notre temps ce qu'étaient l'Iliade et l'Odyssée pour Pétrarque, qui dévorait inutilement des yeux le premier exemplaire d'Homère transporté de Constantinople à Venise. Ce que Lascaris et les réfugiés de Byzance firent pour la renaissance des lettres grecques, William Jones, Anquetil Duperron, l'ont fait de nos jours pour la renaissance orientale. Dans la première ardeur des découvertes, les orientalistes publièrent qu'une antiquité plus profonde, plus philosophique, plus poétique tout ensemble que celle de la Grèce et de Rome, surgissait du fond de l'Asie. Orphée cédera-t-il à Vyasa, Sophocle à Calidasa, Platon à Sancara? Les dieux de l'Olympe recommenceront-ils leurs luttes contre les anciens dieux orientaux, ou, les uns et les autres cessant de se disputer des cieux trop étroits, ne se réconcilieront-ils pas au sein de la tradition universelle? Tout ce que le passé renferme de religion, tous les élémens sacrés de la tradition se rapprochent subitement dans un chaos divin, pour enfanter, il semble, une forme nouvelle de l'humanité; car ce qui se passe dans la science éclate avec plus d'évidence encore dans la vie civile et politique. L'Occident s'informe de l'Orient non-seulement dans le passé, mais dans le présent. L'Europe adhère désormais à l'Asie par les faits comme par les idées, par les intérêts comme par la tradition. Chaque peuple veut mettre le pied sur cette terre où le sphinx jette de nouveau son énigme; et ce n'est pas seulement l'Europe qui se rapproche de l'Orient : celui-ci sort de son immutabilité, il apprend les disciplines modernes. L'Europe, pour gouverner l'Asie, n'a plus besoin, comme Alexandre, de revêtir la robe asiatique. Constantinople a quitté le turban. Quel ordre nouveau sortira de la fusion, des épousailles de ces deux mondes, de ces traditions qui se ravivent, de ces langues mortes qui se délient dans leur sépulcre embaumé? En même temps que l'ancien testament du genre humain s'augmente des pages retrouvées dans les bibles de l'Inde et de la Perse, ne faut-il pas que le nouveau se développe, qu'il dévoile, qu'il étale de plus en plus l'esprit enseveli dans la lettre? Et si, au XVIe siècle, la renaissance grecque et romaine, achevant de

clore le moyen-âge, a donné au monde une forme, une parole nouvelle, si elle a éclaté en même temps que la réformation religieuse, ne voyons-nous pas de nos jours la renaissance orientale correspondre déjà à une réformation nouvelle du monde religieux et civil? Tant il est vrai que le passé, en se creusant, a toujours fertilisé l'avenir, et que le premier n'a cessé d'être la prophétie que le second vient d'accomplir.

Le génie de l'industrie, les découvertes, les voyages, n'ont pas seuls préparé le rétablissement de la tradition de la haute Asie. L'imagination, en même temps que la science, se tournait peu à peu de ce côté. Elle visitait, sur les vaisseaux marchands, les rivages nouvellement retrouvés; elle les rattachait à ceux de l'Occident par d'impalpables anneaux. Les brises de l'Europe, celles de l'Asie unissaient leurs parfums dans de rapides hyménées. De ces épousailles des vents allaient naître, sur la surface d'un océan inviolé, des formes, des images, des fantômes nouveaux, qui devaient flotter bientôt dans le ciel agrandi des poètes. Même sous une apparence sceptique, la poésie des modernes redevenait religieuse, en consacrant le lien de deux mondes rendus l'un à l'autre; et les marques d'une renaissance orientale éclataient à l'origine même de la renaissance grecque et romaine.

En effet, les Portugais, qui, par la découverte du cap de Bonne-Espérance, ont rendu l'Asie à l'Europe, sont aussi les premiers qui aient couronné par l'imagination l'alliance que l'industrie venait de renouveler. Ce peuple ne paraît qu'un moment dans l'histoire, et c'est pour accomplir ce miracle. L'œuvre achevée, il retombe dans le silence. Comme il n'a eu qu'un moment de splendeur, il n'a aussi qu'un poète, un livre. Mais ce poète est Camoëns, qui rouvre à l'imagination les portes de l'Orient; ce livre est celui des *Lusiades*, qui rassemble, avec tous les parfums du Portugal, l'or, la myrrhe, l'encens du Levant, trempés souvent des larmes de l'Occident. Pour la première fois, le génie poétique de l'Europe quitte le bassin de la Méditerranée; il rentre dans les océans de l'ancienne Asie. Sans doute, les souvenirs de la Grèce et du monde chrétien accompagnent le poète aventureux au milieu des flots qu'aucune rame n'avait encore effleurés. On peut même dire que, sous ces cieux brûlans, on retrouve dans ses stances brûlantes une angoisse qui ressemble au mal du pays. Les images, les regrets, les espérances, les fantômes divinisés, les Syrènes de l'Occident surgissent du fond des eaux. Ils

se balancent autour du navire, et c'est pourquoi le poème de Camoëns est véritablement le poème de l'alliance de l'Occident et de l'Orient. Vous respirez tout ensemble les souvenirs de l'Europe et les tièdes senteurs de l'Asie dans ce génie qui est l'accord de la renaissance grecque et de la renaissance orientale. En même temps que vous entendez encore le murmure des rivages européens, l'écho du monde grec, romain, chrétien, vous entendez aussi retentir à l'extrémité opposée ce grand cri : Terre! qui fit tressaillir le XVe siècle au moment des découvertes des Indes et des Amériques; vous sentez à chaque vers que le vaisseau de l'humanité aborde des rivages depuis long-temps attendus; vous aspirez des brises nouvelles, qui enflent la voile de la pensée humaine; et les cieux des tropiques se mirent dans le flot le plus pur du Tage. Si les dieux de l'ancienne civilisation, transportés sous un autre ciel, semblent s'y réparer, s'y rajeunir, d'autre part, que de formes, que de créations inspirées immédiatement par cette nature renouvelée dans la solitude! Le fleuve du Gange, depuis si long-temps perdu, est personnifié comme dans l'épopée indienne du Ramayana. Le Titan grec, qui veut fermer le passage au vaisseau de Gama qui porte l'avenir, sort tout ruisselant des mers équinoxiales, agrandi de toute la différence de la mer des Indes à la mer des Cyclades. Il n'est pas jusqu'à cette langue portugaise, si guerrière et si molle, si retentissante et si naïve, si riche en voyelles éclatantes, qui ne paraisse un interprète, un truchement naturel entre le génie de l'Occident et le génie de l'Asie orientale. Mais ce qui fait le lien de tout cela, est-il besoin de le dire? C'est le cœur du poète; c'est ce cœur magnanime qui embrasse les deux mondes et les unit dans une même étreinte de poésie, dans une même humanité, un même christianisme. Vous retrouvez partout une ame aussi profonde que l'Océan, et, comme l'Océan, elle unit les deux rivages opposés.

Je ne puis me décider si tôt à quitter Camoëns; et pourquoi ne laisserais-je pas paraître ma piété pour ce grand homme? Tout me plaît de lui, sa vie d'abord, sa poésie, son caractère, son grand cœur. Seulement je m'étonne que son nom n'ait pas été plus souvent prononcé de nos jours; car je ne connais aucun poète qui réponde mieux, qui s'associe mieux à une grande partie des idées et des sentimens répandus dans ce siècle, puisque cette épopée sans batailles, sans siéges, toute pacifique (chose presque inouïe), n'offre que l'éternel combat de l'homme et de la nature, c'est-à-dire la lutte dont les écrivains de notre temps nous ont si souvent entretenus. Il

y a des dialogues formidables entre le pilote et l'Océan ; d'une part, l'humanité triomphante sur son vaisseau pavoisé; de l'autre, les caps, les promontoires, les tempêtes, les élémens vaincus par l'industrie. N'est-ce pas là tout l'esprit de nos temps? L'épopée qui les représente le mieux n'est pas celle du Tasse; elle est trop romanesque. Ce n'est pas celle d'Arioste; où sont parmi nous aujourd'hui la grace, la sérénité, le sourire de ce dernier des trouvères? Ce n'est pas davantage celle de Dante; le moyen-âge est déjà si loin de nous! Mais le poème qui ouvre avec le XVIe siècle l'ère des temps modernes, est celui qui, en scellant l'alliance de l'Orient et de l'Occident, célèbre l'âge héroïque de l'industrie, poème non plus du pèlerin, mais du voyageur, surtout du commerçant, véritable odyssée au milieu des factoreries, des comptoirs naissans des Grandes-Indes et du berceau du commerce moderne, de même que l'Odyssée d'Homère est un voyage à travers les berceaux des petites sociétés militaires et artistes (1) de la Grèce.

Si du Portugal on passe en France, on voit d'abord que la correction du siècle de Louis XIV pouvait difficilement s'accommoder de l'inspiration de l'Asie. La poésie biblique n'eut même sur les imaginations de ce siècle qu'un empire contesté, et Sophocle y balança toujours David. C'est seulement vers la fin de sa vie que Racine tenta, dans *Athalie*, l'accord des formes grecque et hébraïque, en même temps que Richard Simon fondait la science de l'interprétation de l'ancien Testament. Plus tard, que pouvait-il y avoir de commun entre le génie railleur du XVIIIe siècle et le génie solennel de l'Orient? Ce fut surtout pour déguiser leurs opinions les plus hardies, que les écrivains de cette époque se couvrirent quelquefois du manteau de l'Asie. Cependant le nom est prononcé : les esprits se dirigent de ce côté. Bientôt on abordera cette terre; les esprits railleurs, précurseurs, vont pousser devant eux une autre génération qui prendra véritablement possession de ce sol par la science et par la pensée.

Quelques années après Anquetil Duperron, et comme pour servir de commentaire à cette science naissante, un second voyageur, qui devait produire dans les lettres une révolution analogue, Bernardin de Saint-Pierre errait presque sur les mêmes rivages. C'est avec lui que l'imagination, la poésie française, va, pour la première fois, recevoir un baptême nouveau parmi les flots du grand Océan. Avec lui, une ame nouvelle s'insinue dans le XVIIIe siècle. De son voyage

(1) « Ceux du royaume de Mexico étaient aucunement plus civilisés et plus artistes que n'étaient les autres nations de là. » (Montaigne.)

dans les mers de Camoëns, il ramène deux personnages nés sous ce ciel étranger, Paul et Virginie. Tout vous dit d'abord qu'ils ont, dès leur première heure, respiré un autre air, vu d'autres étoiles que nous. Leurs douces pensées, plus savoureuses que le fruit du dattier, ne se sont pas épanouies au milieu de nos villes. Ils ont reçu leur éducation loin des passions, des souvenirs de notre continent. Leur langue même, d'une suavité inconnue, est semblable à la langue des fleurs dans une île nouvellement émergée au fond des mers inviolées. Rappelez-vous, dans leurs dialogues, cette morale qui semble naître du spectacle des objets qu'ils ont chaque jour sous les yeux, et éclore avec les fleurs qu'ils ont semées. Ils ont appris à épeler, non dans les livres de notre Occident, mais dans celui dont les pages sont les montagnes non encore parcourues, les cieux non encore explorés, les étoiles non encore interrogées, les forêts vierges qui se mirent dans une mer vierge. On pourrait comparer Virginie à quelques figures de la poésie sacrée des Hindous, Sacontala, Damajanti, et l'on serait étonné de voir comment le même sol, les mêmes harmonies, ont produit les mêmes êtres poétiques dans l'esprit des Orientaux et dans celui d'un homme de l'Occident. Virginie est, dans le vrai, de la même famille que les jeunes filles et les Apsaras des poèmes indiens. Même douceur, mêmes instincts, même piété pour les plantes, même tendresse pour toute la nature vivante, seulement tout cela rendu plus touchant par le christianisme. Et s'il fallait parler des *Études de la Nature*, qui ne sent qu'elles ont été faites dans le voisinage des Grandes-Indes? Ne retrouve-t-on pas la douceur d'un créole dans cet amour pour les fleurs, pour les eaux, pour les plus petits insectes? Si l'Indien épargne, dans sa mansuétude universelle, les rameaux des forêts et jusqu'à la rosée des nuits, Bernardin de Saint-Pierre ne fait-il pas éprouver un sentiment tout semblable, recueilli, il semble, à la même source? Et de tout cela ne résulte-t-il pas l'impression d'un brahmane chrétien?

Je n'ai encore rien dit du poète souverain, qui a, mieux que tous les autres, cimenté l'union de l'Europe et de l'Asie. Il fut un des admirateurs les plus naïfs de Bernardin de Saint-Pierre, qu'il venait complimenter sur *Paul et Virginie*, au retour des batailles. Il a marqué l'alliance de l'Occident et de l'Orient, non-seulement par la parole, mais par les faits, par la grandeur des projets, par la vie politique et militaire. N'avait-il pas tracé dans son esprit la route de la France depuis le Nil jusqu'au Gange, à travers la Perse? Le nouvel Alexandre ne voulait-il pas recommencer le travail de l'ancien? Il a

écrit le poème de l'alliance en traits de sang, depuis les pyramides jusqu'aux frontières de cet autre Orient qui commence au Kremlin. Le connaissez-vous, ce poète qui étouffait en Europe? Il s'appelait Napoléon. Il a fait passer plus qu'aucun autre dans le cœur de la France l'esprit et l'ame de l'Asie. Ses poèmes écrits sont ses proclamations. Il a changé non-seulement l'esprit et les institutions, mais aussi la langue de ce pays. Lorsqu'il disait : « Vous êtes descendus des Alpes comme un torrent, » ou encore : « Je suis le dieu des armées, » était-ce la langue diplomatique du siècle de Louis XIV? N'était-ce pas plutôt la parole d'un Mahomet occidental? Et comment s'en étonner, puisque son éducation s'est faite à Aboukir, au Kaire, au Mont-Thabor?

D'autre part, l'Angleterre concourait à cette même renaissance orientale. Aux travaux purement scientifiques des William Jones, des Wilkins, de Colebrooke, répondaient, dans un esprit semblable, les œuvres d'art et d'imagination; chaque écrivain débutait par un poème asiatique. Dans les poètes de l'école des lacs, dans le panthéiste Schelley, dont les drames semblent calqués sur les drames indiens, il serait si facile de trouver l'influence orientale, qu'il suffirait, pour la montrer, de rappeler le titre et le sujet de la plupart de leurs œuvres; mais, sans entrer en trop de détails superflus, je m'arrête au poète qui les résume tous. Dès 1809, lord Byron avait projeté une excursion en Perse. Ce voyage fut changé contre un séjour de près de deux ans en Morée et à Constantinople. Voilà un nouveau lien d'or et de diamant qui va unir l'Europe et l'Asie. Combien de fois le poète ne rappelle-t-il pas qu'il a lui-même touché de ses mains, foulé de ses pieds, cette terre où croissent l'olivier et le cyprès, où les femmes sont plus douces que les roses, où la rose est la sultane du rossignol, où tout est divin, excepté la pensée de l'homme! Le voyage de Childe-Harold, ce pèlerinage de désespoir, qui commence et finit dans les mers et sur les rivages du Levant, montre assez où est la patrie adoptive de son imagination. Il visite la nature immobile, les horizons harmonieux de l'Orient, nobles sépulcres du passé, où tout est redevenu silence, repos, douceur, enchantement. Et d'où vient la beauté de ce poème, qui, dès les premiers mots, a ravi le monde, si ce n'est du contraste de cette paix, de ce repos de la nature orientale, et des pensées troublées, des tortures morales qu'un homme de l'Occident, sorti du milieu de nous, vient y apporter? Athènes, Troie, Corinthe, dormaient sous les roses et les oliviers. Soudain elles retentissent d'un cri aigu, d'une plainte lamentable.

Au loin la mer est calme; le soleil s'assoupit sur les flancs assombris des montagnes. Un mol enchantement est répandu dans tout l'horizon, et voilà que soudain ce bleu cristal des mers du Levant réfléchit l'image, la tourmente spirituelle des peuples d'Europe. La voix de l'Occident, le cri discordant de nos sociétés s'est échappé d'un cœur brisé, au milieu même des harmonies du climat de l'Asie; c'est là tout le voyage de Childe-Harold. Il a rempli des cris de détresse de nos sociétés défaillantes les paysages si calmes, si éternellement sereins de l'Attique, des Cyclades, de l'Asie-Mineure; ces cris ont retenti jusqu'à nous, et plus d'un homme de l'Occident a reconnu l'écho de son cœur dans cet écho parti du Bosphore.

Au reste, Byron ne s'est pas contenté d'exprimer ce mélange, ces noces spirituelles de l'Asie et de l'Europe par des pensées, des réflexions, des considérations. Il a rattaché son île d'Albion au continent asiatique par des chaînes vivantes, c'est-à-dire par des personnages, des êtres qu'il a animés de son propre souffle, le Corsaire, Lara, le Giaour, Mazeppa, la Fiancée d'Abydos, créatures demi-anglaises, demi-asiatiques, qui se soulèvent comme un grand chœur de voix, et s'appellent, se répondent, autour du bassin de la Méditerranée. Le génie anglais est trop insulaire pour se dépouiller, s'oublier jamais au sein d'un autre climat; c'est même cette permanence du type national qui donne aux compositions orientales de Byron un sens aussi profond. Lara, qui personnifie toute sa poésie, ce grand seigneur féodal, a erré long-temps loin de l'Occident. Son teint s'est bruni sous un ciel brûlant. Il sait les langues du désert. Sous l'aspect glacial des hommes de son pays, il cache l'ardeur de l'Arabie. Ses habitudes sont asiatiques. Bien plus, n'a-t-il pas été pirate dans une île africaine? N'est-il pas descendu à Coron dans le palais du pacha? N'a-t-il pas été délivré par Gulnare qui maintenant, sous la figure du jeune page Kaled, veille sur lui à son retour dans son manoir féodal d'Angleterre? Faut-il un autre exemple de ce mélange de l'Asie et de l'Europe? Manfred, cet orgueilleux châtelain, au milieu des glaciers de la Suisse, converse avec les esprits des montagnes. Mais quels sont les génies qu'il invoque? Ceux qui ne hantent que les contrées d'Orient, Ahriman, Ormuzd. Les dieux du culte persan viennent à sa voix effleurer de leurs pieds de feu les neiges des Alpes : étrange préoccupation de l'Asie jusque sous les brumes d'hiver de la Suisse allemande. Telles sont, dans cette poésie, les figures de l'Occident, un mélange du croisé et du pacha, la féodalité anglo-normande jointe au fatalisme musulman, l'Écosse d'Ossian

mariée à l'Asie de Mahomet. Parmi les figures orientales, je ne nommerai que le Giaour, demi-chrétien, demi-mahométan, ou plutôt un renégat du christianisme et de l'islamisme, le scepticisme réuni de deux religions, de deux mondes, le double blasphème de l'Europe et de l'Asie. Il s'écrie, en mourant dans le monastère du mont Athos : Je n'ai pas besoin de paradis, mais de repos! car il n'a que l'apparence du flegme oriental. Le calme est sur son front, la tempête est dans son cœur. Il n'est point assis, à demi enivré d'opium comme ses frères, sur un rivage embaumé. Son cheval fougueux l'emporte; lui-même est aiguillonné, flagellé, par toutes les passions de notre civilisation haletante. Comme des métaux brûlans et de nature différente, qui se fondent et se tordent dans la fournaise, passions, souvenirs, angoisses, préjugés de notre société chrétienne et de la société musulmane, toutes les douleurs s'unissent dans cette ame à la fois d'or et de bronze. Enfin, s'il faut parler des femmes qui donnent la vie à ces compositions, Gulnare, Medora, Kaled, Zuleïka, Leïla et tant d'autres dont il est difficile de parler sans danger, et sur lesquelles on ne peut se taire, qui sont-elles? d'où viennent-elles? où sont-elles nées? ne sont-elles pas toutes filles de l'Asie? Gardez-vous cependant de les chercher en Orient; vous poursuivriez des songes. Si elles portent l'empreinte de l'Orient, elles ont aussi reçu celle de l'Europe. Sous ces fronts impassibles, sous le calme de ces créatures de marbre, couvent les colères, les anxiétés, les tempêtes morales de notre société d'Occident. Où est la résignation, où est l'apathie dans ces cœurs en révolte? Par l'ame, ce sont nos sœurs. La plus calme de toutes, la plus orientale en apparence, Medora, sur le haut de son rocher, est trop rêveuse, trop pensive, trop promptement brisée, pour être une véritable Algérienne. La mélancolie des lacs d'Écosse est voilée à travers ces paupières sous lesquelles se reflète l'azur de la mer de l'Atlas, et le christianisme bat dans ces cœurs musulmans.

L'influence du génie oriental sur le génie allemand ne date pas d'hier; il est même impossible d'assigner le temps où elle a commencé, puisqu'elle se retrouve dans la constitution même de la langue allemande, qui semble puisée immédiatement aux sources de la parole orientale, dans l'ancienne langue des Mèdes, dont elle a conservé plus qu'aucune autre l'empreinte et les aspirations. Suivre depuis la Perse jusqu'à la Scandinavie cette langue qui d'orientale devient peu à peu occidentale, changeant de couleur en même temps que de ciel, ce serait suivre pas à pas la migration des peuples germaniques.

Dans ce changement de demeure, si les formes antiques ont disparu, le fond des instincts, le génie même de la race, sont restés sur le Rhin ce qu'ils étaient sur la mer Noire. De nos jours même, au milieu du tumulte du monde, l'Allemagne n'a-t-elle pas étonné l'Occident par un génie de contemplation qui l'a fait regarder d'un grand nombre comme une sorte d'Orient chrétien, ou d'Asie dans l'Europe?

Dans ses anciens poèmes, lorsque la race germanique est encore païenne, elle est presque tout orientale par la pensée. Ses dieux nébuleux, pluvieux, sous les frênes du Nord, appartiennent à la même famille que ceux qui sont nés du premier rayon de l'aurore sur les montagnes sacrées de la Bactriane. Cet Odin, dont le crâne est la voûte des cieux, dont l'œil est le soleil, dont les cheveux épars sont les rameaux chevelus des forêts, dont les ossemens sont les rochers du globe, n'est-il pas allié de près aux divinités indiennes? Le panthéisme, que le christianisme n'a vaincu qu'à demi, se réveille presque toujours avec le génie germanique. Après avoir reparu timidement au moyen-âge, sous la naïveté virginale des poètes de la chevalerie, il a été encore de nos temps le principe vital de l'esprit allemand dans la poésie comme dans la philosophie.

Ces observations suffisent pour expliquer le caractère particulier que la renaissance orientale a reçu de l'Allemagne. Celle-ci n'a point eu de Camoëns dans le golfe de Malabar; ses vaisseaux ne l'ont point transportée sous des cieux éloignés. La plupart de ses poètes, de ses écrivains, sont restés immobiles à ses foyers, et, malgré cette apparente inertie, il n'est aucun peuple qui reproduise avec plus de vérité, plus d'intimité, l'impression du Levant; phénomène singulier, dont on a vu la cause principale dans ce qui précède. D'une part, l'Allemagne, sans sortir de ses frontières, trouve dans son propre passé l'écho de ce génie asiatique. Elle sent, elle pense, elle imagine naturellement à la manière des Orientaux. D'autre part, le caractère national n'est pas assez fixe pour imprimer sa forme aux objets étrangers. Génie nomade, qui transporte facilement sa tente de siècles en siècles, de régions en régions, il affecte de se dépouiller pour mieux revêtir un autre temps, un autre climat. Son originalité la plus vive est de disparaître, quand il lui plaît, sous l'objet qu'il imite.

Joignez à cela que, la langue de l'Allemagne moderne s'étant formée en partie sur la traduction des Écritures, l'Orient biblique a exercé sur son esprit une action de chaque jour. Pendant le moyen-âge, le nouveau Testament avait, pour ainsi dire, fait oublier l'an-

cien. Les pères de l'église éclipsaient les prophètes. Le Christ se détachait peu à peu de Jéhovah; c'est-à-dire que le dieu de l'Occident tendait à se séparer du dieu de l'Orient. Un des résultats de la réformation fut de rétablir le lien entre l'un et l'autre. Réunir dans la même langue vulgaire l'ancien Testament et le nouveau, la lettre de Moïse et de saint Paul, n'était-ce pas montrer à tous les yeux que l'Asie et l'Europe n'ont qu'une seule parole, une seule vie scellée dans un seul livre? L'alliance renouvelée de Jéhovah et du Christ marqua ainsi celle de l'Orient et de l'Occident.

De plus, le fondement de la réforme reposant en partie sur l'examen des Écritures, le texte de l'ancien Testament attirant en quelque sorte tous les yeux, il était naturel que l'Allemagne abordât l'Asie par la Judée, comme le Portugal y était entré par la presqu'île des Indes. Le moment était venu où, interprétant Moïse et David avec la même impartialité historique qu'Homère et Sophocle, on allait faire servir les monumens, les livres sacrés de Bénarès et de Persépolis, à commenter ceux de Jérusalem. Tous les rayons du soleil d'Asie se concentraient peu à peu pour éclairer les mystères de la Bible. Cet esprit nouveau dans la critique des Écritures parut surtout dans le livre de Herder sur le *Génie de la poésie hébraïque*. Jamais assurément théologien n'avait encore si bien dépouillé l'esprit et la religion de l'Occident. On dirait qu'il est né sur cette terre de lumière, et que son intelligence est baignée des rayons du Sinaï. Comme Joseph à la cour de Pharaon, il explique à l'Occident, avec la sagesse patriarcale, les songes du vieil Orient. La science, la philologie, relèveront quelques erreurs de détail; mais ce que nul ne niera, c'est que la poésie hébraïque est interprétée, dévoilée, exaltée, dans ce livre, avec un esprit véritablement hébraïque. Herder redevient un compagnon de Job, d'Ésaïe, de Moïse, et personne ne mérite mieux que lui le nom de prophète du passé. Il ne commente pas la Bible du fond d'une bibliothèque; mais, avec cette imagination que les Gésénius, les Ewald, ces maîtres de la science, ont presque toujours confirmée, il se transporte sur l'Oreb, dans le désert, sous un palmier, près de Jérusalem. Là il ouvre sa Bible, il évoque les objets qui l'environnent: les palmiers, les lions, les vents qui portent les nuées, rendent témoignage de la poésie des prophètes; il feuillette, pour ainsi dire, tout ensemble la nature et la Bible, comme un érudit qui compare deux copies d'un même original; et l'univers entier devient le commentaire des Écritures. Depuis l'apparition de cet ouvrage, la science des langues, de l'histoire, a tout changé, excepté cette première vue,

qui, de plus en plus confirmée, a été étendue au reste des livres sacrés de l'Orient. Une sorte de divination lui tenant lieu de science, Herder fut, pour le génie asiatique, ce que l'auteur de *Télémaque* a été au XVIIe siècle pour la critique et le sentiment de l'antiquité grecque.

Ce que Herder tentait de faire par la critique, Goethe le réalisait par des poèmes dont il cherchait le sujet dans le fond de l'Asie. Quelquefois, il prenait pour thème une légende indienne, qui devenait l'ode du Dieu et de la Bayadère; véritable perle du golfe de Golconde ciselée par un lapidaire de Weimar; d'autres fois, il s'inspirait de l'islamisme. Sous le titre de *Divan oriental-occidental,* il composait un recueil de poésies asiatiques qui semblent détachées des voûtes de la mosquée de la Mecque. La pensée, l'ame, la couleur même de ses paroles appartiennent si bien à l'Asie, le christianisme surtout y a si peu de part, que le poète d'Occident se trahit seulement par les détails de la forme et du rhythme, jamais par le sentiment ni par les croyances. Où est ce contraste rendu si pathétique dans les écrivains anglais entre le repos des formes orientales et le tumulte des pensées de l'Occident? On n'en retrouve pas la moindre trace dans l'esprit de l'Allemand. Vous diriez que la société à laquelle il appartient est aussi tranquille, aussi immuable que la société asiatique. Souvent même cet équilibre vous déconcerte comme un déguisement. Vous voudriez qu'un mouvement, une plainte, un sourire, vous fît découvrir un de vos frères sous le turban musulman. D'ailleurs, ces poésies sont toutes lyriques; aucune ne vous montre un personnage vivant à la manière de Lara, du Giaour; voix embaumée, privée de corps et de figure, vous ne savez même où est la main qui ébranle cette harpe éolienne dans ce jardin d'Asie.

Ne retrouverons-nous donc, dans la littérature allemande, aucune de ces personnifications saisissantes où respire sous la langue du Nord tout le génie du Midi? Il en est une seule qui semble le type de toutes les autres, et appartient à Goethe. Je parle de cette jeune Bohémienne qui, enlevée d'une contrée inconnue, a été amenée en Allemagne par une troupe de bateleurs. Sa langue, mêlée d'italien, d'illyrien, et qui est la langue franke, parlée sur tout le littoral de la Méditerranée; ses cheveux et ses yeux noirs, son salut oriental, son habitude de dormir sur la terre nue, tout annonce que son pays est la terre du Levant: ce qui achève de le montrer, c'est ce mal du pays pour une patrie perdue, et qu'à peine elle se rappelle; c'est ce regret vague et brûlant pour le pays des citronniers et des oranges d'or. Puis, lorsque, sous le ciel allemand, elle s'écrie : *J'ai froid ici!*

et que ses larmes coulent par torrens, et qu'elle meurt sans ouvrir les lèvres, n'est-ce pas l'ame du Levant transportée, égarée dans une autre contrée, ou plutôt la poésie de l'Asie elle-même, qui, au moment de fleurir, déracinée de son sol, soustraite à son soleil, vient mourir sur le cœur du poète?

Si l'influence asiatique est visible dans les ouvrages de Goethe, elle devient une sorte de servitude dans quelques autres. Il est évident que Goerres, dans son *Tableau des Religions* (1), s'est formé sur le modèle des philosophes du Gange bien plus que sur les écoles grecques ou romaines. Son ouvrage est une sorte de *Pouranas* occidental. Tel autre écrivain, Rückert, ne se contente pas d'imiter la pensée de l'Orient; il la reproduit dans le rhythme asiatique, de même qu'au XVIe siècle, on imitait dans notre langue les mètres d'Horace ou de Pindare. Comment retracer l'impression de ces dialogues des perles et des pierreries au bord de l'océan, ou du soleil et de la rose, ou du murmure des fleurs cueillies dans Ispahan? Il suffit de dire que cette poésie persane, devenue populaire au bord du Rhin, émeut le cœur de l'Allemand, comme par le souvenir d'une seconde patrie.

De ce qui précède, il résulte que le trait particulier de l'influence du génie oriental sur le génie allemand est l'harmonie tranquille et continue de l'un et de l'autre. L'art, pour les associer, n'a besoin que de les rapprocher. Ces deux génies s'appellent aux deux extrémités du temps. L'Himalaya a son écho dans les Alpes; et si la civilisation gallo-romaine semblait se retrouver au XVIe siècle dans les monumens de l'antiquité classique, de même le génie germanique semble aujourd'hui se compléter, se confirmer par ceux de la Perse et de l'Inde. Cette alliance naturelle explique même une des plus grandes énigmes de notre temps; car, si l'on demande pourquoi l'Allemagne de nos jours a seule évité ce que l'on a appelé la littérature du désespoir, pourquoi elle n'a pas répété à son tour la plainte que l'Occident a fait entendre par la bouche de Byron, pourquoi des figures aussi calmes que celles de Herder, de Goethe, ont paru chez elle au milieu de la tourmente du siècle, dira-t-on qu'elle seule est sur les roses et l'Europe sur les charbons ardens? Croit-on qu'elle n'aurait pas aussi d'étonnantes plaintes à faire entendre si elle ouvrait la bouche? Ne se sent-elle pas désabusée, menacée, ébranlée comme les autres? Assurément. La vraie différence à cet égard vient de ce que le scepticisme allemand a un tout autre caractère que celui du reste de

(1) *Mythengeschichte der Asiatischen welt.* 18 0.

l'Occident. L'Allemagne, en effet, ne s'est pas arrêtée dans le pyrrhonisme de la société grecque et romaine, tel qu'il a été résumé par Lucien, par Lucrèce et par Voltaire. Elle a douté de tout, excepté de la pensée. Son doute, moins tranchant, n'a pas été jusqu'à nier la vie en soi, l'être lui-même. Le panthéisme l'a préservée de l'athéisme. Quand elle a le mieux ébranlé la tradition, elle l'a plutôt transformée que détruite; car le christianisme, étant entré presque tout entier dans les théories de ses métaphysiciens, n'a jamais été aboli, même un seul jour, dans les esprits; en sorte qu'elle a passé de la religion à la philosophie, de la croyance au système, sans secousse, sans violence, sans traverser, par-delà les limites de la science et de la foi, ces régions du vide absolu, habitacle des morts, qui brûlent la plante des pieds et dessèchent jusqu'au cœur des vivans. Jamais elle ne s'est trouvée un seul moment en face du néant, et ce souvenir n'empoisonne pas le présent pour elle. Lorsqu'elle s'est égarée, c'est qu'elle a voulu étreindre l'incommensurable, aspirer à l'inaccessible. Or, cette douleur de l'orgueil vaincu dans la lutte avec l'infini, est celle de Jacob terrassé sous les genoux de l'archange; ce n'est pas celle de l'ame qui vient de se démettre devant le ver de terre ou l'atome des épicuriens. Comment donc s'étonner qu'étant restée orientale dans son scepticisme, l'Allemagne n'ait pas senti, autant que les autres, la douleur attachée au scepticisme de l'Occident? Elle n'avait pas connu le rire de l'esprit de ruine; devait-elle connaître le désespoir, compagnon de cette joie? Rassasiée du dieu des brahmes, des Alexandrins, de Spinosa, où est la merveille, qu'elle n'ait pas jeté ce cri d'un peuple entier, qui, mené dans le désert, hors de l'enceinte de toutes les traditions, a perdu dans le sable la trace et les pas du genre humain.

Dans le vrai, son scepticisme est personnifié par Faust, lequel n'a rien de commun avec la philosophie de Lucien, de Montaigne ou de Voltaire. Étrange sceptique, que dévore la soif de tout savoir! Le breuvage du spiritualisme l'a enivré. Il aspire avec une ardeur désespérée au principe de vie, de vérité. Il le convoite, le poursuit, il prétend le posséder dans chaque objet. Il le demande à la nature, à la science, aux passions humaines, au monde, à la solitude. De cieux en cieux, son esprit effréné poursuit la lumière des lumières. De ce faîte souverain il est précipité. Il succombe sous une doctrine qui ressemble plus à celles du haut Orient qu'à celles du XVIIIe siècle; car il ne s'est pas découronné de ses mains dans une obscure rivalité avec le grain de sable; il a au contraire lutté contre l'Éter-

nel dont il voulait usurper l'auréole. Deviendra-t-il tel que les dieux? Voilà toute la question. Est-ce la maladie des encyclopédistes? N'est-ce pas plutôt l'orgueil du premier homme sous l'arbre de la science du bien et du mal?

Voulez-vous, en effet, mesurer les degrés différens de cette échelle du doute? avancez encore de quelques pas. Vous êtes descendus de cercle en cercle dans la nuit orageuse de Faust. Croyez-vous que nulle part il n'y ait par delà cet abîme un abîme plus profond? Descendez encore. Sous cet enfer, il y a l'enfer de Méphistophélès. Là est vraiment la borne du néant. Il n'est permis à personne d'entrer plus avant dans la demeure du vide. La logique, la dialectique occidentale, ont tout détruit jusqu'à la place de l'espérance. Arrêtez-vous et saluez le dieu des éternelles ténèbres. Le scepticisme de l'Orient et celui de l'Occident sont aux prises dans le double blasphème de Faust et de Méphistophélès. Chez l'un se mêlent encore à l'impiété l'enthousiasme, l'ardeur de l'ame, l'hymne né de l'aurore, je ne sais quel éclair de désir qui, par intervalle, s'allume dans le chaos. Chez l'autre, tout est subtilité bysantine, ironie, nuit sans chaleur et sans orage, dégoût incurable, poison, sophisme, ennui d'une société vieillie. Deux génies, deux philosophies, deux mondes s'entrechoquent dans ce dialogue maudit. L'Europe a heurté l'Asie. L'air a retenti encore une fois du choc d'Ormuzd et d'Ahriman.

C'est, en effet, dans le principe même de la philosophie, dans l'habitude générale de la pensée, que semblent surtout revivre aujourd'hui l'esprit et la tradition de l'Orient. Comparez à cet égard les systèmes actuels de métaphysique allemande avec ceux de l'Inde : vous trouverez entre eux de telles ressemblances, que ce sera souvent un effort de découvrir en quoi ils diffèrent. Ces analogies, ces traits de ressemblance peuvent tous se résumer sous le nom de panthéisme, qui lui-même résume tout le génie de l'Asie. Ne croyez pas expliquer le renouvellement de ce système seulement par un concours fortuit de circonstances, ni par le génie particulier des institutions civiles. En même temps que l'Asie pénètre dans la poésie, dans la politique de l'Occident, elle s'insinue aussi dans ses doctrines; la métaphysique scelle à son tour l'alliance des deux mondes. Voilà la grande affaire qui se passe aujourd'hui dans la philosophie. Le panthéisme de l'Orient, transformé par l'Allemagne, correspond à la renaissance orientale, de même que l'idéalisme de Platon, corrigé par Descartes, a couronné, au XVIIe siècle, la renaissance grecque et latine.

EDGAR QUINET.

REVUE LITTÉRAIRE.

BIOGRAPHES ET TRADUCTEURS DE DANTE.

I. Vita di Dante, par le comte César Balbo. — II. Histoire de Dante Alighieri, par M. Artaud de Montor. — III. Dante et la Philosophie catholique au XIIIe siècle, par M. Ozanam. — IV. La Divine Comédie, traduite par M. Brizeux. — V. La Vie nouvelle, traduite par M. Delécluze. — VI. Opere minori di Dante, édition de M. Fraticelli. — VII. Sullo spirito della Divina Commedia di Dante, par le marquis Azzelino.

On dirait qu'il y a deux hommes dans chaque grand poète, l'un de tous les temps et de tous les pays, qui se fait l'interprète des sentimens généraux, qui s'inspire de lui-même, de la création, du problème de notre destinée, enfin de ce spectacle mobile, mais perpétuel, qu'offrent à la pensée l'ame, la nature, l'humanité; l'autre qui réfléchit seulement les nuances de son époque, les douleurs comme les joies passagères qui sont particulièrement propres aux esprits d'alors. De ces deux poètes, si l'on peut dire, qui se relient et se concentrent dans l'unité puissante du génie, l'un est éternel, toujours accessible, toujours admiré; l'autre, auquel le premier sert au besoin de couvert et de sauvegarde, quand on l'oublie, semble avoir ses *retours*, comme les civilisations de Vico. A certains momens, on remonte vers lui par l'enthousiasme, on se reconnaît en lui avec orgueil, quand les évènemens remettent à nu les mêmes plaies du cœur, quand la société se retrouve dans des conditions, sinon identiques, du moins analogues.

En est-il ainsi pour Dante? Ces deux poètes dont nous parlions se montrent en lui à un haut degré, l'un impérissable, permanent, pour ainsi dire; l'autre qui a sa date ineffaçable et qui est tout entier de son époque. Est-ce à de secrètes sympathies pour le poète du XIV[e] siècle, est-ce par conséquent à la similitude des temps, à l'analogie des sentimens exprimés, qu'il faut surtout attribuer l'accueil de plus en plus sympathique qu'on fait de toutes parts aux moindres œuvres d'Alighieri, enfin l'espèce de *renaissance dantesque* qui s'est traduite depuis vingt ans en Europe par tant d'éditions, de travaux, de commentaires, et qui forme à elle seule toute une petite littérature admirative? On le supposerait, à ne croire que cette poétique phrase de M. de Lamartine dans son discours de réception à l'Académie, phrase devenue célèbre, et qui a servi depuis d'épigraphe et comme d'enseigne à bien des apologies : « Dante, dit l'auteur des *Méditations*, semble le poète de notre époque, car chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours aussi des hommes de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même, elle y retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. » Tout compétent que puisse être M. de Lamartine pour parler des grands poètes, j'avoue qu'il m'est impossible d'attribuer à une pareille cause le retour si marqué de notre époque vers *la Divine Comédie*, et, il faut le dire, cette espèce de caprice, de mode, qui s'est emparée de Dante, cet engouement, ce culte exagéré, et presque ce fétichisme qu'affectent à tout propos quelques-uns de ses compromettans admirateurs.

C'est par la partie éternelle de son poème que Dante a vécu, qu'il doit vivre; autrement, quoi qu'on en puisse dire, les érudits seuls sauraient son nom, car le côté contemporain de son œuvre était essentiellement transitoire et est devenu exclusivement historique. C'est un point qu'il faut abandonner sans crainte, et qui n'implique nullement le mépris du grand génie de Dante : rien n'est plus maladroit que les apothéoses déplacées.

Qu'est-ce en effet que ces analogies factices qu'on montre comme nécessaires entre notre temps et *la Divine Comédie?* Qu'ont nos sentimens de pareil à ceux du vieil Alighieri? C'est demander ce que le moyen-âge a de commun avec nous; c'est demander ce qu'après la réforme et la philosophie du dernier siècle, notre scepticisme indifférent peut faire de la foi soumise, visionnaire et mystique, d'un Italien d'il y a cinq cents ans; c'est demander ce qu'après le laborieux avénement de la démocratie moderne il peut se trouver de sympathies entre les passions politiques de notre époque et un sectaire de la faction des *blancs*, devenu plus tard l'utopiste de je ne sais quelle rénovation impériale imitée de Charlemagne; c'est demander enfin si, en philosophie, après Descartes et Leibnitz, il faut retourner à la scholastique de saint Thomas amendée par des rimes de poète.

Assurément le culte de *la Divine Comédie* est exagéré quand il mène là. C'est que, quoi qu'on en puisse dire, nous devons admirer Dante en critiques plutôt encore qu'en lecteurs. Sans doute il y a sympathie en nous pour ce passé, mais nous se ntons bien que c'est du passé. Soyons francs : la fibre érudite es

ici autant en jeu que la fibre poétique, la curiosité est aussi éveillée que l'admiration. On est frappé de ces catacombes gigantesques, mais on sait qu'elles sont l'asile de la mort. En un mot, nous comprenons, nous expliquons, nous commentons; nous ne croyons plus. La foi de Dante nous paraît touchante; aux heures de tristesse, elle nous fait même envie quelquefois, mais personne ne prend plus au sérieux, dans l'ordre moral, l'œuvre d'Alighieri. N'est-ce pas pour tous un rêve bizarre qui a sa grandeur? Et à qui, je le demande, cette lecture laisse-t-elle une terreur sincère et mêlée de joie comme au moyen-âge? Hélas! ce qui nous frappe surtout dans *la Divine Comédie*, ce sont les beaux vers.

Ainsi, rien ne fait du livre de Dante le poème de notre époque, comme on l'a tant dit après M. de Lamartine. C'est tout simplement un poème de génie qui doit avoir pour nous sans doute une grande signification historique, une immense valeur intellectuelle, mais qui n'est en rien une œuvre de circonstance dans les données actuelles de l'art. La réaction qui s'est manifestée depuis une vingtaine d'années en faveur de Dante, le bruit croissant qu'on fait autour de son nom, ne tiennent donc nullement à ces rapports qu'on suppose entre les circonstances et les idées dont s'est inspiré Dante, et les idées et les circonstances au milieu desquelles nous vivons. Cette réaction a une autre cause, et, tant qu'elle n'est pas sortie de la mesure, elle était parfaitement légitime.

Au surplus, l'injuste oubli dans lequel était tombé le poète s'explique par l'histoire. Dante, il importe de se le rappeler, n'est pas un génie précurseur par les idées; il ne devance pas l'avenir, il résume le passé. Son poème est le dernier mot, pour ainsi dire, de la théologie du moyen-âge. C'est le poétique et suprême écho des légendes de l'apocalypse, des traditions mystiques de Bonaventure et de Bernard. Cela est triste à dire peut-être, mais le cynique Boccace est bien plutôt l'homme de l'avenir que Dante. Dante parle à ceux qui croient, Boccace à ceux qui doutent. La réforme est en germe dans le *Décameron*, tandis que *la Divine Comédie* est le livre des générations qui avaient la foi. Aussi, quand, au XVIe siècle, une révolte violente éclata contre le moyen-âge, quand il y eut rupture, le poème d'Alighieri cessa-t-il presque d'être lu. Je me rappelle une lettre de Guichardin à Machiavel où il est dit : « J'ai cherché un Dante par toute la Romagne; enfin je suis parvenu à trouver le texte, mais je n'ai pu découvrir la glose. » Voilà ce qu'était devenue en Italie, au temps de Luther, la popularité du grand poète. Ce dédain persista dans les deux siècles qui suivirent. Au temps de Louis XIV, toute noblesse poétique devait remonter à l'antiquité; au temps de Voltaire, il n'y avait que des sarcasmes pour le moyen-âge. Le poème de Dante fut pour l'auteur de *la Henriade* une amplification « stupidement barbare, » pour La Harpe une « rapsodie informe : » voilà les aménités de la critique. L'influence des idées françaises était telle alors, que ces incroyables préventions pénétrèrent jusqu'en Italie. Alfieri assurait qu'au-delà des Alpes *la Divine Comédie* n'avait pas trente lecteurs, et un poète célèbre, Monti, voyait son oncle Bettinelli, écri-

vain assez renommé, se fâcher et le gourmander parce qu'il lisait les « vieilles et obscures extravagances » d'Alighieri.

Si jamais réaction a été légitime, c'est donc celle qui s'est récemment accomplie au profit de Dante. Le XVIIIe siècle avait la haine du moyen-âge; nous, au contraire, dans la situation un peu confuse et indifférente que nous ont faite les évènemens, nous remontons sans haine à l'étude de cette époque transitoire; nous nous éprenons même d'admiration pour des idées que nous n'avons plus, pour des dévouemens qui seraient au-dessus de nos forces. Triste privilége que celui des âges critiques! triste bienfait peut-être que cette impartialité devenue facile par la même aptitude successive à tous les systèmes, par le manque commun de but et de désir! Au moins profitons de nos avantages, et maintenons les priviléges du bon sens : toute idolâtrie est dangereuse.

Je commence par le proclamer, dans le notable retour qui, dès les premières années de la restauration, s'est manifesté vers les études historiques, et qui se continue avec persévérance, avec éclat, Dante devait avoir sa part : Dante n'est pas pour rien le représentant poétique du moyen-âge. Placé, si j'ose dire, comme au carrefour de cette étrange époque, toutes les routes mènent à lui, et sans cesse on le retrouve à l'horizon. En philosophie, il complète saint Thomas; en histoire, il est le commentaire vivant, animé, de Villani; le secret de la vie religieuse, des tristesses, des terreurs de l'époque, est dans son poème. C'est un homme complet à la manière des écrivains de l'antiquité; il tient la plume d'une main, l'épée de l'autre; il est savant, il est diplomate, il est grand poète. Son œuvre est un des vastes monumens de l'esprit humain; sa vie est un combat : rien n'y manque, les larmes, la faim, l'exil, l'amour, la gloire, les faiblesses.

Dante a donc une importance capitale que je suis loin de contester; mais, depuis quelques années, on le cite, on le nomme, on le fait intervenir à tout propos, on le loue sans restriction (ce n'est pas une raison pour qu'on le lise davantage). A cinq siècles de distance, il semble pourtant que la critique pourrait se dégager des admirations voulues et factices : point; on l'a pris pour *la Divine Comédie* sur le ton du lyrisme, et il n'y a pas de passage obscur qui n'ait, à l'aide du mythe et du symbole, des panégyristes frénétiques; on préfère aux splendeurs de la vraie et sublime poésie dantesque la métaphysique quintessenciée et les vagues subtilités de certaines pages du *Paradis*.

Sans doute, les ultras sont moins dangereux en littérature qu'en politique; en politique, ils perdent les gouvernemens qu'ils flattent; en littérature, ils ne font que compromettre un moment les écrivains qu'ils exaltent, et qui, après tout, sont toujours sûrs de retrouver leur vrai niveau. Mais pourquoi ces exagérations? Pourquoi la vogue ose-t-elle toucher à l'austère génie de Dante? Soyons justes : l'œuvre d'Alighieri ressemble à ces immenses cathédrales du moyen-âge que j'admire beaucoup, autant que personne, mais qui en définitive sont le produit d'un temps à demi barbare, et où toutes les hardiesses élancées de l'architecture, où les fines ciselures et les délicatesses des sculp-

tures s'entremêlent, à travers les époques, à de lourds massifs, à des statues difformes, à des parties inachevées.

Il serait difficile d'énumérer, même incomplètement, tout ce qui s'est publié depuis quarante ans de livres, de brochures, de traités relatifs à Dante, sans compter les quatre-vingts réimpressions des œuvres du poète. C'est une mode qui a fait son tour d'Europe. Un Allemand, M. Witte, a donné une édition spéciale et savante des lettres d'Alighieri que j'ai eue entre les mains, et on peut voir, dans la systématique *Histoire d'Italie* du docteur Leo, l'indication de cinq ou six autres ouvrages relatifs à Dante, et tous publiés au-delà du Rhin... qu'ils n'ont pas franchi, grace à Dieu. C'est bien assez d'un gros et indigeste commentaire anglais sur *la Divine Comédie,* publié à Londres, et dont le premier volume (l'ouvrage est, je crois, resté incomplet, et je ne m'en plains pas) est venu trouver asile dans la bibliothèque du savant M. Fauriel. Ainsi le génie teutonique s'est incliné cette fois devant le génie méridional; la patrie de Shakspeare comme la patrie de Goethe est venue jeter son obole au pied de la vieille statue d'Alighieri.

Mais c'est en Italie surtout, depuis la grande édition donnée en 1791 par Lombardi, qu'on n'a cessé de s'occuper de Dante avec une vigilance très louable dans son principe, mais un peu monotone à la longue, et désormais insignifiante si elle se prolonge. Après les commentaires de Volpi et de Venturi sont venus ceux de Dionisi, de Tommaseo, de Biagioli, de Costa et de tant d'autres encore. M. de Romanis a aussi publié, il y a vingt ans, un texte de Dante enrichi de notes et de documens importans. On a fait des gloses philologiques, des gloses historiques; puis on s'est jeté sur les éclaircissemens biographiques, on a éclairé la vie d'Alighieri par l'histoire de son temps, et l'histoire du temps par l'œuvre et les actes du poète. C'est à ce mouvement littéraire que se rattachent plusieurs traités plus ou moins curieux, mais où beaucoup de fatras et de lieux communs se mêlent à quelques recherches nouvelles; il faut ranger dans le nombre la *Commedia illustrata,* de Foscolo, le *Secolo di Dante* de M. Arrivabene, le *Del veltro allegorico di Dante* du comte Troya, et bien d'autres travaux plus obscurs. Depuis 1830, les commentateurs et les biographes de Dante ne se sont pas reposés. On a disserté sur ses tendances, et on a continué à prêter des opinions au poète; chacun a exploité à son profit cette grande figure. A Rome, l'abbé Féa prétend que, par quelques pages déclamatoires du *De Monarchia* sur l'empire romain, Dante a fondé la philosophie de l'histoire, et a le premier montré, avant Bossuet, la main de la Providence tournant les destinées des empires au profit de la religion. A Londres, M. Rossetti (auquel M. de Schlegel a si bien répondu ici même dans cette *Revue* (1)) a voulu faire de Dante un hérétique, tout comme M. Artaud et M. Ozanam veulent faire de lui à toute force un catholique ardent. Après tout, Dante pourrait bien n'être qu'un poète. Puis, c'est la politique d'Alighieri qu'on met en question; les uns le font guelfe,

(1) N° du 15 février 1836.

les autres gibelin, et l'on ne sait auquel entendre. Les moindres particularités de sa vie fournissent aux pédans des sujets de dissertation, et l'on en est maintenant à discuter s'il savait le grec ou non. C'est surtout en Italie que ce règne de Dante est sensible, et, il faut le dire, un peu fatigant. Poussée à ce point, la critique devient une affaire de rhéteur, de scholiaste, un métier sans inspiration, une véritable œuvre de byzantin. J'entends vanter partout l'école dantesque qui s'est formée au-delà des Alpes et qui doit régénérer la littérature italienne : rien de mieux; mais, le jour où l'influence de Dante y sera sérieuse, on cessera d'annoter ses œuvres, on suivra sa trace.

Les publications relatives à l'auteur de *la Divine Comédie* se sont encore accumulées depuis deux ou trois ans; il a paru, notamment en France et en Italie, de véritables ouvrages sur la vie et les écrits du poète florentin. Serait-il convenable de les passer sous silence? Les restrictions, on se l'imagine, y tiennent peu de place, et l'enthousiasme déborde. M. Balbo met Dante au-dessus de tous les poètes, sans exception; M. Ozanam le place tout à côté de saint Thomas comme philosophe; enfin M. Artaud ne quitte presque pas un instant le ton dithyrambique, et propose sérieusement, tout comme au temps de Boccace, de créer à Paris une chaire spéciale pour l'explication de *la Divine Comédie;* je crois même que Dante est recommandé en note à M. de Ravignan et à M. Lacordaire pour leurs sermons. C'est la panacée universelle. Disons quelques mots de tout cela, et tâchons de rétablir la vraie mesure.

Et d'abord, au premier rang de ces publications nouvelles, il faut placer l'estimable *Vita di Dante* (1), imprimée récemment à Turin par l'un des érudits les plus recommandables des états sardes, qui tient une place éminente dans l'administration de son pays, M. le comte Balbo. Ce livre a paru un peu avant l'*Histoire de Dante Alighieri* (2), donnée à Paris il y a quelques semaines par M. Artaud de Montor. M. Balbo a au moins l'avantage chronologique, nous verrons tout à l'heure s'il a l'avantage littéraire.

Ce serait assurément un grand et utile monument qu'une belle et définitive histoire de Dante; la tâche vaut qu'on s'y dévoue. Sans doute il y a de sérieux inconvéniens à voir un siècle par une biographie, à juger une société par un homme; on ramène tout forcément à son héros, on tire à soi, on exagère l'importance individuelle, on sacrifie tous à un seul, et le point de vue se trouve ainsi faussé. C'est là un danger grave et qu'il est bien difficile d'éviter. Il y a encore une objection qui n'est pas sans valeur. Chacun sait, et nous l'avons tous un peu appris par expérience, qu'il ne faut pas trop se fier aux écrits des hommes célèbres pour juger leur caractère et leur personne. Quelques-uns (et ce sont les privilégiés) valent mieux que leurs livres; d'autres, le grand nombre, valent moins. Or, il se trouve qu'à cette distance de cinq siècles, c'est surtout par les écrits mêmes de Dante, bien plus que par les témoignages insuffisans et tronqués des contemporains, qu'il est possible de reconstruire la biogra-

(1) Deux vol. in-8°, chez Stassin et Xavier, rue du Coq, 9.
(2) Un fort vol. in-8°, chez Adrien Leclère, rue Cassette, 29.

phie du poète. Et si d'ordinaire les écrits sont un miroir qui ne montre l'auteur qu'en beau ou quelquefois en laid, comment se fier à un témoignage si suspect et si souvent invoqué?

La difficulté tombe au moins pour Dante, si peu qu'on y réfléchisse. Ce n'est en effet que dans les époques de raffinement, de civilisation avancée, comme la nôtre, que l'art, la facture, la manière, se substituent fatalement à la spontanéité naïve et individuelle. Il n'en pouvait pas être ainsi au moyen-âge; l'art y étant informe, la culture bornée, on n'exprimait guère que des sentimens vraiment éprouvés. L'art y procédait de la foi et ne s'en séparait pas. L'œuvre de Dante a particulièrement ce caractère sincère, véridique, et on peut sans crainte chercher les détails de la vie du poète dans ses livres, et reconstruire cette vaste existence avec les renseignemens qu'il a lui-même donnés.

Il y a trois grands côtés dans la biographie de Dante, comme il y a trois grands côtés dans ses écrits; son œuvre littéraire a aussi la même et forte unité que sa vie. Tous ses ouvrages en effet se rapportent à une seule pensée, convergent à un seul but, et, avec des diversités de surface, se trouvent être de la même nature. Ce ne sont guère que des développemens, des appendices, des pièces justificatives de *la Divine Comédie*. Or *la Divine Comédie* peut être considérée sous trois aspects différens, la poésie, la politique, la philosophie. Il y a en effet trois hommes chez Dante, un poète, un citoyen, un penseur.

C'est la *Vita Nuova* qui d'abord explique le poète et le fait seule comprendre.

M. Delécluze vient précisément de rendre un notable service aux lettres italiennes en traduisant pour la première fois dans notre langue, et sans se laisser duper par une admiration banale, *la Vie nouvelle* (1) de Dante. La tâche n'était pas facile; ce passage continuel des vers à la prose, ces délicatesses nuancées de l'amour, ce tour rêveur et subtil, ces aridités scholastiques, tant de poésie naïve, de grace sans fard, d'images éclatantes, tant de raffinement sentimental à côté de passions si spontanées, tout cela a été surmonté par M. Delécluze le plus souvent avec habileté, quoi qu'il dise dans sa préface, et quelquefois avec bonheur.

Rien n'est plus étrange que ces confessions d'Alighieri sur ses enfantines amours. Ce n'est point un retour calme vers la vie passée, l'océan regardé de loin et vu du port; ce n'est pas plus Augustin racontant ses erreurs et son repentir comme un sublime exemple au monde chrétien, que Rousseau exalté par la folie morose de l'orgueil et dévoilant à l'avenir, sans honte, sans regret, revêtues des formes magnifiques de son style, toutes les abjectes nudités de son ame. Qu'on se figure des mémoires d'amour sous la plus bizarre de toutes les formes, sous la forme de scholies; qu'on se figure des pages de *Werther*

(1) Bibliothèque Charpentier.

semées dans un livre dont le Maître des Sentences ne désavouerait pas les divisions scholastiques, le plan puéril et aride : c'est un contraste étrange.

La *Vita Nuova* est une sorte de récit en prose italienne, où Dante rapporte toutes les circonstances de son amour pour Béatrice, et où il encadre un assez grand nombre des poésies qu'il lui avait adressées. La prose n'est que le commentaire des vers, lesquels sont rangés dans l'ordre chronologique. Le poète rapporte avec une exactitude méticuleuse la date, l'occasion, de ces pièces : tel morceau a été conçu dans la rue, en voyant passer des pèlerins; tel autre a été fait la nuit, après une vision dans sa chambre; tel autre enfin a été rapporté comme d'un rêve. On ne peut imaginer avec quel respect de sa pensée Dante analyse, étudie les causes occasionnelles de ses soupirs et de ses élégies d'amour. A part les landes scholastiques qu'il faut traverser, à part ce culte insensé de soi-même que rien ne légitime, mais qui, après cinq cents ans, n'est qu'un trait bizarre de plus dans un caractère si marqué et si en dehors, la lecture de la *Vita Nuova* est pleine de charme; on respire, à presque toutes les pages de ce livre naïf, je ne sais quelle mélancolie douce, quel tour naturel et sincèrement passionné qui vous laisse pensif. Il y a des broussailles pédantesques qui obstruent la voie et qui fatiguent; mais, à côté et comme au détour du buisson, on retrouve les graces discrètes et cette simplicité qui n'interdit pas la science amère de la vie.

D'abord ce sont des allusions voilées, une timidité juvénile, jusqu'à ce que l'enthousiasme ait enhardi cette nature respectueuse, et ait, pour ainsi dire, transfiguré Béatrice en un ange consacré, pur, inaccessible. Quant aux cadres de composition, ils sont sans recherche : un regard, un souvenir, une joie, une douleur, un pressentiment, le récit d'un songe, la moindre circonstance de la vie ordinaire poétisée et transformée par la passion, la solitude cherchée après l'enivrement d'une rencontre, un nom aimé jeté, à travers soixante noms indifférens, à une place préférée, pour qu'il ne soit pas deviné du vulgaire, telles sont les données habituelles du poète.

Quand on songe que ce tableau tracé d'une main si émue et que la passion fait trembler encore n'a été écrit que dix-huit ans plus tard, alors que Béatrice était morte, on comprend qu'il soit devenu un grand poète, celui qui était capable d'une exaltation si soutenue, celui qui savait idéaliser à jamais son premier rêve, et ne pas laisser, sous le morcellement successif et infaillible des années, s'effacer un sentiment de l'enfance; car, selon le mot de Byron dans son beau poème de *la Prophétie de Dante*, le poète « avait aimé avant de connaître le nom de l'amour; » et, comme dit admirablement un des vieux biographes de Dante, trop peu cité, dès qu'il eut vu Béatrice, cette enfant pénétra dans son cœur pour ne s'en retirer qu'avec la mort, et les années ne firent qu'ajouter à cette passion, *multiplicatæ sunt amorosæ flammæ.*

Mais ce qui me frappe surtout dans la *Vita Nuova*, ce qui en relève hautement la moralité, ce qui corrige et rachète la mollesse un peu énervée de ces sentimens amoureux, c'est Béatrice devenant peu à peu l'idéal du vrai, du

beau, du bien, servant au poète d'aiguillon, le relevant dans ses défaillances, le retenant dans ses soulèvemens tumultueux : « Aussitôt qu'elle se montrait, une flamme soudaine de charité s'allumait en moi, qui me faisait pardonner à tous, et n'avoir plus d'ennemis. » Assurément, voilà de nobles sentimens; l'amour qui sert de transition, d'initiation, pour ainsi dire, à la charité! la charité dans l'ame d'un guelfe! c'est là un trait peut-être unique dans la farouche histoire des républiques italiennes. Roméo oublie tout pour l'amour de Juliette, Dante pardonne pour Béatrice : il y a la différence d'une passion à une vertu. La réalité ici l'emporte sur le roman.

Au point de vue de l'histoire littéraire, et en dehors de l'intérêt qu'elle présente pour la biographie même de Dante et pour l'intelligence de son poème, la *Vita Nuova,* comme l'observe avec raison M. Delécluze, est une véritable date. C'est le premier en effet de ces livres maladifs et consacrés à la subtile analyse d'une faiblesse, d'un penchant, d'une passion; c'est l'aîné de cette famille de Werther, de René, d'Obermann, d'Adolphe qui seront un produit particulier, et vraiment distinctif, des littératures modernes. Ces types vagues, souffrans, exaltés, dans lesquels des générations entières se reconnaissent, étaient à peu près ignorés avant le christianisme. C'est que l'art chez les anciens portait avant tout, comme le remarquait naguère M. Philarète Chasles, une empreinte d'universalité grandiose au sein de laquelle venaient s'effacer les traits individuels. Le caractère général, au contraire, de l'art moderne, c'est la réhabilitation de la personnalité humaine. De là tous ces livres *intimes* dont la *Vita Nuova* est l'antécédent direct, autant que cela pouvait être à la fin du XIIIe siècle; de là tous ces livres où l'humanité disparaît devant l'homme, ces livres dont une seule ame est l'acteur et le théâtre, ces livres enfin où le *moi* s'étale avec complaisance dans tout l'égoïsme de son développement. Heureusement la candide figure de Béatrice prête à l'ouvrage de Dante un air de désintéressement platonique, de dévouement amoureux, qui est plein de poésie, et qui fait oublier le naïf orgueil du commentateur de soi-même.

L'amour explique bien des choses dans la vie italienne (1); il explique tout un côté du génie de Dante. C'est chez lui un sentiment tout nouveau, épuré par le christianisme, et où viennent se marier et se fondre par la poésie les souvenirs platoniques, la galanterie des cours d'amour et de la chevalerie, avec le mysticisme scholastique des théologiens. On est bien loin des roses de Tibulle, du moineau de Lesbie, et Anacréon ne reconnaîtrait plus cet Amour *vêtu de drap noir* (2), qui ne sait que répéter : « Elle est morte, ma dame est morte. » Les yeux du poète, selon son énergique expression, sont devenus des *désirs de pleurer;* on prévoit déjà, par la lecture de la *Vita Nuova,* tout

(1) C'est ce qui fait dire, avec tant de grace et de sens, à M. Balbo : « .... Chi facesse una storia dell' amore in Italia, farebbe forse la più evidente che si possa, de' costumi de' vari secoli di essa. » (*Vita di Dante*, I, 56.)

(2) Sonnet XXIV.

ce qu'il y aura d'amertume, de tristesse, de désolation dans l'ame de Dante; que sera-ce quand les douleurs de l'exil seront venues s'ajouter aux regrets de la mort de Béatrice, quand le citoyen sera déchiré dans ses affections et dans son orgueil, comme le poète l'est déjà dans son amour?

Les deux nouveaux biographes de Dante, M. Balbo et surtout M. Artaud de Montor, n'ont pas tiré peut-être de la *Vita Nuova* tout le parti qu'ils auraient pu. C'est là encore seulement, c'est dans ce livre étrange et touchant, où apparaissent ensemble l'homme avec ses faiblesses, l'écrivain avec ses bizarreries, le poète avec sa grandeur native, qu'il faut aller chercher le mystère de la destinée d'Alighieri, cette pensée de Béatrice, à laquelle, durant les traverses d'une vie politique agitée, durant les préoccupations d'une vie littéraire si remplie, il demeura malgré tout fidèle.

Les graces naturelles de cette première phase de la biographie de Dante s'effacent un peu, et comme à l'estompe, si j'osais dire, dans le travail, d'ailleurs très recommandable, du comte Balbo. Sa *Vita di Dante* est méthodiquement, régulièrement composée, bien répartie dans ses divisions; mais les curiosités érudites, les faits particuliers, les vues de détail, en un mot, tout ce que l'on s'attendrait volontiers à trouver de rapprochemens piquans, d'éclaircissemens littéraires, dans une monographie de ce genre, tout cela disparaît un peu dans la trame volontiers ample, et par là même un peu vague du récit. M. Balbo se complaît dans les généralités historiques, qu'il entend à merveille, mais où il lui est bien difficile d'apporter autant d'idées nouvelles et ingénieuses, qu'il eût pu le faire en s'en tenant à son héros lui-même, et en pénétrant avec décision dans les profondeurs de ce grand caractère. La *Vita di Dante* respire à toutes les pages une noble affection pour cette Italie toujours chère, une admiration passionnée pour son poète, exagérée même, et que M. Balbo n'aura pas de peine, puisque la mode s'en mêle, à faire partager à beaucoup de ses lecteurs. Son ouvrage, écrit d'un style courant et facile, trop facile même, est digne d'attention et d'encouragement; ce n'est pas un vain effort, *l'andar perduto*, comme dit trop modestement l'auteur. Sans doute, il y a encore à faire après M. Balbo : le manque de concentration se fait vivement sentir dans son livre, et le détail y est parfois insuffisant; mais c'est pourtant un travail sérieux qui honore la littérature italienne et qui mérite d'être distingué.

L'*Histoire de Dante* de M. Artaud de Montor est conçue dans un tout autre système que la *Vita di Dante* de M. Balbo, à laquelle elle est très inférieure de tout point. Ce n'est plus cette méthode simple, lumineuse, qui glane les textes sans les entasser, et qui les fond volontiers dans son récit. M. Artaud, au contraire, ne choisit pas; il cite tout, il insère de longs fragmens pris de toutes mains et comme ils viennent, sans trop de scrupule des sources, sans trop de souci de l'opportunité. Ce mélange, cet entassement, fatiguent à la longue. Tout est prétexte à l'auteur pour nommer pêle-mêle ses amis, ses confrères, pour intercaler des hors-d'œuvre, pour multiplier les noms propres. Chacun de ses laborieux chapitres ressemble à un mémoire confus de

quelque société savante de province. Quelques recherches intéressantes, beaucoup de textes curieux, d'extraits inconnus, quelques vues nouvelles, viennent cependant racheter l'absence de l'esprit critique, et rendent indispensable à ceux qui s'occupent d'Alighieri cette compilation peu méthodique.

Au surplus, la vie de Dante est si remplie, si variée, si traversée d'évènemens, qu'elle sera toujours d'elle-même pleine d'intérêt, quoi que puissent faire les biographes. Dès le berceau de Dante, on pressent un grand homme : le poète a eu son enfance légendaire, son auréole surnaturelle dès le début. Si l'on en croyait, en effet, la biographie, je dis mal, le roman que Boccace nous a laissé sur Alighieri, un de ses maîtres aurait prédit à Dante la gloire qui l'attendait, un rêve aurait révélé à sa mère, avant qu'il naquît, les grandeurs de sa destinée. Ne rions pas trop de ces mystères, de ces fables, de ces pronostics étranges, dont la foule entoure ainsi le berceau des hommes exceptionnels. C'est un hommage involontaire, naturel, sincère, rendu à l'intervention de la Providence dans les évènemens de ce monde; c'est la reconnaissance spontanée, pour ainsi dire, de ce qu'il y a de fatal, de divin, dans le rôle des génies supérieurs.

Rien n'est indigne d'attention dans l'histoire d'un esprit éminent, et la jeunesse laborieuse de Dante offre déjà un spectacle curieux à étudier. Il ne faudrait pas s'imaginer qu'elle est tout entière dans les aspirations amoureuses de la *Vita Nuova*, quoiqu'on puisse cependant deviner dans ce livre les fortes études scholastiques du poète. Dante était en même temps dévoré de l'amour de la science; il avait été à bonne école : c'est Brunetto Latini (que M. Libri va bientôt restituer à la France par la publication du *Trésor*), c'est Brunetto qui lui avait appris comment on s'immortalise, *come l' uom s' eterna :* on sait si Dante a profité de la leçon. Il voulut connaître tout ce qu'on savait de son temps. A un esprit aussi actif il fallait le cercle entier des connaissances humaines.

Il est plusieurs points très intéressans de la jeunesse de Dante que ses biographes, je ne sais pourquoi, n'ont pas touchés ou n'ont pas suffisamment éclaircis: ainsi l'amitié qui, dans sa jeunesse, l'unit à plusieurs artistes éminens de son temps. Et cependant ces liaisons furent-elles sans influence sur le génie du poète? Au musicien Casella ne put-il pas demander ces harmonieuses douceurs de la langue italienne dont hérita plus tard Pétrarque; au peintre Giotto, le modèle de ces vierges élancées qui, dans les vieilles œuvres italiennes, se détachent pensives au milieu d'une lumière d'or; à l'architecte Arnolfo enfin, la hardiesse de ses belles constructions, pour bâtir aussi son édifice, sa sombre tour, maintenant noircie par les années, mais qui domine tout l'art du moyen-âge?

Dès-lors Dante poursuivait dans l'ombre sa destinée poétique et se familiarisait avec la muse. Il se consolait de Béatrice par la poésie; il s'en consola bientôt par la politique. L'accès plus facile du pouvoir donne vite l'aiguillon aux jeunes intelligences dans les démocraties, surtout dans les démocraties restreintes. On y assiste de si près à l'œuvre du gouvernement, on le voit si bien

agir, qu'on s'y habitue comme à une chose possible, facile, et bientôt on n'a d'autre mesure de ses facultés que la mesure de son ambition. De bonne heure donc, Dante sentit le besoin de se mêler aux affaires du temps, d'y apporter l'activité de son esprit, éveillé jeune aux grandes choses. Chez lui, ce désir était légitime. Au surplus, il ne perdit pas comme poète à cette dure école de la politique, à ce rude et déchirant contact des hommes et des choses, à cet enseignement laborieux des révolutions et de l'exil. Il avait en lui l'idéal, l'expérience lui révéla le réel; il put de la sorte toucher aux deux pôles de la poésie.

Le rôle politique de Dante a été singulièrement exagéré; il est très important pour *la Divine comédie*, il est peu important dans l'histoire. Les biographes d'Alighieri en parlent beaucoup, les historiens le mentionnent à peine.

Dante fut-il guelfe, fut-il gibelin? grande question.

Il me semble que ce talent hautain, fier, exceptionnel, féodal, si j'osais dire, aristocratique à coup sûr, qui ne devait guère concevoir l'égalité, car il n'avait pas d'égaux de son temps, eût été naturellement entraîné dans le parti gibelin par ses propres tendances, s'il n'avait pas été jeté du côté des guelfes par ses instincts de famille. On a trop dit que Dante fut guelfe par conviction et gibelin par vengeance; il fut bien plutôt guelfe par hasard, par engagement de naissance, et gibelin par entraînement, par passion. Je suis loin d'en disconvenir d'ailleurs, la dureté démocratique, ces mœurs communales ombrageuses, ces passions politiques toujours en jeu, ce contact avec la foule, ces violences jalouses de l'esprit de corporation, ne furent pas inutiles au développement, à l'excitation de son génie.

Au surplus, les choses s'étaient bien modifiées à l'époque de Dante; ces noms de gibelins et de guelfes ne représentaient plus la vieille lutte du sacerdoce et de l'empire. Le temps est un grand maître; il change les hommes, et les noms que les hommes avaient inventés changent avec eux. Sous ces drapeaux, la féodalité d'abord se substitua aux idées impériales, les libertés communales prirent la place du système théocratique. L'hérédité des bénéfices militaires, apportée dans le Nord par la conquête lombarde, trouva un appui dans l'aristocratie des mœurs gibelines, tandis que la papauté se montra favorable à ces vieilles traditions municipales qui, sur un sol voisin de Rome, se rattachaient aux glorieux souvenirs du droit antique.

Au temps d'Alighieri, la lutte n'avait même plus cette grandeur. Ce n'étaient partout que des haines de maison et de famille, des jalousies de cité; en somme, plus d'idées générales, mais des guerres privées, de mesquines fureurs de factions, un ensemble misérable de petites passions s'étreignant entre elles. Depuis trente années, les guelfes régnaient seuls; il n'était plus question des gibelins. Mais le pouvoir introduisit la division, une division funeste, dans ces rangs que le malheur avait naguère rendus si compacts, si homogènes. Des tendances contraires s'introduisirent dans le parti guelfe. Arrivé au pouvoir, tiré, pour ainsi dire, à ses deux extrémités par la résistance aristocratique, par le mouvement populaire, ce parti finit par céder

des deux côtés. Des différences d'opinions avaient commencé la scission, des haines de famille l'achevèrent. Il y avait donc parmi les guelfes, lorsque Dante entra aux affaires, une faction féodale et une faction démocratique, les *noirs* et les *blancs*. Dante fut jeté dans le parti des *blancs* par sa naissance, et il en emprunta si bien les haines, que plus tard, exilé, aigri, il alla jusqu'à se faire gibelin par aversion des *noirs*. Voilà où pousse la logique des factions.

On sait la part qu'Alighieri prit aux luttes de sa cité, on sait comment il fut banni de Florence. Riche, accoutumé à l'aisance, il vit ses biens pillés, ses maisons incendiées, ses domaines confisqués; père de cinq enfans, il fut séparé de sa famille et laissé à la solitude de sa pensée; poète, il égara son poème commencé, il eut ses manuscrits lacérés dans le pillage; placé au premier rang dans le gouvernement de son pays, il se vit réduit à mendier l'hospitalité, à se faire écrivain pour vivre, à renouveler presque, chez Malespina et Can Grande, le rôle des jongleurs et des troubadours.

Dante ne pouvait pas abdiquer d'un coup les passions de toute sa vie. Son énergie le poussait à combattre, à ne pas se déclarer vaincu dès l'abord. L'amour-propre blessé, la haine comprimée du partisan, le premier déchirement d'une absence forcée, exaltèrent ses facultés. Poète, il ne songea pas que l'art était son vrai, son plus sûr refuge. C'est alors que, dans l'exil, dans l'impuissance, il commença à comprendre tous les vices de l'organisation des municipalités italiennes; c'est alors qu'il vit que deux grandes choses manquaient dans cette agglomération bâtarde de petites républiques rivales, je veux dire la sécurité de la vie et le progrès des institutions. On le sait, il n'y avait là de garanties que pour les vainqueurs, et les vainqueurs changeaient incessamment.

Dante a comparé quelque part Florence se créant sans cesse d'autres lois, d'autres mœurs, de nouvelles magistratures, au malade qui se retourne sur sa couche sans trouver de repos. Il fit lui-même comme Florence; il changea de parti avec son parti. En effet, une sorte d'abdication mutuelle eut lieu. Chassés de la ville, les blancs, qui représentaient les traditions populaires, les franchises communales, s'allièrent aux gibelins. Les noirs de leur côté, représentans de l'aristocratie, ne purent garder le gouvernement à Florence qu'en se faisant républicains. — Dante ne dissimule pas la mobilité de son caractère; il dit au deuxième chant du *Paradis :*

> Mi.... che pur di mia natura
> Trasmutabile son per tutte guise...

Les liaisons des blancs avec les gibelins initièrent bien vite le poète aux vives passions de ce dernier parti. Les ennuis de « l'escalier d'autrui si dur à gravir, » cette fièvre de regrets que lui donnait la patrie, la haine des noirs, l'inflexible dureté de son caractère, l'aristocratie de son génie, cette supériorité méconnue par ses concitoyens, acceptée par les autres, tout cela lui fit croire au retour possible de l'empire, lui fit évoquer les grandeurs de la monarchie

latine. Il se crut (le poète!) au temps de la grande lutte du sacerdoce et des empereurs, il se prit à rêver l'unité de l'Italie sous la forte tutelle de l'antique royauté romaine, et quand la faible main de Henri VII en fit apparaître un instant le fantôme, il se laissa prendre à ces simulacres. C'est alors que fut composé ce singulier manifeste gibelin, le *de Monarchia,* où Dante établit successivement ces trois points, à savoir que la monarchie universelle est nécessaire au bonheur du monde, que le peuple romain a seul droit d'exercer cette monarchie, et que l'autorité impériale dépend immédiatement de Dieu. Dans ce livre, Dante n'est plus citoyen, il est poète. Ce système politique, cette illusion exaltée, ce développement syllogistique mêlé d'apostrophes en style oriental, tout cela prouve qu'il était déjà habitué à vivre dans l'autre monde. Le *de Monarchia* est une vision tout comme *la Divine Comédie.*

Ainsi s'expliquent pour moi les mutations, tant de fois attaquées ou justifiées, de la vie politique de Dante. La poésie l'excuse. D'ailleurs, à plusieurs époques de sa vie, son exaltation fut poussée presque jusqu'au délire. La lettre étrange qu'il écrivit en latin à tous les rois de l'Europe pour leur apprendre la mort de Béatrice, en est l'irrécusable preuve. Dans ses dernières années, cette exaltation augmenta encore. Il ne lui suffit plus alors de condamner dans son poème ses ennemis vivans aux plus horribles supplices de la damnation, de mettre à jour les ténèbres des consciences, et d'accomplir au sérieux ce rôle d'Asmodée que Le sage rendra plus tard plaisant; il ne se contenta plus de cette terrible royauté de la mort dont il pouvait faire chacun vassal. Sa figure s'assombrissait de plus en plus, et, dans le sublime égarement de sa pensée, il allait jetant des pierres aux enfans et aux femmes qu'il entendait calomnier son parti. Déjà dans le *Convito,* cette tendance farouche était visible, lorsque, combattant une doctrine philosophique, il avait été jusqu'à dire : « C'est par le couteau, non par les argumens qu'il faut répondre à ceux qui parlent ainsi. » Au surplus, il y a un passage peu connu de Machiavel qui confirme, et bien au-delà, ce que je viens de dire. Les biographes de Dante n'aiment guère à le citer. Il est assez facile pourtant de le découvrir dans le *Dialogue sur la langue :* « ...... L'envie était innée dans le cœur de Dante... on le voit à cette foule d'opinions que la passion lui a dictées, et où il se montre si aveuglé, si privé de sens, de savoir, de dignité, qu'il paraît un tout autre homme... S'il eût montré dans toutes ses actions un jugement aussi peu sain, ou il serait demeuré tranquille dans Florence, ou il n'en eût été chassé que comme fou... » C'est ainsi qu'à près de trois siècles de distance le plus profond historien de l'Italie, l'historien de Florence, l'un des admirateurs le plus passionnés de la poésie de Dante, répondait d'avance, et avec quelque exagération sans doute, au fanatisme de ces apologistes à tout prix qui veulent retrouver le grand homme dans les moindres essais de l'écrivain, dans les moindres actes du poète.

J'ai nommé tout à l'heure le *Convito;* ce n'est pas seulement en effet dans *la Divina Commedia,* que tout le monde connaît surabondamment et relit, mais dans ses opuscules (dont M. Fraticelli vient de donner une excellente

édition (1) qu'on ne saurait trop recommander), qu'il faut aller chercher les secrets de la biographie intime et du caractère littéraire de Dante. Moins le génie, qui se retrouve çà et là pourtant dans les *Rimes*, mais qu'il a surtout gardé pour son poème, Alighieri est là tout entier.

J'ai dit qu'il y avait trois hommes chez Dante, qu'il ne faut cependant pas séparer : un poète, un politique, un philosophe. C'est de ce dernier que s'est exclusivement préoccupé M. Ozanam dans une vaste thèse, qui, complétée depuis et amplifiée, est devenue un livre important sous le titre de *Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle* (2). Le marquis Azzelino, dans un livre assez déclamatoire (3), avait déjà essayé de poser, comme on dit dans le patois d'aujourd'hui, la formule dantesque. M. Ozanam a considéré Dante d'un point de vue encore plus spécial; il n'a vu en lui que le philosophe, le disciple de saint Thomas; il a reconstruit, à grand renfort d'érudition et de textes, ce qu'il croit être le système d'Alighieri. Déjà un professeur distingué, enlevé jeune à la science, M. Bach, dans un opuscule peu répandu, avait touché à ce point curieux et indiqué les plus frappans rapports entre la *Somme* et *la Divine Comédie*. M. Ozanam n'a fait que développer cette donnée sur une plus large échelle et avec beaucoup plus de solennité. On conçoit ce qu'il doit y avoir d'arbitraire dans un procédé qui dédouble ainsi un homme avec parti pris, et qui veut à toute force trouver isolément un philosophe sous un poète. Souvent les assertions de Dante sont flottantes, poétiques, et M. Ozanam, comblant les intervalles, les réduit en formules rigoureuses. Si le vieil Alighieri pouvait encore *revenir de l'enfer*, comme disaient les femmes de Ravenne, il se reconnaîtrait peut-être assez difficilement dans le livre de M. Ozanam, ou du moins il y trouverait sa science philosophique singulièrement étendue et affermie.

M. Ozanam déploie dans son livre une vaste et réelle érudition qui mérite des éloges; mais nous ne saurions goûter son style au même degré, malgré l'incontestable talent dont il fait preuve. M. Ozanam appartient à cette nouvelle école catholique, assez intolérante, très paradoxale, que M. Lacordaire représente dans la chaire; c'est le romantisme religieux, le pire des romantismes, qui sacrifie tout à l'image, à la période, et pour qui la pensée passe toujours après la métaphore. Néanmoins l'ouvrage de M. Ozanam mérite d'être remarqué; il contient beaucoup de vues, de recherches curieuses, d'additions intéressantes. Il est à regretter que tant de qualités précieuses et une naturelle élévation soient gâtées par un ton dogmatique et par un lyrisme vulgaire.

Dans la remarquable traduction en prose qu'il vient de donner de *la Divine Comédie* (4), et qui est assurément une des meilleures que nous possédions,

(1) *Opere minori di Dante*, 1840, 3 vol. chez Stassin et Xavier.
(2) Un vol. in-8°; chez Debécourt, rue des Saints-Pères, 69.
(3) *Sullo spirito della Divina Commedia*, Florence, 1837, in-8°.
(4) Bibliothèque Charpentier.

M. Brizeux a évité avec bon goût ces exagérations qui sentent le sermon. Venant après M. Fiorentino, qui avait déjà restitué dans notre langue son sens rigoureux au poème de Dante, M. Brizeux s'est un peu trop abandonné à ce nouveau système de traduction, qui, dans son exclusive préoccupation de la fidélité littérale, sacrifie l'ensemble au détail, l'esprit à la lettre, et néglige l'ampleur, le nombre, l'énergie, tout ce qui constitue enfin le caractère général du style. Le talent que M. Brizeux vient de montrer tout récemment encore dans ce charmant volume de vers, où il a su si bien allier le sentiment breton au sentiment romain, le rend plus justiciable que qui que ce soit d'une pareille faute contre la poésie. Loin de nous la pensée de vouloir revenir au temps de la traduction *impériale*, de la périphrase de Delille; mais, toute précieuse, tout essentielle que soit l'exactitude, on nous la ferait presque maudire, si elle dégénérait en sécheresse et en aridité. A part ces restrictions nécessaires sur la méthode de traduction adoptée par M. Brizeux, et une fois ce procédé accepté, on ne saurait trop reconnaître ce que l'habile interprète a su mettre dans cette tâche de sagacité et d'intelligence poétique (1).

(1) On pourrait quereller le spirituel traducteur sur le sens de certains passages, si Dante ne prêtait souvent à une double interprétation. — M. Brizeux assure qu'il a emprunté ses notes aux précédens commentateurs; dans ce cas, il aurait dû corriger certaines inexactitudes qui les déparent. Ce sont des vétilles, mais il faut être scrupuleux jusqu'à la minutie avec un esprit qui, comme celui de Dante, a su allier la scholastique à la poésie. Je prends un chant au hasard, le vingt-neuvième du *Purgatoire*. M. Brizeux affirme tout d'abord que les vingt-quatre vieillards qui suivent le chandelier à sept branches et les sept candélabres figurent les vingt-quatre livres de l'ancien et du nouveau Testament; mais l'ancien Testament se compose à lui seul de trente-neuf livres, et le nouveau de vingt-sept, en tout soixante-six; ce qui est un peu loin de vingt-quatre. En ne reconnaissant, comme les Juifs, que vingt-deux livres canoniques dans l'ancien Testament, et en ne faisant des vingt-une épîtres de l'Évangile qu'un seul livre, on a encore vingt-neuf livres. — Ces vingt-quatre vieillards, vêtus de blanc et couronnés de lys, sont les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse qui environnent les quatre attributs des évangélistes eux-mêmes, ainsi que l'annonce une autre note. — L'oiseau à double nature, aigle et lion, le griffon qui traîne un char de triomphe, n'est pas le Christ, selon nous, comme le dit une troisième note, mais bien le pape qui mène le char de l'église. Le pape est lion par la puissance temporelle, aigle par l'autorité spirituelle; il est roi et prêtre. — Ce triomphe du Christ et de l'église est peint sur verre à Notre-Dame de Brou. M. Didron a trouvé ces vieillards et ces attributs des évangélistes peints sur verre à Saint-Etienne-du-Mont, sculptés sur pierre au portail occidental de Saint-Denis et de Notre-Dame de Chartres, au portail méridional de Saint-Julien du Mans. Ce sujet, toujours représenté de même, et figuré plus de cent fois sur nos cathédrales, plus de mille fois dans les manuscrits à miniatures, n'est que la traduction littérale d'un passage du chapitre IV de l'Apocalypse. — Il faut connaître l'art chrétien pour comprendre Dante; Dante n'est, pour ainsi dire, que la glorification en vers de la sculpture et de la peinture des monumens religieux du moyen-âge.

Tels sont les plus récens travaux sur Dante; il importait de constater ce mouvement de retour vers l'auteur de *la Divine Comédie*. Dieu nous garde de le blâmer en lui-même. Il y a toujours dans ce flux et reflux des réactions littéraires quelque chose de grand et d'élevé. Nous avons cru seulement devoir faire nos réserves contre ce fanatisme de prédicant qui s'est emparé de certains esprits en ce temps de philosophie pacifique et d'universelle indifférence. On a suffisamment écrit sur la vie de Dante; un travail définitif serait seul acceptable désormais. Les livres dont nous venons de parler n'ont guère avancé l'histoire littéraire, et, malgré l'affectation de la forme et les prétentions à un enthousiasme presque fougueux, ils ne valent pas la belle biographie que nous a donnée autrefois M. Fauriel à la Faculté des Lettres (et depuis dans cette *Revue*); ils ne valent pas les brillantes leçons de M. Villemain sur le poète de Florence.

Au reste, Dante est au-dessus de tous ces tourbillons passagers que soulèvent par intervalles quelques-uns des grands noms de l'histoire et de la poésie. Les admirations compromettantes ne lui feront pas plus de tort que les attaques injustes. Nous n'en sommes plus, comme au temps de Perrault, à nous quereller sur les anciens et sur les modernes, et, si par impossible nous en étions encore réduits là, la statue de Dante resterait comme celle d'Homère aussi ferme et aussi inébranlable sur son piédestal après qu'avant le combat. Il est bon seulement de protester contre les enthousiasmes maladroits.

Gardons pour le grand poète une admiration sincère, mais réfléchie. Ce qui frappe surtout dans le génie de Dante, c'est qu'il est à la fois un génie créateur et un génie traditionnel. Son œuvre surgit tout à coup dans les ténèbres du moyen-âge : *prolem sine matre creatam;* et cependant il faut se demander, avec M. Villemain : « D'où vient-il? » D'où vient cette intervention subite du génie, cette dictature inattendue? Dante a tout imité, il n'a dit que ce qu'on disait autour de lui, que ce qu'on avait dit avant lui; à chacun il emprunte quelque chose, sa langue aux patois italiens, son sujet même, par un admirable éclectisme, aux légendes sur l'autre monde, depuis l'Arménien visionnaire de la *République* de Platon (1), jusqu'au voyage infernal de saint Brendan, jusqu'au récit du moine Albéric; il prend l'harmonie de ses vers à Virgile son guide, sa grace à la poésie provençale, sa morale et sa théodicée à la scholastique : et, avec toutes ces imitations, Dante est pourtant le plus original, le plus personnel, le plus primitif des poètes modernes. Comment expliquer ce problème? C'est que précisément c'est là le caractère des très grands poètes d'avoir ainsi toute une généalogie obscure, toute une famille ignorée qu'ils font oublier avec éclat. On dirait que le long travail des intelligences, que les efforts et les tâtonnemens des siècles antérieurs, éclatent tout à coup en eux et s'y résolvent avec une fécondité et une puissance inconnues; il leur suffit de dire sous une forme meilleure, souveraine, de fixer sous l'éternelle poésie ce qui se répète à l'entour. Honneur rarement

(1) Voyez la traduction de M. Cousin, tom. X, pag. 280 et suiv.

accordé que celui de formuler de la sorte, avec génie, une pensée collective, qui autrement n'eût jamais réussi à se produire; honneur immense que d'avoir tout un peuple, tout un temps pour auxiliaires et pour aides!

Dante apparaît en plein moyen-âge; il est le symbole puissant de son époque; il en a la sauvage dureté, les contradictions, la poésie étrange. Société, religion, intelligence, tout se reflète en lui. Voyez plutôt. Politiquement, le moyen-âge met en œuvre les élémens les plus divers : la féodalité, la monarchie, l'enfantement du tiers-état dans les communes. Eh bien! le poème de Dante reproduit tout cela à la fois, dans son mélange : la saveur aristocratique y est très sensible; ailleurs le poète rêve le retour de l'Empire, et néanmoins le vieux guelfe reparaît à chaque instant et maintient l'égalité dans la mort.

Où les mœurs chevaleresques, où le dévouement à la femme se montrent-ils en une plus complète plénitude que dans *la Divine Comédie?* Sur quel front le lis virginal redouble-t-il mieux ses plis que sur celui de Béatrice? Quand Gautier de Coinsy, quand les pieux trouvères chantent les louanges de Marie, quand les sculpteurs taillent ces chastes et sveltes statues, dont les yeux sont baissés, dont les mains sont jointes, dont les traits respirent je ne sais quelle angélique candeur, quand Cimabuë enfin, ce vieil ami de Dante, met une auréole d'or aux blanches figures dont son pinceau touche à peine les lignes suaves, sont-ils mieux inspirés, sont-ils plus de leur temps que l'auteur du *Paradis?* Je ne parle pas de la religion; il est le premier en date des grands poètes chrétiens.

Mais comment, je le répète, en demeurant de la sorte l'homme de son époque, Dante a-t-il empreint à un si haut point son œuvre d'un sceau personnel et original? Comment la réflexion et l'imitation se sont-elles si bien fondues dans la spontanéité de l'art? Ce sont là les inexplicables mystères du talent; c'est dans ce développement simultané du génie individuel d'une part, et du génie contemporain de l'autre, qu'est la marque des esprits souverains. Voilà l'idéal qu'Alighieri a atteint; il ne faut lui disputer aucune des portions, même les moindres, de son œuvre : tout lui appartient par la double légitimité de la naissance et de la conquête. Il était créateur, et il s'est fait en même temps le chantre de la tradition, parce que la poésie ressemble à ces flambeaux qu'on se passait de main en main dans les jeux du stade, à ces torches des coureurs, auxquelles Lucrèce compare si admirablement la vie. La poésie ne meurt jamais; Dante l'a prise des mains de Virgile et des légendaires pour en éclairer le monde moderne.

CH. LABITTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1841.

L'ordre paraît enfin se rétablir et dans Paris et dans les départemens. Des rassemblemens séditieux ne viennent plus porter le trouble et l'inquiétude dans les quartiers les plus populeux et les plus industrieux de la capitale, et les opérations du recensement s'accomplissent désormais dans toutes les communes du royaume sans que l'autorité publique ait à soutenir des luttes sanglantes avec la révolte, et à vaincre à tout prix de coupables résistances.

Il n'est pas moins vrai que le nombre et la coïncidence des faits qu'on a eu à déplorer, ont jeté dans les esprits de vives alarmes qui contrastent avec la joie mal déguisée des ennemis de nos institutions et de la royauté de juillet. On se demande avec anxiété si toutes ces atteintes à la paix publique et ces luttes qui ont ensanglanté plus d'une ville, et l'attentat du 13 septembre, ne sont pas des manifestations de la même cause, des scènes du même drame; s'il ne faut pas y reconnaître une pensée unique, une vaste organisation, l'annonce des combats qu'on veut à tout prix livrer à la monarchie, à la propriété, à l'ordre social.

Sans les partager entièrement, nous concevons ces alarmes et ces craintes. Il y a en effet un grand désordre dans les esprits. Les doctrines les plus folles, les projets les plus criminels, même les plus absurdes, circulent, à l'aide des sociétés secrètes et d'un apostolat très actif, parmi les travailleurs. Il est impossible qu'à la longue ces hommes résistent tous aux appâts qu'on leur offre, aux tentations dont on les entoure. Leur instruction suffit pour comprendre le nouvel évangile qu'on leur prêche; elle ne suffit pas pour en démêler les erreurs et en réfuter les sophismes. Pour comprendre les principes et les résultats de la révolution sociale qu'on voudrait substituer à la glorieuse révolution de 1789, les mauvaises passions viennent en aide à l'intelligence, tandis que, pour reconnaître tout ce que ces projets renferment à la fois de chimérique et de criminel, il faudrait ou des croyances qu'on n'a plus, ou bien une fermeté

d'esprit et une sûreté de raisonnement qu'on n'a pas encore. Nous sommes dans une transition des plus difficiles. Nous ne sommes plus au nombre de ces pays où la multitude accepte l'ordre social sans examen, sans discussion, par cela seul qu'il existe, qu'il a été fondé par des hommes dont elle ne conteste ni les lumières ni le droit; bref, nous ne sommes plus de ces pays où l'ordre établi est un article de foi. La soumission aveugle n'est plus de notre temps. D'un autre côté, l'obéissance raisonnée, par conviction acquise, suppose une instruction, des connaissances, des habitudes qui ne sont pas encore complètes et générales chez nous, qui manquent surtout dans les classes ouvrières. On en sait assez pour vouloir examiner : on n'en sait pas encore assez pour bien juger, pour ne pas s'égarer dans ce périlleux examen.

Voyez ce que les perturbateurs ont pu faire croire aux populations à l'occasion du recensement. Les fables les plus absurdes, les plus sottes inventions ont trouvé des esprits crédules, et peu s'en est fallu que les artifices les plus grossiers ne devinssent un moyen efficace de sédition et de révolte. Ajoutez l'aveuglement de l'esprit parti et les encouragemens que des hommes qui en seraient les premières victimes paraissaient donner aux projets et aux tentatives des prolétaires, toujours avec l'espérance, tant de fois démentie, de pouvoir à son gré diriger et contenir le torrent dont on a brisé toutes les digues, et vous concevrez sans peine les alarmes et les craintes qui agitent dans ce moment les esprits les plus sérieux.

Il est deux sortes de moyens à opposer à ce désordre, les moyens immédiats, topiques, et les moyens lents, mais d'une efficacité plus certaine encore. Les remèdes topiques se résument tous en ceci : l'application prudente et ferme des lois en vigueur. Le gouvernement peut y trouver tous les moyens de défense qui lui sont nécessaires. Il n'a besoin de rien de plus.

Les remèdes plus lents sans doute, mais plus efficaces, ne peuvent se trouver que dans l'éducation morale et religieuse du peuple. Dussions-nous être accusés de lieux communs, il nous est impossible de ne pas insister sur la nécessité de donner à la classe laborieuse une instruction solide, propre à la mettre en garde contre les mauvaises passions qui chercheront toujours à l'agiter et à l'égarer. C'est par l'éducation seulement qu'on obtiendra cette obéissance raisonnée à la loi, ces habitudes d'ordre et de légalité qui remplacent l'obéissance passive chez les peuples que l'esprit de notre temps a déjà remués et éveillés. Comment espérer que de funestes enseignemens ne soient pas suivis de résultats déplorables, si d'un côté ils s'adressent aux passions les plus actives et les plus haineuses, et si d'un autre côté on ne travaille pas suffisamment à éclairer l'intelligence et à développer les nobles instincts des hommes qu'on cherche à égarer.

Nous sommes loin de méconnaître tout ce que le gouvernement de juillet a fait pour l'instruction du peuple. Il a pris une grande et noble initiative; il n'a épargné ni soins ni dépenses; les hommes éminens qui se sont succédés au département de l'instruction publique ont fait de l'instruction primaire l'objet principal de leurs plus vives sollicitudes. Nous avons la plus grande

confiance dans les vues élevées et dans l'habileté gouvernementale de M. Villemain; mais, quels que soient la puissance et le zèle du chef de l'instruction publique, nul ne peut se flatter d'accomplir, uniquement par les voies officielles, ce grand travail de l'éducation populaire. Il faut le concours persévérant, efficace, de tous les hommes intéressés au maintien de l'ordre social, propriétaires, manufacturiers, commerçans, hommes de science. L'éducation peut revêtir les formes les plus diverses, pénétrer dans les esprits par mille voies, par l'enseignement direct comme par l'imitation, par l'exemple. L'éducation des enfans se développe et se perfectionne, plus encore que par l'instruction proprement dite, par leurs communications incessantes avec leurs parens, leurs maîtres, leurs supérieurs. L'éducation des classes laborieuses ne peut se faire que par des moyens analogues. Elle ne peut être l'œuvre d'un jour, elle n'est pas l'accomplissement d'une tâche purement matérielle. Elle doit être un des grands buts de notre vie sociale à tous, la mission des classes éclairées. Tout les y convie : le devoir et l'intérêt. Elles ont à choisir entre l'ordre et la sûreté d'un côté, de l'autre le désordre et des périls de jour en jour renaissans.

Au surplus, ces périls ne sont pas à beaucoup près aussi redoutables et aussi graves qu'on pourrait l'imaginer sous l'impression douloureuse de certains faits. Sans doute le bouleversement total de la société, l'abolition de la propriété, du mariage, de la famille, sont le but que se proposent les hommes qui cherchent à égarer les classes laborieuses. Ce n'est pas là un secret. Ces doctrines ont été publiées sous plus d'une forme; c'est une lumière sinistre qui n'a pas été tenue sous le boisseau.

Heureusement ce n'est pas en France qu'on peut craindre une vaste et puissante propagation de ces doctrines. C'est un des bienfaits de la révolution de 1789, de cette révolution qui a donné à la France des millions de propriétaires, que d'avoir renfermé l'esprit d'innovation dans des limites infranchissables. Désormais, si les réformes sont possibles, les révolutions sociales ne le sont plus. Sans compter les autres propriétaires, il est en France cinq millions de familles, plus de vingt millions d'individus intéressés au maintien de la propriété territoriale. Que les économistes discutent à leur aise sur la grande et la petite propriété, sur la grande et la petite culture, sur le produit net et le produit brut, toujours est-il qu'au point de vue de l'homme d'état, la division des propriétés est aujourd'hui la première sauve-garde de l'ordre social. C'est une digue contre laquelle toutes les irruptions de la démagogie viendront se briser. Les hommes qui imaginent certains bouleversemens ne sont pas moins aveugles que ceux qui ne cessent de rêver le rétablissement de l'ancien régime. La France d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à la France de 1793 qu'à la France de Louis XIV. Les lettres de cachet et le *maximum*, les dragonnades et le tribunal révolutionnaire sont également impossibles.

Est-ce à dire que, rassurés ainsi sur l'issue définitive de ces coupables efforts, il faille se croiser les bras, laisser faire, s'endormir? Nul ne le pense. Les tentatives désespérées ne sont pas les moins violentes ni les moins nuisi-

bles à l'ordre public. Ceux qui s'aveuglent sur le but peuvent d'autant plus s'aveugler sur la criminalité des moyens. La société doit se défendre. Il ne lui suffit pas de vivre; elle a le droit de vivre en paix. Seulement il ne faut pas qu'elle exagère ses craintes. Elle a pour elle la force et le droit. Que le pouvoir unisse la prudence à la fermeté, la vigilance à l'esprit de suite, et il trouvera dans les lois existantes et dans l'union de tous les amis de nos institutions et de l'ordre public tout ce qu'un gouvernement éclairé et régulier peut désirer de force et de moyens.

La question du désarmement occupe toujours les esprits, et, si on en croit le bruit public, elle n'occupe pas moins le conseil des ministres. Elle occupe aussi la presse anglaise, qui s'évertue à prouver que la France doit, avant tout, désarmer sa flotte. C'est bien là une gaucherie britannique, car, en supposant que nos ministres eussent eu la pensée de diminuer nos armemens maritimes, cette insistance étrangère devrait suffire pour leur faire ajourner tout projet de cette nature. Ils ne voudraient pas avoir l'air de céder à des injonctions anglaises.

Au reste, nous sommes loin d'affirmer que le cabinet ait eu la pensée de désarmer en tout ou en partie notre flotte. Loin de là; nous aimons à croire qu'il reconnaît avec tout le monde que nos armemens maritimes sont loin d'être au-dessus de nos stricts besoins en temps de paix. Maîtres de l'Algérie, obligés de surveiller Tunis, de ne pas perdre de vue l'Orient, toujours agité et mécontent, de protéger nos colonies, notre commerce dans les parages les plus éloignés, nous ne pourrions réduire notre budget de la marine sans compromettre les intérêts et la dignité du pays. Nous sommes convaincus que c'est là l'opinion du brave amiral qui dirige le département de la marine, et dont l'avis doit être d'un si grand poids en cette matière. La France, malgré la vaste étendue de ses côtes, manque de matelots; la population maritime ne pénètre pas assez avant dans les terres, et, il faut le dire, notre commerce de mer n'est pas encore en état de recruter des marins, d'en former un grand nombre, soit par l'importance de ses expéditions, soit par les appâts qu'il pourrait offrir aux hommes qui seraient disposés à s'embarquer. C'est par les navires de l'état, par leurs équipages, que nous pouvons étendre dans notre population les habitudes de la vie de mer, ces habitudes qui ne s'acquièrent pas dans un jour. Un matelot ne s'improvise pas comme un fantassin. Sans doute cet état de choses peut changer avec le temps. Nous appelons de tous nos vœux le jour où notre commerce maritime prendra le développement qui convient aux intérêts de la France. Mais ce n'est point par des vœux stériles que peut se réaliser ce grand progrès, ce progrès auquel tout nous appelle, et qui cependant se trouve entravé par de nombreux obstacles. Tant que nos lois de douanes resteront ce qu'elles sont, tant que nous n'aurons pas profondément réformé nos règlemens maritimes, nous aurons le chagrin de voir notre marine marchande se traîner en troisième et quatrième ligne parmi les marines marchandes du monde. Il est même d'importantes navigations qui sont presque nulles pour nous. Que le jour vienne où notre commerce mari-

time pourra librement et puissamment se développer, où nos ports seront remplis de bâtimens de notre commerce, et ces bâtimens de matelots français, — où, le cas échéant, nos vaisseaux de guerre pourront d'un instant à l'autre appeler à leur bord des équipages instruits et suffisans, et alors, mais alors seulement, nous pourrons diminuer nos armemens effectifs et confier au commerce des matelots que nos flottes pourraient toujours retrouver. Aujourd'hui le désarmement rendrait un grand nombre de ces hommes à la vie des champs et aux ateliers. Ce ne serait pas seulement désarmer, ce serait s'affaiblir. Si des réductions sont nécessaires, répétons-le, elles ne peuvent s'opérer sans trop d'inconvéniens que dans l'armée de terre et en particulier dans l'effectif des fantassins.

Une nouvelle campagne va commencer en Afrique. Nous devons en attendre les plus heureux résultats. Les affaires de l'Algérie ont été conduites cette année avec une prévoyance, une activité et un esprit de suite que nous nous plaisons à reconnaître, et dont il faut savoir gré et au cabinet qui a fourni les moyens, et à M. le gouverneur-général qui a su les employer avec une grande habileté. L'autorité de la France commence à pénétrer parmi les Arabes; nous luttons avec succès contre Abd-el-Kader sur son propre terrain. Les nouveaux échecs qui l'attendent achèveront peut-être de détruire son influence morale, et par là sa puissance politique et militaire. M. Bugeaud aura obtenu un beau succès, un succès peut-être décisif, si on sait en tirer parti, si on ne s'arrête pas tant qu'il restera quelque chose à faire pour asseoir notre domination en Afrique. Il est sans doute d'une bonne politique d'opposer à Abd-el-Kader des chefs arabes dont l'influence nous soit acquise, et des troupes indigènes combattant sous les drapeaux de la France. Disons cependant que c'est là une partie à jouer avec réserve et habileté. Il ne faudrait pas que la chute de l'émir fût suivie de l'élévation d'un autre chef, d'autant plus redoutable qu'il aurait été formé à notre école, et qu'il connaîtrait mieux le fort et le faible de notre système de guerre. Des velléités d'indépendance et de résistance peuvent toujours fermenter dans l'esprit des indigènes, tant qu'ils n'auront pas la profonde conviction de notre établissement définitif en Afrique, conviction que la colonisation peut seule leur donner. Il faut, si on peut le dire, qu'une forte ceinture européenne les entoure et les contienne. L'Arabe n'est un ami sûr que le jour où il a perdu l'espérance de pouvoir être un ennemi heureux. Tant que les indigènes ne verront en Afrique que des soldats, ils pourront toujours croire qu'une guerre en Europe ou toute autre combinaison politique peut un jour nous décider à évacuer l'Algérie. Cette pensée disparaîtra lorsqu'une population proprement dite sera établie sur notre sol africain, et qu'il y aura une véritable Algérie française. Sous ce point de vue, des colons français seraient préférables à des colons étrangers. Les Arabes n'en seraient que plus convaincus de la ferme détermination où nous serions de conserver à tout prix nos possessions africaines.

Ainsi que nous l'avions prévu, de grandes difficultés se sont élevées dans le cours des négociations commerciales entamées avec la Belgique. Tout paraît

suspendu pour le moment. On a reconnu que les points capitaux, tels par exemple que l'introduction des fers, exigeaient des enquêtes et un examen plus approfondi. C'est un moyen dilatoire, car l'enquête n'apprendra rien qu'on ne sache déjà. Le fait est que le moment est des plus inopportuns pour jeter sur notre marché une profonde perturbation. Si aucune perturbation ne devait avoir lieu, le traité serait insignifiant, et la Belgique n'aurait alors qu'en faire. Est-ce à dire que la pensée de ce traité soit mauvaise en elle-même? Nullement. Ce traité, même à le considérer sous le point de vue purement économique, peut nous être un utile acheminement vers un système dans lequel il faudra entrer un jour. Seulement, il ne faut pas se faire des utopies; il ne faut pas s'imaginer que le système prohibitif puisse être profondément modifié sans trouble, sans perte, sans souffrance pour personne. La question est donc toute politique pour nous; c'est une question de prudence, de prévoyance, d'opportunité. Ces sacrifices, ces souffrances, est-ce en ce moment qu'il faut les imposer aux producteurs intéressés dans la question, soit comme capitalistes et entrepreneurs, soit comme travailleurs? M. le ministre des affaires étrangères a sagement fait en ralentissant le cours d'une négociation dont les avantages économiques et politiques ne pourraient pas, dans ce moment, balancer les inconvéniens.

Les Anglais ont enfin évacué Saint-Jean-d'Acre. Nous devons en féliciter le gouvernement, surtout si Beyrouth a été aussi évacué, s'il ne reste plus de forces anglaises en aucun point de la Syrie. Il ne fallait pas que le traité du 13 juillet eût pour commentaire l'occupation par les Anglais de quelques-unes des possessions rendues à la Porte.

Si on doit ajouter foi aux nouvelles répandues ces jours derniers, il se passe d'étranges choses aux États-Unis. Une population violente et féroce ne connaît d'autre loi que son caprice. Des hommes lui paraissent-ils coupables? elle s'empresse, sans autre forme de procès, de les noyer ou de les brûler, et cela en pleine paix, sans passion, et sans que les magistrats osent intervenir et réprimer ces horreurs. Le président veut-il user de ses droits constitutionnels? on s'emporte contre lui, on l'outrage, on l'accuse de ruse, de perfidie, que sais-je? Le midi s'élève contre le nord, les populations du nord insultent à celles du midi. Triste spectacle, mais qui ne doit pas étonner ceux qui ont étudié l'organisation sociale et politique de ce pays. Il renferme sans doute de nombreux élémens de grandeur et de prospérité : il a fait de grandes choses, et il pourrait en faire encore. Mais depuis quelques années il s'y développe un esprit funeste, un esprit de violence et de désordre, dû sans doute, en grande partie du moins, à ces populations adventices qui s'agglomèrent si rapidement dans les divers points de l'Union, et qui n'ont ni les réminiscences, ni les traditions, ni les idées, ni les mœurs, des fondateurs de la liberté américaine. En présence de ce peuple nouveau, qui n'a qu'une pensée, qu'un but, le gain, et pour qui la vie humaine n'est qu'un moyen et n'a rien de sacré, le pouvoir est sans force, et n'est lui-même qu'un instrument dans la main de la multitude. Il est difficile de ne pas craindre une crise aux États-

Unis, plus difficile encore de dire quelle sera cette crise. Peut-être, ainsi que cela arrive souvent dans les choses humaines, le bien sortira-t-il de l'excès du mal. La France ne peut que faire des vœux bien sincères pour que les discordes s'apaisent, que les lois reprennent leur empire, et que l'Union retrouve cette assiette noble et digne qui l'avait placée si haut dans l'estime des nations.

La diète suisse, n'ayant pu rien terminer relativement aux affaires d'Argovie, s'est ajournée au 25 octobre. Sera-t-elle plus heureuse à cette époque? Pourra-t-elle enfin se débarrasser d'une question qui touche aux deux religions qui se partagent la Suisse, qui agite les partis, et qui, à tort ou à raison, attire sur elle les regards des gouvernemens étrangers? Malheureusement, au point où en sont les choses, toute décision paraît impossible, à moins que l'une ou l'autre des opinions extrêmes ne fît un noble sacrifice dans l'iutérêt de la commune patrie. Ce bel exemple a été donné par le parti radical en 1833; il est juste de le rappeler à son honneur. Le renouvellera-t-il aujourd'hui? Si les opinions extrêmes persistent dans leur avis, comme elles réunissent à elles deux 13 voix, il ne reste aux opinions intermédiaires que 9 voix : c'est dire que toute majorité en faveur d'une mesure de conciliation est impossible.

L'essentiel est de savoir si un nouveau délai ne deviendra pas une cause de trouble, nous ne voudrions pas dire de guerre civile. Dans un autre pays que la Suisse, avec les mêmes élémens de désordre, l'affirmative ne serait guère douteuse. Les Suisses sont de tous les peuples le moins soudain et le moins inflammable. C'est une nation accoutumée aux délais; la médecine expectante lui convient. Il est donc possible que la paix publique ne soit pas troublée par un nouvel ajournement. Au 1er janvier, la présidence de la diète est dévolue au second avoyer de Berne, M. de Tscharner. Le président actuel, homme d'esprit, instruit, courageux, appartient à l'une des opinions extrêmes, à l'opinion radicale; le rôle de conciliateur lui est impossible. C'est un inconvénient dans une assemblée où rien ne peut se faire, absolument rien, que par d'habiles transactions. M. de Tscharner est moins engagé dans la question, et, s'il ne peut pas modifier le vote de son canton, il peut du moins apporter dans la discussion un esprit de conciliation, et solliciter, comme président, un résultat utile au pays.

Le voyage du roi de Prusse à Varsovie paraît avoir attiré l'attention de quelques hommes politiques. Cependant une visite de quelques heures, employée à des revues, ne laisse pas supposer des négociations bien importantes.

— Le congrès des savans italiens vient de se réunir à Florence. Ce congrès est le troisième qui ait lieu en Italie. Il y a deux ans, on se réunit à Pise, et l'année dernière, à Turin. Mais aucune des deux assemblées de 1839 et de 1840 n'a

eu l'éclat qui vient de signaler l'ouverture de celle de 1841. De toutes les villes d'Italie, Florence est le plus justement illustre par les grands hommes qu'elle a produits dans les sciences comme dans les arts, et de tous les souverains actuels de ce pays, le grand-duc de Toscane, Léopold II, est le plus éclairé, le plus libéral, le seul peut-être qui se montre jaloux de ne pas interrompre les nobles traditions du passé. C'est par ce double motif que s'explique naturellement le succès du congrès de cette année.

L'ouverture a eu lieu, le 15 septembre, à midi, par une messe du Saint-Esprit, dans l'église de Santa-Croce. On sait que cette église, la seconde de Florence par sa beauté, est la première par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est là que sont les tombeaux des plus illustres Florentins, réunion de morts unique en Europe, car les noms qu'on lit sur les mausolées ne sont pas autres que ceux-ci : Dante, Michel-Ange, Machiavel, Galilée, ce qu'il y a peut-être jamais eu de plus grand dans la poésie, dans les arts, dans la politique, dans la science. Plus de six cents députés de toutes les universités et de tous les corps savans d'Italie se sont trouvés, au jour fixé, réunis au pied de ces tombes augustes, et le reste de l'église était rempli, comme les abords, d'une foule immense de ce peuple toscan si intelligent et si curieux.

On peut contester l'utilité des congrès pour le progrès de la science. Ces sortes de réunions sont à la fois trop nombreuses et trop courtes pour qu'il s'y puisse faire un travail bien profitable. Mais, certes, pour qui a vu le congrès de Florence, il ne saurait être douteux que ces assemblées ne soient d'une véritable importance sociale et nous dirions presque politique, surtout en Italie. Dans l'état de morcellement dont se plaint avec raison cette glorieuse patrie de la civilisation moderne, c'est bien quelque chose que de voir six cents Italiens rassemblés quelque part de tous les points de la péninsule, sous la protection de l'un de leurs gouvernemens, et à peu près libres de dire et d'écrire publiquement ce qui leur plaît; intéressant spectacle qu'on n'était pas habitué à voir en Italie, et qui prouve que la force des choses y fait comme ailleurs son chemin, lent, mais sûr.

Le gouvernement romain est le seul qui se soit montré hostile au principe des congrès. Il a défendu formellement aux professeurs de ses universités de se rendre à Florence. S'il est venu quelques Romains, c'est en quelque sorte par surprise, et il ne s'en trouve aucun parmi eux qui soit à un titre quelconque employé du gouvernement. A Naples, l'autorité a laissé faire, mais de mauvaise grace. Aussi les Napolitains étaient-ils en petit nombre à l'ouverture du congrès. Quant aux gouvernemens du nord de l'Italie, ils ont non-seulement autorisé, mais encouragé leurs savans à se rendre au congrès. Turin, Padoue, Venise, Trévise, Brescia, Bergame, Milan, Vérone, Parme, Lucques, Gênes, Pavie, presque toutes les villes du Piémont, des possessions autrichiennes et des petits duchés, ont envoyé des représentans; il en est venu même de Modène.

Ces faits prennent de l'importance quand on pense que nul ne peut sortir de chez soi en Italie sans avoir obtenu de passeport de son gouvernement, et que ce passeport se refuse souvent sous le plus léger prétexte. Il n'est pas douteux que le grand-duc de Toscane n'ait personnellement insisté auprès des autres gouvernemens pour en obtenir des facilités. Ce prince a pris à cœur le succès du congrès; occupé lui-même d'études scientifiques, il aime la science et les

savans. C'est certainement sur sa prière qu'on s'est montré, dans les autres états, excepté dans ceux du saint-siége, favorable à une réunion qui devait naturellement exciter des défiances, et le congrès lui est redevable du nombre même de ses membres. Il a fallu pour en venir là de véritables négociations diplomatiques.

A son arrivée, chaque savant étranger à la Toscane a reçu un exemplaire d'une description de Florence rédigée par les soins du bureau du congrès et imprimée exprès pour la circonstance, un très beau plan de la ville, un charmant portrait de Dante encore jeune d'après une fresque de Giotto récemment découverte, et plusieurs autres petites publications relatives au pays. C'est le grand-duc qui a voulu faire à ses frais cette politesse aux étrangers. Il s'est chargé en outre de toutes les dépenses du congrès, telles que frais d'impression, appropriation des locaux, etc. Les membres étrangers n'ont eu à payer que leurs dépenses de voyage et de séjour; encore le grand-duc a-t-il donné une forte indemnité (environ 20,000 francs) à un restaurateur de Florence pour qu'il pût bien traiter le congrès à bon marché. On voit qu'il est difficile de pousser plus loin l'hospitalité, d'autant plus que le prince s'est empressé en même temps de mettre ses palais, ses musées, ses jardins, à la disposition de l'assemblée, pour y tenir ses séances et en jouir à son gré.

Après la messe du Saint-Esprit, le congrès s'est rendu processionnellement de l'église de Santa-Croce au *Palazzo Vecchio*. La plus grande salle de cet antique et célèbre palais, le plus historique peut-être de l'Europe, avait été préparée pour une séance publique. Toute la société de Florence y était réunie. Quand l'assemblée a eu pris place, le grand-duc et la grande-duchesse, sœur du roi de Naples, sont entrés dans la salle, où ils ont été accueillis par d'unanimes applaudissemens, et le marquis Cosimo Ridolfi, président général du congrès, a prononcé le discours d'ouverture.

Le passage le plus important de ce discours, remarquable d'ailleurs à plus d'un titre, a été celui où le président a montré les congrès comme devant effacer les anciennes traces des rivalités locales en leur substituant le sentiment d'une patrie commune, et *atténuer ainsi les maux produits par la division politique de l'Italie*. C'est un véritable évènement, dans l'état actuel de la péninsule, qu'une pareille phrase prononcée en présence du grand-duc. Il n'en fallait pas beaucoup plus, il y a quelques années, pour être proscrit. Il est vrai que le grand-duc a prouvé de plusieurs manières qu'il ne craignait pas les proscrits italiens. Deux savans italiens que les évènemens politiques ont forcés de quitter leur patrie, M. de Collegno, de Turin, actuellement professeur de géologie à la faculté des sciences de Bordeaux, et M. Orioli, qui, après avoir long-temps erré, a fini par occuper une chaire à l'université de Corfou, assistent tous les deux au congrès de Florence, et y ont été très bien reçus. Deux autres bannis, M. Mollotti et M. Malaguti, viennent d'être nommés par le grand-duc, l'un à une chaire de l'université de Pise, l'autre à Florence même.

On a remarqué à Florence que, depuis la chute de la république, il n'y avait pas eu dans la grande salle du Palais-Vieux une réunion semblable à celle du 15 septembre. M. Ridolfi est peut-être le premier qui y ait pris la parole en public depuis Savonarola. Sans doute il ne faut pas attacher beaucoup d'importance à de pareils rapprochemens; leurs conséquences positives

seront bien faibles pour l'avenir de l'Italie. Il y a même quelque chose de contradictoire dans les idées des Italiens, qui, tout en invoquant avec ferveur l'unité politique de la péninsule, s'attachent ardemment aux traditions des libertés locales qui ont rendu dans l'origine cette unité impossible. Mais ces deux sentimens n'en sont pas moins également respectables, en ce qu'ils ont pour source commune l'amour passionné de la patrie; et en attendant que les Italiens soient appelés, s'ils doivent l'être jamais, à les concilier dans la pratique, il serait cruel de leur contester le droit de se consoler par le souvenir au moins autant que par l'espérance.

De la grande salle du *Palazzo Vecchio* les membres du congrès se sont rendus au palais Pitti par la galerie couverte que Côme Ier fit construire entre les deux palais, et qui traverse l'Arno sur le Pont-Vieux. Dans cette promenade, véritablement unique au monde, l'assemblée a traversé d'abord les salles du musée fameux dit des *Uffizi*, où se trouve la Vénus de Médicis, avec son cortége de chefs-d'œuvre; puis la galerie couverte, qui ne s'ouvre presque jamais depuis les Médicis, et dont les murs sont couverts de portraits de ces princes et de peintures en leur honneur, dans une longueur d'un demi-quart de lieue; puis les magnifiques salles du musée Pitti, la collection de tableaux la plus choisie qui existe; puis enfin les galeries du muséum d'histoire naturelle, où l'académie *del Cimento* a réuni tant de richesses, et le laboratoire particulier du grand-duc, où étaient exposés les modèles des machines employées pour le grand travail qui occupe la Toscane depuis plusieurs années, le desséchement des maremmes.

A la fin de toutes ces merveilles, et comme pour les couronner, s'ouvrait une salle nouvellement ornée et consacrée à Galilée. Le congrès y a inauguré la statue que le grand-duc vient d'ériger au génie divin qui a en quelque sorte créé la science moderne. Cette apothéose tardive n'est pas le seul hommage que Florence rende aujourd'hui à Galilée. Un éditeur s'est présenté pour publier les manuscrits de cet homme illustre, et le grand-duc, possesseur de ces manuscrits, a consenti à les livrer. C'est une grande nouvelle que nous sommes heureux de pouvoir annoncer au monde savant. La persécution cesse enfin pour Galilée; il va être honoré comme il doit l'être dans son pays natal. C'était un sentiment universel de joie parmi les membres du congrès, quand ils se sont pressés au pied de la statue nouvelle: ils saluaient en elle le symbole sacré de l'affranchissement de la pensée.

Après cette pieuse station en l'honneur de Galilée, le congrès s'est divisé en sections, qui se sont réunies dans des salles séparées et ont nommé leurs présidens respectifs. Ces sections sont au nombre de six : 1° agronomie et technologie; 2° zoologie et physiologie; 3° physique, chimie et mathématiques; 4° minéralogie et géologie; 5° botanique; 6° sciences médicales. Les sciences sociales sont encore bannies, comme on voit, des congrès italiens. Non-seulement la philosophie et l'économie politique n'y figurent pas, mais l'histoire et même l'archéologie n'ont pu y être admises. Il en résulte que la section d'agronomie se renforce de tous ceux qui, n'ayant pas de spécialité scientifique, font cependant partie du congrès à d'autres titres. Cette section était la plus nombreuse; elle a nommé pour son président l'abbé Rafael Lambruschini. Les présidens des autres sections ont presque tous été des professeurs.

Les membres du congrès ont dîné le même jour à une table commune,

dressée dans l'orangerie des jardins Boboli. Il n'y avait pas moins de six cents couverts, et la salle était ornée avec une très remarquable élégance. Le soir, on s'est réuni dans l'ancien palais des Médicis, qui a long-temps appartenu à la famille Riccardi, et qui est redevenu la propriété des grands-ducs. La plus grande salle de ce palais est célèbre par les peintures de la voûte, qui sont de Luc Giordano; c'est le lieu ordinaire des séances publiques de l'académie *della Crusca*. Le grand-duc ne s'est pas borné à offrir aux membres du congrès, pour leurs réunions du soir, cette belle salle et les galeries de la fameuse bibliothèque Riccardiana, qui sont adjacentes; là comme ailleurs il pourvoit à tous les frais, et ce n'est pas une petite affaire, car, la société de Florence étant admise à ces réunions, il ne s'agit de rien moins que d'un millier de personnes à recevoir tous les soirs pendant quinze jours.

Ainsi s'est passée cette première journée du congrès, qui a réellement produit une forte impression sur les assistans. Ce mouvement qui semblait renaître dans une ville autrefois si agitée et aujourd'hui si paisible, ces grands souvenirs qui s'élevaient à chaque pas et qui sortaient en quelque sorte de chaque pierre, ce Palais-Vieux où semblait vivre encore l'ancienne république, et ce palais Pitti tout plein de la grandeur des Médicis, les deux âges de Florence représentés par deux monumens et associés dans une même fête, ce concours inaccoutumé qui défilait sur les places publiques, au pied des statues de Michel-Ange et de Benvenuto Cellini, ces sombres palais sortant de leur solitude pour recevoir des hôtes nouveaux, cette conquête pacifique de la science se substituant aux fureurs éteintes des guerres civiles et pénétrant partout à la fois, ce prince intelligent et affable qui se mêlait familièrement à la foule des lettrés, comme autrefois Laurent-le-Magnifique, tout cet ensemble a singulièrement frappé ceux qui en ont été témoins, et si ce congrès n'est pas une grande chose, il en a eu du moins toute l'apparence.

Le lendemain, 16 septembre, les travaux des sections ont commencé. Nous n'entrerons pas dans le détail des discussions. Le grand-duc a assisté à toutes les séances de la section d'agriculture, et a paru de temps en temps dans quelques autres sections. Le dimanche, 19 septembre, une société d'instrumentistes et de chanteurs a donné un grand concert aux membres du congrès dans la salle du Palais-Vieux. Les exécutans étaient au nombre de six cents, et l'oratorio de la Création de Haydn, qui est le complément obligé de ces sortes de solennités, a été chanté avec un grand succès. Un journal des actes du congrès, imprimé tous les soirs, était distribué tous les matins dans les sections. Les réunions du soir, au palais Riccardi, étaient très brillantes, et la table commune réunissait toujours la plus grande partie des membres du congrès. La session a dû être close hier 30 septembre.

Pour que rien ne manquât à la fête, on a fait coïncider avec l'ouverture du congrès l'ouverture d'une exposition des produits de l'industrie et des arts à Florence. L'exposition industrielle est remarquable en ce qu'elle montre les progrès que les manufactures font en Toscane; on y trouve toute sorte de produits, et la plupart de bonne qualité. Quant à l'exposition des beaux-arts, elle a paru moins satisfaisante. Il y a des intentions spirituelles et une certaine habileté de main dans quelques tableaux du professeur Bezzuoli. Les esquisses exposées par le directeur de l'académie, M. Benvenuti, et d'après lesquelles il a exécuté les peintures du plafond de la chapelle des Médicis, attestent

aussi une grande habitude; mais ces divers ouvrages, si estimables qu'ils soient, ne sont malheureusement pas à la hauteur de ce grand nom d'école florentine. Un jeune peintre qui s'appelle tout simplement Michel-Ange Buonarrotti a exposé un *Botzaris;* l'œuvre n'est pas sans talent, mais pourquoi est-elle signée d'un nom qui l'écrase?

On signale cependant comme dignes d'attention les ouvrages de deux jeunes pensionnaires de l'académie de Florence à Rome. L'un de ces jeunes artistes se nomme Mussini; c'est un peintre, et il a exposé un tableau représentant l'ange de la musique sacrée. L'autre est statuaire, du nom de Fedi; il a envoyé un bas-relief représentant Jésus et le paralytique, et deux bustes-portraits. M. Mussini paraît étudier spécialement les maîtres primitifs; sa manière tend à se rapprocher de celle du Pérugin, mais sans affectation, sans esprit de système. Le bas-relief de M. Fedi est conçu dans une intention analogue; la figure du Christ y est admirable de tout point. Ses deux bustes sont aussi fort remarquables de vie et d'expression, surtout celui de femme. Du reste, la statuaire paraît en meilleure voie que la peinture à Florence; un Américain établi dans ce pays a exposé des bustes d'un très beau travail, et un Florentin, M. Fantacchioti, un buste charmant de la Laure de Pétrarque. Ces diverses sculptures sont en marbre blanc de Serravezza, riche carrière dont une compagnie française a depuis peu de temps entrepris l'exploitation, et qui produit un marbre supérieur même à celui de Carrare.

Au nombre des meilleurs ouvrages de cette exposition de Florence sont sans contredit les tableaux de deux Français. Le *Moïse* de M. Sturler est une œuvre distinguée où se fait sentir l'influence de l'école de M. Ingres. Mais un tableau tout-à-fait remarquable, c'est une vue de l'église de Saint-Marc à Venise, par M. Perrot. M. Perrot est connu par les vues qu'il a déjà données des principaux monumens de l'Italie; celle-ci ne peut qu'accroître sa réputation. C'est, dans le même genre de sujets, autre chose qu'un Canaletto; on n'ose pas dire que ce soit mieux, mais on ne veut pas non plus dire que ce soit moins bien. Les moindres détails de cette architecture si étrange et si frappante de Saint-Marc sont rendus avec le soin le plus consciencieux, et l'ensemble est en même temps d'une grande magie. Du reste, la France n'était pas seulement représentée à l'exposition de Florence; elle l'était encore dans le sein même du congrès par M. de Blainville, ce savant naturaliste, le professeur Lallemand de Montpellier, etc. Le nom de M. Orfila est inscrit sur la liste des membres du congrès, mais le célèbre doyen de notre Faculté de médecine a quitté Florence quelques jours avant l'ouverture.

V. DE MARS.

